8e Année. - N° 362 — 20 PAGES — Dans ce numéro : FAUT-IL RÉDUIRE L'ANGLETERRE EN ESCLAVAGE ? par Henri BÉRAUD — 0 fr. 75 — Vendredi 11 Octobre 1935

L'ATELIER 75
PRÉSENTE

LE GOÛT FRANÇAIS MODERNE
DANS SES NOMBREUSES PIÈCES INSTALLÉES
M. CHAMPION, DÉCORATEUR-ENSEMBLIER
20 bis, RUE LA BOÉTIE . PARIS . 8eme
Prix très étudiés Album franco sur demande

GRINGOIRE

LE GRAND HEBDOMADAIRE PARISIEN, POLITIQUE, LITTERAIRE

Rédaction, administration, 20, avenue Rapp
Téléphone : Ségur 92-80 et la suite

Directeur : H. de CARBUCCIA

50% MOINS CHER A LA FABRIQUE

FAUTEUILS
CUIR PATINÉ
GRAND CONFORT
FORMES NOUVELLES
DEPUIS.... 175 f
200 MODÈLES EN ATELIER
ASSISTEZ A LA FABRICATION
CONSTANT 42, RUE CHANZY PARIS - XIe
ROQ. 10-04. CATALOGUE G8 FRANCO SUR DEMANDE

Publicité : Hebdo-Publicité, 43, r. de Provence
Paris-9e — Téléphone : Trinité 51-16 et 51-17

Faut-il réduire l'Angleterre en esclavage ?

par Henri BERAUD

Le 10 septembre 1935, un peu après midi, la flotte anglaise entra dans la Méditerranée. Cette flotte, que les derniers anglophiles, autrement dit les portiers d'hôtels et M. Flandin, appellent *Home Fleet*, se composait de cent quarante-quatre vaisseaux qui mirent le cap sur l'Italie, et bientôt huit cent mille tonnes se mirent à danser la gigue autour de la péninsule.

Or, ce même jour, à cette même heure, je me trouvais à Rome. Si je disais que la nouvelle fut accueillie par des réjouissances publiques et que Mussolini dut paraître au balcon pour battre à son peuple la mesure du *God save the King*, on ne me croirait pas. On aurait raison. Ce fut, en effet, une tout autre musique, un concert d'imprécations, de malédictions, de récriminations comme seuls peuvent en proférer des gosiers italiens quand l'étranger s'avise de contrarier les droits et désirs du peuple le plus ombrageux de la terre.

Oserai-je dire à nos amis transalpins, sans la moindre rancune, que cette musique je la connais ? J'en connais l'air et les paroles pour les avoir, de longs mois durant, entendu chanter à mes oreilles, en un temps où, bien à tort, l'Italie nous croyait hostile à ses destinées.

En ce temps-là, qui n'est pas très éloigné, on nous reprochait, et à nous seuls, de n'avoir point respecté les engagements pris en 1915 à Londres — à Londres ! — et qui avaient décidé de l'entrée en guerre de l'Italie. En vain faisions-nous observer qu'à Versailles, au moment de régler les comptes, la France n'était pas seule : qu'au partage des colonies une nation fort goulue avait planté ses longues dents sur la meilleure part du gâteau; qu'enfin, si [illegible] justice, en faire grief à tous ses alliés et singulièrement à celui qui s'était le mieux servi à ses dépens.

Inutiles paroles. En ces jours amers, l'Italie charbonnait volontiers sur ses clôtures et façades l'excès de ses rancœurs et de sa déception. Mais la France seule avait les honneurs de la muraille. De même pour les chansons, les articles de journaux, les discours en plein vent... Il n'y en avait que pour nous.

Notre surprise douloureuse, l'auteur de ces lignes osa l'exprimer un jour, devant l'Italien qui lui semblait le mieux qualifié pour l'entendre. Il ne lui fut rien répondu. Pas un mot. Mais certains silences parlent haut et clair. Sans nul doute Mussolini jugeait alors bon et utile de ménager l'Angleterre, car il croyait encore à « la traditionnelle amitié de la Grande-Bretagne et de l'Italie ».

Mussolini sait maintenant, à une once près, ce que cela vaut. Le Duce a pu lire ce que la fumée des croiseurs anglais vient d'écrire, en belles capitales, dans le pur azur italien. A savoir qu'envers l'Italie comme envers le monde entier, John Bull n'a qu'une politique : celle de ses banquiers et de ses marchands; que les droits et les besoins d'autrui n'ont, au regard de la Cité, pas plus d'importance que la peau d'un Boer ou le ventre creux d'un Hindou, c'est-à-dire qu'ils n'en ont exactement aucune; qu'il est défendu à quiconque de convoiter un lopin de terre ou une flaque d'eau sans la permission expresse de Sa Majesté, revêtue du sceau de l'Empire, soumise à l'approbation du *Stock Exchange et paraphée du chancelier de l'Echiquier; qu'aux « amis » assez oublieux ou assez distraits pour méconnaître ces vérités essentielles, le premier lord de l'Amirauté (lequel n'a pas de temps à perdre en précautions oratoires) se charge* de donner un petit avertissement pacifique et grandiose de huit cent mille tonnes...

L'on pense que, tout d'abord, au spectacle de ces régates imprévues, Mussolini n'en crut pas ses yeux. Sans doute en crut-il moins encore ses oreilles quand une voix suave, arrivant de Downing Street par le fil de l'hôtel des Bergues, lui glissa le conseil de se considérer comme l'égal du Négus. Du coup, le Duce perdit patience :

— Quoi ! s'écria-t-il. Quoi ! vous prétendriez mettre l'Italie au rang d'un peuple africain !

Hélas ! le grand Italien, qui sait tant de choses, a-t-il donc désappris que, pour tout Anglais qui se respecte, pour tout insulaire de bon ton, en un mot pour tout vrai gentleman, les nègres commencent à Calais ?

⁂

John Bull, cher John Bull, avant de nouer à ta cheville la chaîne si cossue qui, pour l'heure, enguirlande ton beau ventre couleur de pudding, il convient de te dire une bonne fois tes vérités ou, si tu préfères, il importe de te donner des raisons. Quelqu'un va le faire à notre place, quelqu'un qui, non plus que nous-mêmes, n'a pas peur des mots.

Ecoute, John Bull :

— *Le principe traditionnel de ta politique, le mobile unique de ta conduite, la doctrine professée de tout temps par tes publicistes, tes orateurs, et pratiquée par tes hommes d'Etat, c'est ton intérêt exclusif. Il est impossible de rappeler tous les exemples fameux de violence, de perfidie, d'égoïsme implacable et de déloyauté dont ton histoire nationale est souillée. Troubler les nations, fomenter chez elles des dissensions intestines afin de les épuiser, semer la discorde entre les peuples, profiter de tous les conflits pour consommer quelque nouvelle usurpation, armer les peuples au nom de leur indépendance nationale, puis les abandonner sans pitié, soudoyer les trahisons, écraser, exproprier, décimer les races conquises, tous ces actes abondent dans tes annales; jamais tu ne les as considérés autrement que comme des manifestations légitimes de ton droit et c'est très sincèrement que tu as toujours entendu subordonner* [illegible] *les intérêts anglais... La justice, l'humanité, la liberté des peuples, la paix, la guerre sont traitées par toi comme des affaires de finances. Toi qui tiens une place si considérable dans le monde, cite-moi dans l'histoire de tes relations extérieures un seul acte de dévouement, d'enthousiasme spontané, de désintéressement. Il n'est pas une nation sur terre qui n'ait été victime de ton orgueil, de tes violences, de ton avidité, de tes perfidies, de ta foi britannique...*

⁂

Je m'arrête. La plume me tombe des mains. Un souci de convenances diplomatiques que chacun comprendra, aussi bien d'ailleurs que ma modération naturelle, me retiennent de citer plus avant ce document impie. Faut-il en dénoncer l'auteur ? Quel est, quel peut bien être le fauteur de guerre, le bourreau des races inférieures, et, pour tout dire, le vendu aux fascistes, qui ose de la sorte outrager la noble et loyale Albion, braver la cavalerie de Saint-Georges, mépriser les justes remontrances d'une presse désintéressée et mettre en doute la générosité bien connue du peuple anglais ? On ne vous fera pas languir. Il s'agit d'un nommé Pierre Larousse, auteur du dictionnaire qui porte son nom et qu'une opinion mal informée tenait pour un homme qui ne plaisante pas. On le tenait aussi pour un homme de gauche, un apôtre de la démocratie, un prophète des droits de l'homme et, pour n'en pas dire plus, un précurseur du Front commun. Or, l'homme de gauche, l'apôtre, le prophète, le précurseur n'est ni plus ni moins qu'un hérétique. Et s'il n'était mort depuis soixante ans, j'en connais qui l'eussent [illegible] cœur livré au bras séculier, c'est [illegible] à Léon Blum pour mourir dans les flammes, sur l'effrayant bûcher des vendus du *Populaire*.

Hélas ! On l'eût pu brûler, cet honnête marchand de lexiques. Il n'est malheureusement pas seul en son genre. Si l'on se tourne vers le passé, on s'aperçoit que, du règne de Charles VII à celui de Charles X, beaucoup de Français ont professé sur l'Angleterre des idées non moins irrespectueuses, non moins suspectes. Qu'une Jeanne d'Arc, un Crillon, un Richelieu, un Jean Bart, un Robespierre, un Napoléon aient pu prétendre que de tout temps l'Angleterre fut à la fois notre ennemi héréditaire et l'ennemi de l'Europe, c'est à se demander si, depuis toujours, la France n'est pas vendue à Mussolini. [illegible] rougit pour notre histoire. [illegible] très n'atteste-t-il point que jamais, à aucun moment, il n'y eut, de la part de notre peuple, la moindre sympathie pour les Anglais ?

Il est trop vrai que de tout temps, notre peuple, celui du travail et des combats, s'est imaginé que l'Angleterre ne pense qu'à nous diminuer et à nous affaiblir. Il nous revient même, à travers de vénérables chroniques, que nos aïeux tenaient les Anglais pour un fléau de Dieu, de tout point comparable à la famine et à la peste noire. Tout montre que le peuple de France a cela dans la tête et que rien ne l'en fera démordre. Absolument rien. Et pourtant on essaie de le convaincre. On lui dit par exemple que John Bull lui a rendu un grand service, quand, en 1914, il est venu se mettre à son côté dans la tranchée des Flandres. L'ingrat Jacques Bonhomme n'en disconvient pas. Il reconnaît que les Anglais se sont battus avec nous. Mais il n'est pas du tout certain qu'ils se sont battus pour nous. Et le têtu bonhomme d'ajouter que l'Angleterre eût rendu à la France et au monde un bien plus grand service si le roi George avait daigné répondre sans délai à certaine lettre que le président Poincaré lui fit porter de Paris à Londres dans la nuit du 31 juillet au 1er août 1914... Jacques Bonhomme prétend que la réponse qu'il eût fallu faire à cette lettre, à savoir que si l'Allemagne envahissait la Belgique, l'Angleterre ferait sans faute la guerre à l'Allemagne, cette réponse, donnée à temps, eût épargné à l'humanité la mort de dix millions d'hommes et l'horreur d'un carnage de cinq ans. A ma grande honte, j'avoue que c'est aussi mon sentiment.

⁂

Et puis, il y a *depuis*...

Pour nous autres, Français, il y a *surtout* depuis... L'on veut que le souvenir de Péronne efface celui d'Azincourt. On veut que le sourire de Douglas Haig remplace à jamais celui d'Hudson Lowe. On veut que la guerre de cinq ans tienne plus de place en nos cœurs que la guerre de Cent ans. Bon. Très bien. Oublions le passé. Oublions même [illegible] portent encore des noms de défaites françaises. Sur tout cela, traçons la croix du pardon et de l'oubli. Mais pouvons-nous rester aveugles et sourds aux plus proches appels du souvenir ? Devons-nous fermer les yeux au sabotage de notre victoire, écouter en souriant l'adhésion du gouvernement britannique aux manquements de l'Allemagne ? Faut-il donc accepter, chapeau bas, les dernières intrigues anglaises dans nos colonies et nos protectorats, les ténébreuses manigances de feu Lawrence, les milliers de soldats français massacrés chez les Druses et dans le Riff, avec la complicité certaine, avérée, évidente, reconnue, quasi proclamée, du consul anglais Smart et de l'officier du Secret Service Gordon Canning ?

Mais, dira-t-on, cela aussi c'est de l'histoire ancienne. Le monde à présent va si vite ! Admettons encore cela. Il vous faut, je le vois, quelque chose de moins rassis, une bonne avanie tirée toute chaude, odorante et fumante, du four à malices de sir John A. Simon. Eh bien ! allons-y ! Chacun sera servi selon ses goûts.

Vous avez entendu parler de l'accord naval anglo-allemand de l'été dernier. Chacun se rappelle que cet accord fut négocié par nos bons amis Anglais en contradiction formelle avec leurs engagements de Londres et de Stresa. Jusque-là, rien à redire. On sait, en effet, et d'expérience séculaire, que nos francs et loyaux voisins n'hésitent jamais à reprendre leur parole, quand la grandeur de l'Empire, ou plus simplement les intérêts de la Cité, leur conseillent de changer d'avis. Les Anglais donc qui, le 16 avril, à Stresa, avaient solennellement signé, avec la France et l'Italie, un pacte d'action mutuelle, s'en allèrent flegmatiquement, deux mois plus tard, à Berlin pour discuter en tête à tête avec M. Hitler un pacte tout à fait différent. Or, M. Hitler qui, comme tous les Allemands, garde en travers de l'estomac une certaine histoire de chiffon de papier, attendait en souriant l'envoyé du Foreign Office. Au cours de l'entretien, l'excellent John A. Simon osa, paraît-il, risquer une imperceptible allusion à la dénonciation par le Reich du traité de Versailles :

— Je n'ai jamais entendu dire, répliqua gaillardement le chancelier, que l'Angleterre eût reproché à Blücher [illegible] unilatérale, pour se porter au secours de Wellington à Waterloo...

Saluons ici le hasard et sa vieille épouse la coïncidence. On était justement au 17 juin, veille du jour anniversaire de la bataille de Waterloo...

— Eh bien ! reprit le Führer avec rondeur, nous en profiterons pour échanger demain nos signatures.

Ce qui fut fait. Le document est là. On y trouve les signatures de l'Angleterre et de l'Allemagne, sur un traité dirigé contre nous et qui porte, à la *demande de l'Allemagne*, la date d'une victoire anglo-prussienne sur les armées françaises...

Cette histoire, rigoureusement authentique, ne manquera pas d'enchanter nos très précieux admirateurs du chic anglais. Espérons que le cher Maurois en tirera tout le parti convenable aux five-o'clock de Belgrave et de Mayfair.

Quant au Français moyen, il *pensera*, comme nous, qu'à Waterloo, en face de Wellington et de Blücher, il y avait un troisième général. Et que ce général s'appelait Cambronne.

⁂

Je suis de ceux qui pensent que l'amitié anglaise est le plus cruel cadeau que les dieux puissent faire à un peuple. Lorsque je vois l'Angleterre soutenir, la Bible dans une main et le Covenant dans l'autre, la cause des faibles ou les principes du droit, je ne puis m'empêcher de croire qu'elle y trouve son intérêt particulier.

Je pense au surplus que cet intérêt, toujours le même, commande une politique invariable, aussi vieille et solide que le trône d'Edouard le Confesseur. Elle consiste, cette politique, à troubler le continent pour régner sur la mer. [illegible] trouver des mercenaires, à semer la discorde. Elle consiste à interdire la paix entre les nations. Elle consiste à jucher des clergymen sur des coffres-forts afin de prêcher aux nations pauvres le renoncement. Car tel est bien le prix du confort anglais.

Les meilleurs amis de l'Angleterre ne nous disent-ils pas que le contrôle de la Mer Rouge est *indispensable* à la politique britannique pour surveiller la *route des Indes* ? C'est bien possible. Mais on demande s'il est indispensable au bonheur du genre humain que la route des Indes soit une route anglaise ? On demande si la paix de l'univers exige que, sur tous les océans, une flotte innombrable transporte, en même temps que les joujoux de la Vickers Co. et les gentlemen de l'Intelligence Service, la glapissante cargaison des ladies à longs pieds et des fades pasteurs [illegible]. On voudrait savoir enfin si les paysans d'Europe devront s'entr'égorger jusqu'à la consommation des siècles afin que le peuple de Jean sans Terre puisse étendre sur le froment des meilleurs sillons le beurre parfumé des plus fraîches prairies.

Je parle en voyageur. Je dis ce que j'ai vu. J'ai vu pleurer les veuves des ministres d'Athènes, à qui l'hypocrite Albion avait promis des grâces qu'elle tenait dans ses mains. J'ai vu les gendarmes de Sa Majesté sabrer dans les rues du Caire les étudiants égyptiens. J'ai vu le lord-maire de Cork agoniser à Londres dans un cachot de malfaiteur. J'ai vu des convicts déguisés en soldats par les soins de M. Lloyd George mitrailler sur le seuil de leurs chaumières les martyrs de Balbriggan... Dix ans de ma vie, j'ai couru le monde pour assister à des massacres ordonnés par le Foreign Office — ou pour voir en tous lieux John Bull, impassible, achever par le travail de ses espions et de ses changeurs la misère d'une Europe épuisée sur les champs de bataille.

⁂

J'écris ici sous ma seule responsabilité. Cela me met à l'aise. Puisque je parle en mon nom et en mon nom seul, je dis que je hais ce peuple, que je le hais en mon nom et au nom de mes anciens, par instinct autant que par tradition. Je dis et je répète qu'il faut réduire l'Angleterre en esclavage, puisqu'en vérité la grandeur de l'Empire a pour condition l'oppression et l'abaissement des autres peuples. J'écris ces choses très sérieusement. Aussi sérieusement que Swift, l'auteur chéri de leurs enfants, quand il *proposait à l'Angleterre de débiter ses Irlandais en viande de boucherie*. Je dis et je pense qu'un jour viendra où le monde aura la force et la sagesse d'asservir à son tour un tyran réputé invincible.

Pourquoi pas ? La raison de l'invincibilité britannique, chacun la connaît. Depuis le temps que les Anglais organisent des coalitions, ne serait-il pas juste qu'au bout du compte ils fussent victimes d'une coalition ? « Vous périrez comme la superbe république de Venise ! » leur criait, de Sainte-Hélène, celui qui, mourant sur cet affreux rocher, légua « l'horreur et l'opprobre de sa mort à la famille régnante d'Angleterre ».

Je pense et je dis que la concorde continentale pourra seule sauver l'Europe et le monde. Ce n'est pas pour demain ? Qui sait... Peut-être les temps sont-ils proches. Une entente de huit jours entre les victimes et le colosse tombera.

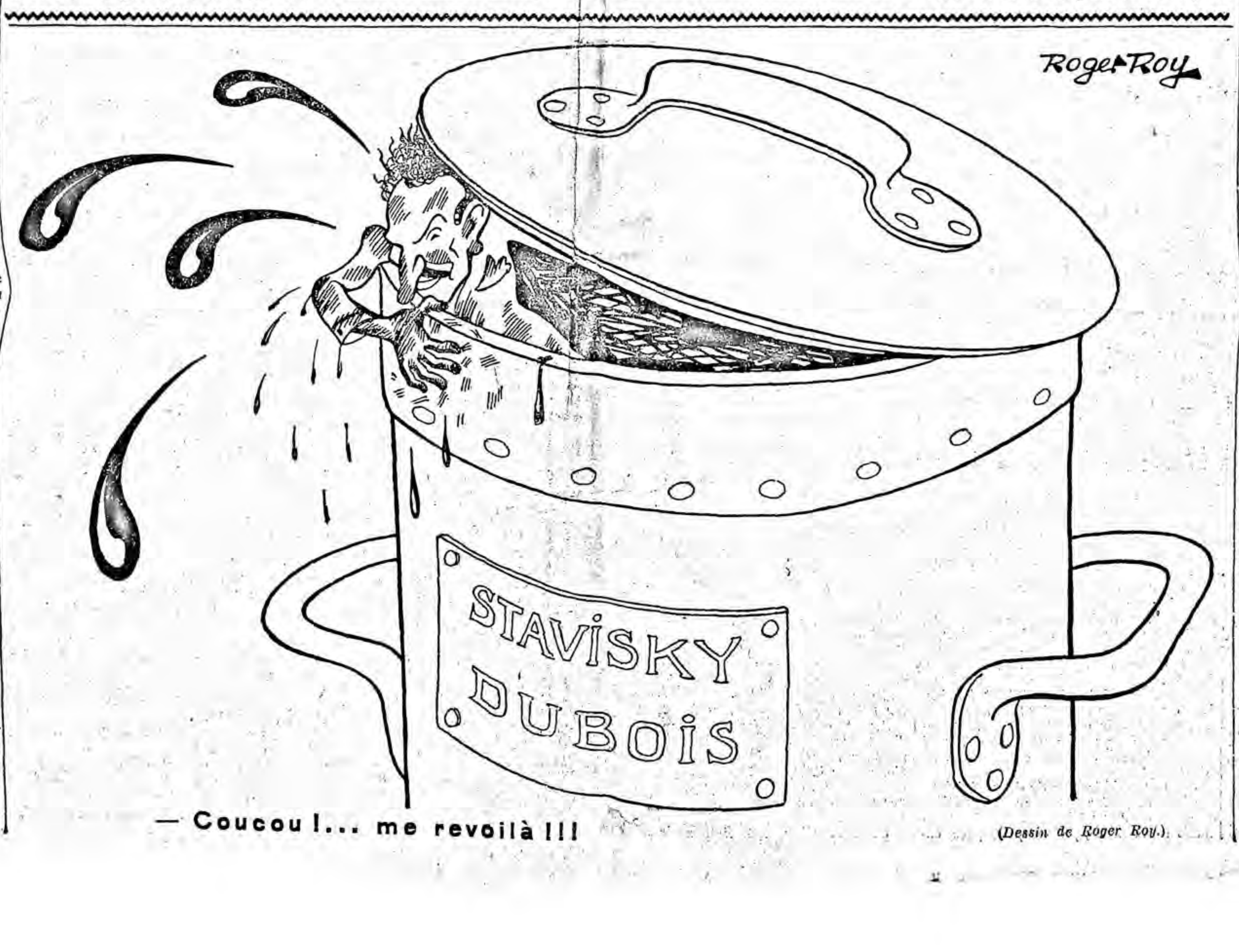
Faut-il réduire l'Angleterre en esclavage ?

Oui.

Le Négus au besoin pourrait s'en charger.

Henri BERAUD.

Lire page 3 : « SEPT JOURS, SEPT NUITS »
par Francis de CROISSET
qui tiendra désormais cette rubrique.



— Coucou !... me revoilà !!!

(Dessin de Roger Roy.)

Nos lecteurs sont priés de prendre connaissance en page 14 des avantages qui sont faits à nos abonnés.

Le présent numéro a été tiré à 478.200 exemplaires dont 427.000 exemplaires ont été remis aux Messageries Hachette (bon de commande du 9 octobre 1935). Tout lecteur est autorisé à demander confirmation de ces chiffres aux Messageries Hachette et à M. Bailly, directeur de l'imprimerie du Petit Journal.

Gringoire publie chaque semaine son chiffre de tirage.

Ne le répétez pas...

La journée des dupes.

Le monde entier attendait vendredi dernier, avec fièvre, les décisions du Conseil des ministres. Qui l'emporterait, en France, des partisans de l'appui total à donner à la politique anglaise ou des partisans d'une attitude de neutralité absolue dans le redoutable conflit méditerranéen ?

Paris, Londres et Rome étaient à l'écoute.

Le communiqué officiel, dans son obscurité volontaire et troublante, fut accueilli avec déception à Paris, avec un sourire entendu et satisfait à Londres et avec enthousiasme à Rome.

Comme habileté, comme diplomatie, il était difficile de faire mieux.

O

M. Pierre Laval, en arrivant à l'Elysée, connaissait la situation. Elle semblait inextricable.

— J'ai contre moi ma politique de paix, disait-il à un député venu le voir dans la matinée, les deux tiers ou les trois quarts de mes collègues qui veulent des sanctions contre l'Italie et prétendent identifier l'action de la France à l'attitude intransigeante de l'Angleterre. J'ai pour moi l'opinion publique qui ne veut pas que le pays soit conduit à la guerre. *J'ai les anciens combattants qui veulent la paix. Déjà les protestations et les manifestations contre une* application abusive du pacte se multiplient. Si je cède au Conseil, je provoque un soulèvement d'opinion. Si je cède à l'opinion, je provoque une crise ministérielle d'où peut sortir le pire. Les deux éventualités sont également dangereuses. Je vais tâcher de les éviter.

■ ■

A moi, Auvergne !

— Si M. Laval n'est pas normand, c'est probablement parce qu'il est auvergnat, disait avec amertume le pelliculeux F∴ Ernest Lafont à l'issue du Conseil.

Et c'est grâce à ce bavard incorrigible et fielleux, grâce aussi au guerrier Maupoil, que l'on put tout de suite se rendre compte de ce qu'avait été la délibération ministérielle où chacun ne cessa de jouer au plus fin.

Répondant au boute-selle sonné de Londres, les meilleurs cavaliers de Saint-Georges avaient préparé l'attaque des positions françaises.

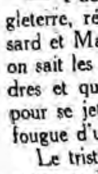
— Neutralité, conciliation et paix, disaient MM. Laval, Cathala et Blaisot.

— Pacte, sanctions, soutien de l'Angleterre, répondaient MM. Herriot, Frossard et Mandel, et aussi M. Flandin dont on sait les attaches personnelles avec Londres et qui était revenu de la campagne pour se jeter dans la mêlée avec toute la fougue d'un lancier du Bengale.

Le triste Lebrun, qui n'avait pas eu le courage de recevoir lui-même une délégation d'anciens combattants venus l'adjurer de ne pas laisser mettre la paix en péril, ne disait rien, rien, rien.

■ ■

Les larmes du bœuf.



Les arguments de M. Laval avaient porté. Le Conseil était indécis, impressionné par les coups de canon d'Ethiopie, la prise imminente d'Adoua et par le leitmotiv du président du Conseil :

— Si vous voulez la paix, vous ne pouvez souscrire aux sanctions militaires ni envoyer des bateaux français à Alexandrie.

Sentant la partie compromise, M. Herriot crut bien faire en jetant dans la balance le poids de sa corpulente personne.

Il commença par écraser une larme qui perlait au coin de son œil rond. Il fit le récit des persécutions dont il est l'objet, des visites et des lettres de menaces qu'il reçoit. Il se plaignit en sanglotant de la cruauté de certains journaux à son égard et il fit allusion à notre article de vendredi dernier.

— Quelle belle affiche pour la vache qui pleure ! dit un ministre radical qui ne manque pas d'humour.

O

Le grand Flandin voulut regagner le terrain perdu par la pénible intervention de M. Herriot.

Il plaida avec chaleur la cause de l'intervention totale aux côtés de l'Angleterre.

M. Fabry l'interrompit :

— Je dois donner au Conseil lecture d'une note de l'état-major. La politique des sanctions avec les risques qu'elle comporte nous obligera à regarnir notre frontière des Alpes. C'est en perspective la loi de trois ans.

Ces simples mots jetèrent un froid.

O

Et c'est ainsi que, satisfait d'avoir fait reculer les assaillants et d'avoir évité la crise ministérielle projetée par les conjurés, M. Laval fit adopter à l'unanimité sa réponse à l'Angleterre.

Les grosses sottises, les erreurs définitives étaient évitées.

Le soir, Rome acclamait la France, mais l'Angleterre, patiente, préparait un nouvel assaut contre une place où elle comptait tant d'auxiliaires dévoués.

— En somme, disait le guerrier Maupoil dans les couloirs, tout va bien et c'est limpide comme du vin nouveau.

« Le pacte, tout le pacte !

« L'amitié anglaise, toute l'amitié anglaise !

« L'amitié italienne, toute l'amitié italienne ! »

— Vive Maupoil ! répondit le chœur des journalistes ironiques.

■ ■

Un moment de gaieté.

M. Herriot était arrivé le dernier à la table du Conseil des ministres.

A sa place, bien en évidence sur son buvard, il trouva une enveloppe à son nom. Fronçant les sourcils, il la décacheta fébrilement. Elle contenait une feuille de papier sur laquelle étaient écrits ces mots :

« Souviens-toi de Jaurès. »

Au bas du papier, une date :

« 1914 ».

M. Herriot blêmit. Il regarda les ministres qui ne l'avaient pas quitté des yeux, et déclara sur un ton mélodramatique :

— Je prends le Conseil à témoin que les menaces de l'extérieur viennent jusqu'ici me...

Mais les ministres n'avaient pu tenir leur sérieux jusqu'au bout. M. Herriot comprit qu'on s'était moqué de lui. Il mit le papier dans la poche de son veston, et ne démusela pas d'un bon quart d'heure.

■ ■

Herriot-la-Guerre.

Nous affirmons, sans aucune crainte de démenti, que mardi dernier, 8 octobre, une conférence a réuni clandestinement à Paris M. Herriot d'une part, et certains personnages officiels anglais, d'autre part.

Au cours de cette entrevue, un programme de coopération franco-anglaise contre l'Italie a été étudié et arrêté.

Ce programme, M. Herriot s'est engagé à l'appliquer lorsqu'il serait président du Conseil. Il a, en outre, laissé entendre que, dans un avenir prochain, aidé de M. Flandin et des ministres de gauche, il acculerait M. Laval à la démission. Le cabinet serait alors à peine remanié. Mais M. Herriot s'installerait au quai d'Orsay.

Or, on ne le répétera jamais assez : Herriot président du Conseil, Herriot ministre des Affaires étrangères, c'est la guerre.

Mais la guerre étrangère ne serait-elle pas précédée d'une guerre civile ?

O

Car, enfin, si la foule, dans son ensemble, reste calme, c'est parce qu'il lui paraît tellement monstrueux que l'affaire d'Ethiopie puisse nous conduire à la guerre, qu'elle n'envisage pas l'éventualité d'une pareille folie.

— Nous défendre en cas d'invasion, oui, personne n'hésiterait. Mais être les marins de l'Angleterre ou les soldats de Staline, à aucun prix !

C'est sur ce mot d'ordre simple et compréhensible à tous que s'est produit une série de manifestations dont le gouvernement aurait tort de ne pas tenir compte. Sur les boulevards, notamment, des colonnes se forment chaque soir aux cris de : « Vive la paix ! Neutralité ! »

O

Que M. Herriot et ses complices veuillent bien y réfléchir : le jour où les Français s'apercevront que le mécanisme des sanctions les entraîne vers une guerre fratricide contre l'Italie, ils descendront dans la rue. Et la manifestation du 6 Février ne sera rien à côté de ce que l'on verra alors.

Nous nous faisons forts, nous, journaux nationaux et indépendants, de faire lever le peuple de Paris au cri de « A bas la guerre ! » et nous sommes bien certains que les ouvriers communistes des faubourgs, quelle que soit leur haine pour le fascisme, n'ont pas plus envie que nous de se battre pour les marchands d'esclaves éthiopiens, les marchands de pétrole anglais, voire pour les commis voyageurs en propagande soviétique.

■ ■

Les pacifistes sanglants.

Voici les phrases, titres d'articles, manchettes et annonces de meetings qu'on peut lire dans la presse d'extrême-gauche :

« Il faut sans délai appliquer des sanctions. » (*La F∴ M∴ Lumière*).

« Les sanctions économiques sont un minimum. » (*Le Peuple.*)

« *Enfin*, voici la S.D.N. engagée dans la voie des sanctions. » (Quel aveu, cet « enfin ».) (*Le Populaire.*)

Et pour finir, ces phrases qui respirent l'odeur du sang : « S'il est établi d'avance que les nations s'en tiendront strictement, quoi qu'il arrive, à la pression diplomatique, financière, économique, alors la sécurité collective est frappée de discrédit et d'impuissance.

« La paix peut exiger l'application éventuelle de la force. » (*Léon Blum.*)

« La guerre répressive est une extrémité atroce, comme la guerre défensive, mais elle n'est pas la pire de toutes. » (Léon Blum.)

Blum-la-Guerre !
Blum-la-Guerre !
Blum-la-Guerre !

■ ■

La grande duperie.

Quand le conseil de la S.D.N. eut voté les sanctions, les Britanniques, qui n'avaient jamais été aussi nombreux à Genève, ne dissimulèrent pas leur joie. L'un d'eux s'écria :

— La France est désormais notre otage !

O

Par une infernale machination, le Pacte joue contre nous, sans avoir jamais joué contre l'Allemagne.

O

L'Angleterre a obtenu de nous ce que ses Dominions, à commencer par le Canada, sont les premiers à lui refuser.

O

L'absurdité et l'iniquité du vote émis par le conseil de la S.D.N. apparaissent dans toute leur cruauté quand on renverse les données du problème.

Supposons que l'Angleterre veuille conquérir l'Ethiopie. Quelle nation oserait se lever pour demander des sanctions contre elle ? Quelle nation sera en mesure de les appuyer en mobilisant autant de bâtiments de guerre en Méditerranée ?

O

L'Afghanistan, la Chine, l'Irak, Cuba, le Siam ont voté les sanctions.

Qu'est-ce qu'ils risquent ?

Ce n'est pas eux qui se battront !

O

Il n'est pas sans intérêt de remarquer enfin que le conseil de la S.D.N. envisageait, mardi, de solliciter la collaboration de l'Allemagne et des Etats-Unis pour rendre les sanctions plus complètes et plus efficaces.

Ce serait, au moins en ce qui concerne l'Allemagne, un comble, étant donné que le Pacte avait été imaginé pour contenir ses instincts belliqueux, et qu'elle n'a cessé pendant quinze ans de fouler au pied les traités, et de se moquer de l'aréopage de Genève.

Quant aux Etats-Unis, ils sont les inventeurs de la *Société des nations. Mais ils ont toujours refusé d'y entrer.*

■ ■

L'esprit d'Henry de Jouvenel.

C'était un homme charmant, par sa courtoisie, son tact, et un art supérieur de se tirer des situations les plus épineuses.

Quand il se rendit en Syrie comme haut-commissaire, les patriarches maronites l'invitèrent à la messe solennelle qu'ils donnent chaque année en l'honneur de saint Pierre. A la collation qui suivit, Mgr Marbeck le prit violemment à partie et lui dit :

— Nous traversons une crise de [illegible]

— Monseigneur ! vous m'avez attiré ici sous le signe de saint Pierre. Lui aussi eut une crise de confiance. Je ne crois pas que ce fut son meilleur jour !

O

M. Henry de Jouvenel avait marqué les déconvenues de la France d'après guerre par une série de définitions humoristiques :

Liberté. — Privilège accordé à toutes les nations de faire ce que veut l'Angleterre.

Usage. — Substantif que la diplomatie elle-même renonce à employer au pluriel.

Victoire. — Le passé.

O

Un jour, il monta à la tribune du Sénat et fit ce simple exposé :

— La dette de la France atteint 328 milliards. En 1914, elle était de 28 milliards et dans l'augmentation de 300 milliards, la part des quatre années de guerre compte pour 148 milliards et demi, et la part des trois années de paix pour 151 milliards et demi. Ainsi, la paix qu'on nous a fabriquée nous coûte plus cher que la guerre.

Et il ajoutait :

— Si nous ne savons plus ni punir, ni réformer, nous aurons mérité une révolution !

O

— Quoi qu'on prétende, disait-il, Poincaré et Briand ont fait exactement la même politique. Seulement Poincaré disait : « Non, car... » et Briand disait : « Oui, mais... »

O

Il jugeait le travail du Parlement par cette simple maxime :

— Toute loi écrite est un compromis entre deux lois naturelles qui se contredisent.

O

Sur la Société des nations, il était intarissable :

— N'en dites pas de mal, plaisantait-il. Elle a un beau geste à son actif. *Le 29 août 1933, elle a annoncé l'envoi d'une mission d'hygiène en Chine. Malheureusement*, on ne sait plus à Genève si cette mission est jamais partie, ou si elle n'est jamais revenue !

O

Il avait débuté dans la politique il y a trente ans comme chef de cabinet de Chaumié, ministre de la Justice.

— J'y suis resté, racontait-il, tout juste le temps de visiter l'armoire de fer.

Il faisait allusion au meuble cadenassé dans lequel on collectionne les instruments de torture érotique et les appareils anticonceptionnels ramassés au cours des perquisitions.

Peu après, il embrassa la profession de journaliste, qui l'attirait beaucoup. Il était [illegible] article s'intitulait :

« De la nécessité d'une réforme de l'Etat. »

■ ■

L'élection de la Muette.

Trois candidats nationaux se présentaient au premier tour, à l'élection municipale de la Muette: M. d'Andigné, M. de Plument de Bailhac et M. Fernand Laurent.

M. Fernand Laurent est arrivé en tête avec plus de deux mille voix. M. d'Andigné s'est loyalement retiré de la lutte. Les nationaux attendent avec impatience le désistement de M. de Plument de Bailhac.

Les mauvaises langues prétendent que celui-ci compterait pour être élu, sur les six cents voix qui, au premier tour, se sont portées sur le candidat communiste Petitbon.

Le devoir des nationaux est d'assurer dimanche prochain l'élection de M. Fernand Laurent. C'est une question de discipline.

■ ■

— Le commandant Paul Chack signera son récent ouvrage *Deux Batailles navales*, ainsi que ses œuvres précédemment parues, le samedi 12 octobre, de 5 heures à 8 heures, chez Mme Laugier, libraire, 27, rue Franklin.

INTERVIEW DU COLONEL DE LA ROCQUE

A la suite de l'agression de Villepinte, au cours de laquelle un maire communiste mena une bande de voyous armés de revolvers à l'assaut d'une réunion privée que les Croix de feu tenaient dans une ferme, le colonel de La Rocque nous a fait l'importante déclaration que voici :

Les agressions commises contre les Croix de feu par les bandes communistes de Mondeville, de Villepinte et de Brunoy font partie d'un plan prémédité que je connais et que j'ai signalé depuis plusieurs mois. Pour ne parler que de la dernière, que penser de cet attentat prémédité contre un car où se trouvaient des femmes et des enfants et qui, après une fête de bienfaisance, ramenait dans les localités voisines les invités de notre section de Brunoy ? Un vieillard a été sérieusement blessé par une balle.

Il s'agit de nous lancer dans une série d'opérations répressives qui nous feraient passer pour des fauteurs de troubles, avant que le pays n'ait discerné les véritables intentions du Front populaire. Jusqu'à ces derniers temps, on a recouru à des provocations sans nombre. Comprenant que ces pratiques étaient inopérantes, on est passé au deuxième stade, celui des coups de revolver. Nous avons publié dans notre livre Le complot communo-socialiste *le programme d'action révolutionnaire préparé d'après les ordres de Moscou. Des documents authentiques tombés depuis entre nos mains ont entièrement confirmé nos prévisions. Les dirigeants du Front populaire, se targuant d'entraîner derrière eux la masse française encadrée par de véritables apaches, font un dernier effort pour nous lancer dans une offensive à leur heure. Ils n'y parviendront pas. Nous conserverons notre sang-froid. Ils achèveront le caractère criminel de leurs agissements. Quoi qu'ils fassent, nous resterons maîtres de nous-mêmes, de notre moment, et de la situation.*

Quant aux « documents » qu'on se vante de nous avoir pris, de deux choses l'une : ou ils sont apocryphes ou ils sont vrais. Dans le premier cas, les ennemis de la France peuvent raconter tous les mensonges qu'ils voudront. Dans le deuxième cas, je ne crains aucune publication. Les projets subversifs à l'égard de l'ordre de choses existant sont uniquement le fait des stipendiés de Moscou; ils inspireront nos contre-attaques dès que l'existence du pays sera en danger. Pour notre organisation, elle prévoit toutes les formes de contre-attaques : nous ne manquerons pas de l'améliorer de jour en jour.

Les menées révolutionnaires sont aussi criminelles qu'elles sont dépourvues de psychologie. Elles précipitent l'heure de la libération nationale. Ceux qu'il veut perdre, Jupiter les rend fous.

La guerre abyssine et l'Autriche

(De notre envoyé spécial.)

Vienne, octobre 1935.

Un des principaux hommes d'Etat autrichiens me disait ces jours-ci :

— N'oubliez pas que la question d'Autriche est beaucoup plus importante pour la paix de l'Europe que la question d'Abyssinie.

Le différend italo-abyssin, en effet, est et doit rester, si chacun garde sa tête froide, une simple affaire coloniale, comme il y en a eu beaucoup d'autres, ces cinquante ou ces cent dernières années.

Seules des interventions intempestives pourraient l'élargir et l'aggraver.

Quelle répercussion cette guerre africaine exerce-t-elle sur la politique du Mittel Europa, particulièrement sur l'Autriche et sa capitale, le point le plus délicat, le plus névralgique ?

Avec le dessein de m'en informer, je suis revenu, après deux ou trois ans d'absence, passer quelque temps à Vienne, une des villes du monde qu'il est toujours le plus agréable de retrouver.

L'atmosphère s'est éclaircie, l'état moral et matériel sensiblement amélioré; les gens apparaissent moins soucieux, moins inquiets; ils sont en train de reprendre une certaine confiance en eux-mêmes et dans les destinées de leur pays.

Il a suffi de chasser du pouvoir les socialistes qui, depuis la guerre, opprimaient, ruinaient, étouffaient littéralement cette capitale, pour que Vienne, délivrée de leur domination, pût enfin vivre et respirer...

Nulle part le conflit italo-abyssin, dont on a pu craindre qu'il ne se transformât en un conflit anglo-italien, n'est suivi, observé avec autant d'attention et d'anxiété qu'ici.

L'Autriche a le sentiment d'y être directement, personnellement intéressée.

Son avenir, son existence sont plus ou moins engagés dans cette querelle, surtout si, par malheur, elle venait à s'aggraver.

Le grand, le principal protecteur de l'Autriche, c'est, aujourd'hui, l'Italie.

L'histoire, qui n'est souvent qu'une suite de paradoxes, offre, de temps à autre, le spectacle des retours, des renversements les plus inattendus.

On aurait, certes, prodigieusement étonné François-Joseph si, vers le début, le milieu, la fin de son très long règne (soixante-huit ans) on lui avait prédit qu'un jour le sort de sa capitale dépendrait du bon ou du mauvais vouloir de l'Italie.

C'est Mussolini qui, en juillet dernier, lors du sauvage assassinat de Dollfuss, a sauvé l'Autriche de l'attaque très dangereuse qui se préparait contre elle et qui avait déjà reçu un commencement d'exécution.

Sans la mobilisation de deux divisions italiennes, prêtes à passer la frontière et à marcher sur Vienne, les légions des nazis autrichiens, formées, équipées, entraînées par l'Allemagne, envahissaient l'Autriche, et nul ne peut savoir ce qui serait arrivé.

Les Autrichiens n'oublient pas, ils n'oublieront pas de si tôt le service immense que l'Italie leur a rendu.

S'il avait fallu alors saisir la Société des Nations, dont l'activité s'est subitement réveillée ces temps-ci, mettre en branle son pesant organisme, compter sur elle pour intervenir efficacement, les nazis auraient eu tout le temps d'occuper la capitale et d'y installer un gouvernement à leur solde.

L'Anschluss était fait.

Le fruit était mûr. Hitler n'avait plus qu'à étendre la main pour le cueillir.

Tout affaiblissement de l'Italie inspire ici les craintes les plus vives.

Chaque Autrichien souhaite de tout cœur que l'Italie ne sorte pas diminuée mais, au contraire, agrandie de ce conflit.

Le gouvernement autrichien se trouve assurément dans une situation difficile.

Tout en désirant la victoire, une victoire rapide de l'Italie, il se sent très solidaire de la S. D. N. qui, plusieurs fois, a pris en main sa cause, contribué au rétablissement de ses finances.

Il désire vivement, d'autre part, ne rien faire qui puisse indisposer l'Angleterre dont l'influence financière est des plus grandes dans ce pays et qui pourrait, si elle le voulait, ruiner la monnaie autrichienne.

N'oublions pas que l'unité monétaire, en Autriche, s'appelle le schilling, exactement comme de l'autre côté de la Manche.

Ce simple fait est plein de signification.

Le gouvernement autrichien est ainsi obligé de naviguer, avec infiniment de précaution, sur une mer semée d'écueils. Il s'efforce d'être, en toute circonstance, agréable aux Italiens sans déplaire pour cela aux Anglais.

Ce n'est pas une tâche des plus faciles.

Les journaux, surtout ceux qui reflètent les vues gouvernementales, sont rédigés avec les plus grandes précautions. Certains éditoriaux sont un modèle de souplesse, d'équilibre, de virtuosité.

C'est le danseur sur la corde tendue.

L'Autriche espère que les Italiens, grâce à leur supériorité écrasante d'effectifs et de matériel, pourront remporter très vite des succès décisifs.

Ayant conquis des gages, affirmé d'une façon éclatante leur force, ils pourront se montrer, dans leurs négociations avec l'Angleterre, quelque peu accommodants, ce qui permettra de trouver un compromis entre les deux thèses opposées.

Cette solution, optimiste mais nullement impossible, est exactement celle que désirent et espèrent l'immense majorité de nos compatriotes.

⁂

Si les événements prenaient malheureusement une autre direction, si l'Italie, occupée, absorbée par ailleurs, cessait de donner à l'Autriche tout le secours que cette dernière en attend, Vienne ne tarderait pas à se sentir de nouveau très menacée par le péril hitlérien.

Le danger a paru quelque peu s'atténuer ces temps-ci. Mais il n'a pas complètement disparu, loin de là.

M. von Papen est toujours ministre d'Allemagne à Vienne, où il continue à déployer son activité, ses intrigues.

Il est, fort heureusement pour l'Autriche, assez discrédité.

Le cardinal-archevêque de Vienne, tous les hauts dirigeants de l'Eglise, dont l'influence est très grande, refusent obstinément d'avoir aucun contact avec lui.

Tard venu dans la diplomatie, M. von Papen a commis l'erreur de prendre pour devise personnelle, pour règle de conduite, cette définition fameuse du diplomate par les Anglais : « Un gentleman payé pour dire des mensonges en dehors de son pays. »

Personne ne ment avec autant d'aisance, d'impudeur que le représentant de l'Allemagne à Vienne.

Mais, comme tout le monde le sait, personne n'est dupe de ces contre-vérités.

Tout ce que l'Allemagne a obtenu jusqu'ici, c'est un arrangement conclu, vers la fin du mois d'août, entre les deux gouvernements, afin de mettre un terme, du moins une sourdine, à la violente campagne de presse qui faisait rage des deux côtés de la frontière. Les journaux germaniques se distinguaient, comme on pense, par la brutalité de leurs attaques. Ces attaques se sont quelque peu adoucies, mais elles n'ont pas disparu. Au premier signal donné par Gœbbels, le chef d'orchestre, elles reprendraient avec la même intensité.

Les journaux autrichiens sont interdits en Allemagne, sauf quelques très rares exceptions. Il en est de même pour les journaux allemands en Autriche.

La grave, la difficile question des légions autrichiennes, qui se trouvent en territoire germanique, n'a pas été réglée et elle n'est pas près de l'être.

Quelque vingt mille nazis autrichiens ont été attirés en Allemagne pour constituer une troupe de choix prête à envahir l'Autriche, à installer à Vienne, par un coup de force, un gouvernement nazi qui ne serait qu'une marionnette entre les mains de Hitler.

Le mauvais coup ayant échoué en juillet dernier, grâce à l'intervention de l'Italie, les Allemands, qui se sont provisoirement détournés de l'Autriche, voudraient bien se débarasser de ces légions dont ils n'ont pas, pour le moment, l'emploi, et qui leur coûtent fort cher.

Ils seraient très heureux d'en expédier tout ou partie dans leur pays d'origine.

Les Autrichiens, comme on pense, refusent énergiquement d'accepter ce présent.

Ils regardent ces légionnaires comme des traîtres qui ont perdu leur nationalité.

Les touristes allemands, très nombreux autrefois, n'ont toujours pas l'autorisation de venir en Autriche, à moins qu'ils ne consentent de payer l'énorme somme de mille marks allemands, soit six mille francs.

Les relations, comme on voit, sont loin d'être normales entre les deux pays voisins.

L'Autriche, entre temps, reprend conscience d'elle-même. Elle se montre plus confiante dans l'avenir et cette confiance se traduit par l'intérêt, l'attention qu'elle porte à son passé.

Rien ne le prouve autant que l'immense succès obtenu par l'Exposition de François-Joseph, à Schœnbrunn.

Tous les souvenirs concernant le règne de ce souverain, tableaux, dessins, meubles, documents, ont été réunis avec infiniment d'intelligence et de piété dans ce palais de Schœnbrunn, où il a passé la plus grande partie de son existence, où il est mort.

Pareils à un film, trois quarts de siècle de l'histoire autrichienne se déroulent sous les yeux du public.

Voici le cabinet de travail de l'empereur, exactement reconstitué, avec la petite table, le gros portefeuille aux multiples compartiments où prenaient place, soigneusement rangées, toutes les pièces administratives que, pendant neuf à dix heures chaque jour, parcourait et signait le souverain, le plus grand bureaucrate qui ait jamais régné.

Voici la chambre à coucher où il est mort, avec son affreux, son horrible mobilier, le petit lit de fer, un lit de soldat qui fut le sien du commencement à la fin de sa vie.

Des centaines de milliers de visiteurs se sont, pendant des mois, serrés, pressés devant ce spectacle.

C'est un signe des temps ! Quand un peuple montre tant d'intérêt, tant d'attachement pour l'histoire de sa récente dynastie, le désir d'une restauration est tout proche.

Si l'Autriche était seule en cause, si de fortes influences extérieures ne pesaient pas sur sa décision, il y a gros à parier que cette restauration ne serait plus très lente à s'accomplir !

Raymond RECOULY.

CES MESSIEURS DE LA RADIO

Il a fallu les heures graves que nous traversons pour mettre en lumière le véritable rôle des informateurs radiophoniques. Qu'on imagine l'angoisse de l'auditeur italien, écoutant une voix française : « Mes chers auditeurs, sur le front du Tigré... ». Oui, vraiment, la radio a changé quelque chose dans le monde.

Les speakers français, pour la plupart, l'ont d'ailleurs compris, et ils se sont fort bien acquittés de leur lourde tâche. Certains d'entre eux ont même eu soin, en annonçant l'ouverture des hostilités, de mettre leurs auditeurs en garde contre la possibilité d'une erreur. Ils ont bien fait. La France est neutre, et la radio française, officielle ou non, doit l'être aussi.

Cela dit, comment sommes-nous renseignés ? Généralement bien. Il y a eu d'excellents communiqués : ceux de M. Jean Gautier (P.T.T. 7, 8 et 9 heures), et de M. Maurice Bourdet (Poste-Parisien, 19 h. 10), étant sans doute les meilleurs. Il y en eut de moins bons : principalement à Radio-Toulouse, qui donne souvent des nouvelles incomplètes. Il y en a eu aussi de mauvais. Nous citerons en particulier celui de M. Henri Bénazet, cet ancien avocat radié du barreau de Paris, qui, le matin du 4 octobre, a parlé comme un pasteur anglican. Les soixante-dix-sept projectiles sur Adoua, les 1.700 victimes, l'histoire de l'hôpital (alors qu'il a été prouvé par la suite que les Abyssins avaient, à Adoua, hissé le drapeau de la Croix-rouge sur un dépôt de munitions et sur une vingtaine de baraques). M. Bénazet s'est jeté à corps perdu dans ce bain de fausses nouvelles. Pas un mot du démenti officiel de Rome. Mais ce fut, heureusement, une exception, et M. Bénazet lui-même a modéré, depuis lors, son zèle anti-italien.

Une observation encore. On pouvait, à peu de frais, apporter à nos amis transalpins un réconfort moral considérable, grâce au manifeste des Intellectuels français pour la défense de l'Occident. Or, ce manifeste a été torpillé par la radio avec une ahurissante désinvolture. Quelques mots à peine (chez ceux qui en parlaient). Une ou deux phrases découpées dans des articles hostiles, ce fut tout. Passer sous silence l'opinion d'une telle élite, *quand on nous livre chaque jour les réflexions de M. Léon Blum, l'ennemi de la France, ou de* cette pauvre Mme Geneviève Tabouis, cela revient à établir, dans la pensée française, une hiérarchie à laquelle il nous est impossible de souscrire.

⁂

Une fois de plus, les remarques de *Gringoire* ont porté leurs fruits : nous avons constaté avec satisfaction que la ridicule consigne de silence, qui visait depuis trop longtemps les manifestations des Croix de feu, a été levée à propos des sanglants événements de Villepinte. Dès lundi matin, on pouvait entendre à la radio plusieurs récits de la bagarre : entre autres celui de M. Mazedier, au Poste-Parisien, d'ailleurs insuffisant, et celui de M. Jean Gautier, aux P.T.T., qui n'omettait rien d'essentiel. Evidemment, pour ces messieurs de la radio, les blessés de Villepinte n'étaient que de la petite bière par rapport à M. Camille Chautemps, dont le discours front-communiste d'Orléans fut amplement commenté; mais on parlait d'eux et c'est, tout de même, un progrès.

François ***ROBIN.***

■ ■

Le raid Paris-Tananarive.

Nous sommes les premiers à pouvoir annoncer la prochaine tentative de record de vitesse sur Paris-Tananarive.

L'équipage Génin-André Robert, détenteur du record actuel, partira sur un Bréguet 27 A 4, moteur Gnome et Rhône K-14 de 880 CV.

Cet avion s'appellera le « GODY-RADIO », en hommage à GODY-T.S.F. d'Amboise, qui organise le raid.

PUNITIONS
— Si tu n'es pas sage, je t'emmène écouter Willy Thunis.

SUR LA GUERRE ITALO-ETHIOPIENNE
— Peuh ! pas intéressants du tout, ces Ethiopiens ! Figurez-vous qu'ils marchent tous nu-pieds !...

— Les Italiens ont pris Axoum.
— A tes souhaits !

PESSIMISME
— On commence par les ras d'Ethiopie, après ce sera notre tour.

LES PETITES VOITURES
— Quatre chevaux ! Vous voudriez me faire croire qu'il y a quatre chevaux là dedans, alors que moi tout seul je ne pourrais pas y entrer !

VARIÉTÉ

Au Salon de l'auto

par Pierre DEVAUX

C'est un fait paradoxal et bien amusant : le prestigieux Salon de 1935 plaît hautement au grand public... Cependant que les techniciens rechignent ! Ceci, au fond s'explique par le caractère très spécial des voitures exposées cette année, qui sont surtout des modèles d' « adaptation », destinés à mettre agréablement à la portée de l'usager les nouveautés techniques parfois un peu... brutales apportées par les années précédentes.

Voyez, par exemple, ce qui se passe pour les carrosseries « aérodynamiques ». Il y a un an ou deux, d'effroyables modèles en torpille, en goutte d'eau, en corps de grenouille apparurent sur les stands ; pour s'introduire dans ces boîtes surbaissées, une souplesse d'acrobate était nécessaire ; vous en sortiez, au bout d'un parcours de 50 kilomètres, les reins en capilotade, la nuque brisée par le toit fuyant de la voiture qui vous empêchait de tenir la tête droite !

Aujourd'hui, la torture a disparu, le bénéfice subsiste. Profilées en longues lignes harmonieuses qui facilitent la « pénétration » dans l'air aux grandes vitesses, les carrosseries 1936 — puisqu'il est entendu que les modèles actuellement proposés portent le millésime de l'année prochaine — offrent néanmoins, à leurs occupants un espace confortable, largement prévu à mesure humaine. Cette fois, c'est la bonne formule et, commercialement le succès assuré.

Le célèbre Magendie disait en parlant de la science de laboratoire :

— Cherchez du nouveau: il faut faire des expériences « pour voir » ce qui arrivera.

Les constructeurs d'automobiles, avec leurs innombrables nouveautés esthétiques et mécaniques, moteurs profondis, roues indépendantes, boîtes de vitesses automatiques, pneus géants, voitures carénées, ont largement mis cette maxime en pratique. Aujourd'hui, tout ceci se classe, se met en place et nous aboutissons à une « voiture 1936 » bien au point, pas trop chère, et, ma foi, fort agréable.

Un peu de mécanique.

Commençons par le solide : moteur et châssis.

Le fisc — qu'il soit, pour une fois, béni ! — a rendu à notre industrie automobile deux services fort importants. Avec son ancienne formule d'impôt, qui frappait la voiture d'après son volume de cylindrée, il a obligé les constructeurs à créer des moteurs « poussés », rapides, développant sous un volume réduit le nombre de chevaux maximum ; de là une étude de l'équilibrage et surtout des métaux spéciaux qui a complètement transformé les anciennes conceptions mécaniques.

Tout récemment, l'assiette de l'impôt a changé ; c'est l'essence, maintenant, qui est frappée ; à la taxe individuelle se substitue un impôt de consommation. Nouveau progrès immédiat : le moteur français, déjà fort sobre, se fait plus économique encore tandis que les fabricants de carburateurs produisent de petites merveilles !

Premier point, les « embêtements » du départ à froid, le matin, ont radicalement disparu, grâce à un dispositif minuscule, le « starter » ou émulseur d'essence, que vous pourrez, du reste, faire rajouter pour une centaine de francs, sur votre carburateur s'il en est démuni. Solex, Zénith et quelques autres, ont grandement perfectionné ce starter, qui est devenu totalement automatique grâce à une lame à dilatation échauffée par le tube d'échappement ; ainsi, l'émulseur s'arrête dès que le moteur commence à tourner régulièrement, ce qui évite d'envoyer aux cylindres un excès d'essence, tout à fait néfaste pour le graissage.

Appuyez maintenant sur la pédale ; le moteur démarre franchement puis marque un « trou » très désagréable avant de prendre sa forte puissance. Cet inconvénient, qui peut être dangereux dans un carrefour, est aujourd'hui éliminé par des carburateurs perfectionnés ; signalons également la réapparition des commandes manuelles de correction de richesse du gaz, qui donnent d'excellents résultats entre des mains expérimentées.

Aimez-vous une voituure « gaie » sur la route ? Vous serez conduit à utiliser un carburateur généreux, à forte consommation, d'où dépense excessive. Etes-vous économe ? Le carburateur de votre choix sera sobre mais la voiture molle et sans joie, incapable de doubler proprement un autre véhicule. Un nouvel appareil, le carburateur à double alimentation, permet heureusement de combler tous les désirs : aux faibles vitesses, il consomme remarquablement peu mais si vous enfoncez la pédale à fond, la voiture bondit, telle une « grand sport », au prix, évidemment, d'un supplément d'essence.

La magnéto — faut-il le rappeler ? — est bien morte. Soignez donc vos accumulateurs ! Ce sont les maîtres Jacques de la voiture : lumière, klaxon, le colossal effort de lancement du moteur, l'allumage, sont fournis par eux. Il peut, du reste, arriver que le démarrage absorbe tellement de courant qu'il n'en reste quasiment plus pour la bobine, dont l'étincelle devient anémique, incapable d'enflammer le mélange combustible ; un petit appareil à bouton rotatif, manœuvré avec deux doigts, vous permet alors d'envoyer quelques étincelles de secours.

doigts, vous permet alors d'envoyer quelques étincelles de secours.

Ajoutons que les moteurs actuels sont tous montés sur des supports caoutchoutés qui amortissnt les vibrations ; il en résulte un silence et un confort accru pour les passagers.

Le moteur en V, tel le « V-8 » Matford, est puissant et bien équilibré, mais encore exceptionnel en France.

Silhouette 1936.

Refermons le capot et asseyons-nous au volant. Une bonne surprise nous attend : dans de nombreuses voitures, le levier des vitesses et le levier de frein ont disparu, remplacés par de simples poignées placées sur la planche de bord. Ce progrès sera apprécié à sa juste valeur par le compagnon — ou la compagne — du conducteur qui recevait des leviers maint horion sur le genou !

Mais voici mieux. On sait que les ingénieurs cherchent depuis longtemps la suppression complète du levier des vitesses ; nous avons vu apparaître, l'année dernière, la boîte à présélection Wilson, appliquée par Delahaye et Talbot ; voici, cette année, le « doigt électrique » Bendix qui permet d'agir sur la boîte au moyen d'une minuscule manette placée sous le volant. Salmson, Voisin, utilisent également des boîtes à commande électrique. Félicitons, d'autre part, Berliet qui reste fidèle à l'excellente formule de la boîte à 4 vitesses et n'oublions pas la remarquable boîte Fleischel (Peugeot 402) où un véritable « cerveau » centrifugo-pneumatique intervient pour changer de vitesse sans demander son avis au conducteur !

Un progrès intéressant du côté des freins: le curieux système Oetiker, qui consiste à fermer le tuyau d'échappement tandis qu'on ouvre directement le tuyau du carburateur dans l'atmosphère ; ainsi, le moteur freine en comprimant de l'air... ce qui est tout aussi sûr et beaucoup plus économique que d'user de la garniture de frein.

Pour les pneus, l' « adérisation » ou entaillage superficiel de la gomme en lamelles est aujourd'hui de règle ; certains fabricants commencent même à livrer des pneus neufs à lamelles. Le client en retire une grande sécurité sur sol mouillé, les lamelles fonctionnant comme de véritables balais qui essuient l'eau ou la boue et mettent à nu la surface adhérente du sol.

Quant aux carrosseries, elles sont aujourd'hui remarquablement spacieuses, grâce à l'idée très simple qu'ont eue les constructeurs de récupérer l'énorme espace mort des ailes arrière et, bien souvent, comme chez Renault, des marchepieds. Les roues se trouvent ainsi encastrées sous une carrosserie débordante qui offre, à l'intérieur, trois places confortables face à la route. Il en est de même à l'avant, grâce à la suppresssion des leviers, en sorte que vous emmenez facilement à bord cinq passagers !

Ajoutons que le principe actuel, pour le « centrage des poids », consiste à placer les voyageurs d'arrière non plus juste sur l'essieu mais sensiblement en avant, ce qui diminue beaucoup les secousses ; les sièges et le moteur se trouvent également repoussés à l'avant, ce qui modifie sensiblement la silhouette de la voiture. On dispose, par contre, dans la « queue aérodynamique » d'un vaste espace pour une malle arrière, ouvrant en dedans : disposition excellente qui la met à l'abri des intempéries, des indiscrets et même souvent — faut-il le dire ? — de la visite des douaniers !

Pierre DEVAUX.

Une prime magnifique
est offerte aux
ABONNES DE «GRINGOIRE»
(VOIR PAGE 14)

Sept jours. Sept nuits

par Francis de CROISSET

J'ai rencontré ce matin mon ami Hollicott. Il a quitté Sienne, où il possède une petite maison datant du Quattro-Cento, qu'il a meublée avec amour et où, depuis dix ans, il passe le printemps et parfois l'automne.

Hollicott, en effet, adore l'Italie, comme d'ailleurs la plupart des Anglais, ce qui, à première vue, ne semble guère s'accorder avec la politique des sanctions.

J'ai trouvé mon camarade de fort méchante humeur.

— J'ai dû quitter ma chère Italie, grogna-t-il. Figurez-vous, du Croussett, que la nuit les gamins jetaient des pierres dans mes fenêtres et que mes amis de Sienne, qui régulièrement venaient boire un whisky avec moi et faire un bridge, non seulement ne me saluent plus, mais se détournent de moi avec colère.

— Mettez-vous à leur place.

— Ils sont fous ! reprend-il sans m'entendre et je ne sais pas ce qui a pris à Mussolini ! Qu'est-ce qu'il va faire en Ethiopie ? Pourquoi veut-il cette pays-là ?

— Dame ! lui dis-je, mieux que personne, vous savez que l'Italie est un pays surpeuplé; tout comme la France et l'Angleterre, elle a besoin d'une expansion coloniale.

— Je ne discute pas cette question avec vous, réplique-t-il, seulement expliquez-moi ce choix ! Pourquoi justement l'Ethiopie ? C'est une démence, une vraie démence !

Et comme je le regarde, déconcerté, il s'écrie :

— Voyons, du Croussett, réfléchissez une seconde. Si l'Ethiopie était vraiment une si bon pays de colonie, il y a longtemps que cette contrée serait [illegible] par l'Angleterre !

⁂

Tout-Paris est ce soir réuni au Théâtre de la Madeleine. Le rideau n'est pas encore levé et beaucoup d'invités qui n'ont pas achevé de lire les feuilles du soir parlent anxieusement en se montrant les journaux. L'atroce cauchemar pèse sur la salle: sanctions contre l'Italie avec pour résultat possible une guerre européenne. Comment penser à autre chose ?

La guerre contre l'Italie... Imaginons par l'absurde, car ce serait aussi absurde que monstrueux, des aviateurs français bombardant Rome, Venise, Florence, Naples, Vérone, détruisant dans ces glorieuses villes millénaires un trésor d'art qui fait partie de notre patrimoine méditerranéen. Il faudrait tout d'abord répudier de nos âmes un atavisme intellectuel aussi puissant, nous semble-t-il, que l'atavisme du sang.

D'autre part, pouvons-nous mieux nous figurer une rupture avec les Anglais ? L'immense majorité des Français se refuse à choisir. Ceux qui ont connu la guerre ou qui l'ont faite se souviennent : il n'y a pas vingt ans, les Anglais se battaient avec nous chez nous, notre terre est encore chaude de leurs morts. Une fraternité d'esprit, de cœur nous unissait, si profonde, si nouée qu'aujourd'hui encore la seule menace de rompre de tels liens nous déchire.

C'est tout cela qui pèse sur Paris et que Sacha, par un de ces miracles dont il est coutumier, nous a fait oublier pour un soir.

⁂

En sortant de la Madeleine où un public enthousiaste vient d'acclamer Sacha, je songeais que la veille j'étais allé revoir *Pasteur*, éclatants débuts au cinéma d'un auteur qui l'a tant décrié; que l'avant-veille j'avais applaudi une autre pièce de lui au Théâtre de Paris et que le matin même j'avais reçu dans mon courrier un roman de Sacha Guitry.

— Comment ce diable d'homme s'y prend-il ? me demande-t-on parfois. Quel est le secret de cette généreuse et surprenante production ?

Le secret est bien simple. Sacha a choisi. Sa vie est harmonieuse et féconde parce qu'il n'a jamais fait autre chose que ce pour quoi il est né. Il a répudié toute vie mondaine, tous sports et ne fait d'autres voyages que ses déplacements de tournées. Il sait ce qu'il aime et, ce qui est plus rare, il sait ce qu'il n'aime pas et, ce qui est moins fréquent encore, il l'a toujours su. Il ne peut s'appliquer à lui-même ce vers d'Abel Bonnard qui ne cesse de me hanter :

Ma jeunesse que j'ai prise pour ma nature...

A quinze ans, il écrivait pour s'amuser. A cinquante ans, il continue. Le travail est tout à la fois son devoir et son plaisir, son labeur et ses vacances. Quand il a fini d'écrire trois actes, il en écrit cinq autres pour se reposer.

⁂

Les Parisiens sont inquiets et pour un peu les étrangers feraient leurs malles.

Pourquoi ?

Parce que, avec fébrilité, on appose à la porte des immeubles des affiches donnant des instructions de sécurité pour le cas de bombardements aériens. Rien de plus logique et de plus légitime que de pareilles précautions. Elles sont prises depuis longtemps partout ailleurs, et jusqu'au Japon. M'y trouvant il y a quelques mois, j'ai pu constater en effet que des affiches analogues étaient placardées, non seulement dans toutes les villes mais dans chaque village. Seulement, au Japon, les masques sont gratuits et l'on n'a pas choisi, pour apposer les instructions, une période aussi angoissante que celle que nous traversons aujourd'hui.

Comme je m'étonnais de ce manque d'à propos devant un fonctionnaire renseigné, celui-ci me dit :

— Mais d'où tombez-vous, cher monsieur ? Tout ceci est parfaitement normal. Il y a cinq ans, d'ailleurs, que ces affiches ont été décidées, cinq ans que l'on a donné l'ordre de les placarder d'urgence.

— Mais puisque l'ordre était urgent, dis-je timidement, pourquoi a-t-on attendu cinq ans pour le faire exécuter ?

— Eh bien ! répondit le fonctionnaire, mais cela aussi est normal !

⁂

Le banquier Pélissier s'est évadé du Palais de justice. Mais ce qui ajoute du piquant à l'aventure, c'est la simplicité du procédé employé : Pélissier n'eut, en effet qu'à briser un carreau, à passer son bras au travers, à introduire une clé dans la serrure et à la faire fonctionner. Evidemment, le tout n'était point d'y penser, mais bien de posséder une clé des cellules du Palais de justice. Quelle prévoyance pour un banquier !

Ne trouvez-vous pas, d'ailleurs, [illegible] dans le moment même où ce banquier s'évapore avec tant de grâce, le commissaire spécial chargé des constatations se nomme précisément M. Badin ? Et l'on reproche aux vaudevilles ou aux romans policiers de manquer de vraisemblance ! C'est-à-dire qu'ils ne sont plus à la page et que les plus extravagants sont aujourd'hui dépassés.

⁂

Il y a trente ans, le 2 octobre, mourait au château de Bourdonné José-Maria de Heredia. Une cérémonie trop discrète peut-être, et à laquelle bien des amis de l'auteur des *Trophées* n'ont pu prendre part que par la pensée, a commémoré le souvenir du pur et lumineux poète dont chaque sonnet traversera les siècles, plus durable qu'aucune médaille.

José-Maria de Heredia... Quel est l'écrivain de ma génération qui, dans sa jeunesse, n'a longuement caressé d'un regard ébloui les contours de ces sonnets de bronze et d'or ? Nos vingt ans se sont enrichis de ces strophes lapidaires que, souvent encore, après une journée de laideur, nous nous chantons à nous-mêmes pour nous souvenir et nous consoler

Dans ce noble parc de France, sous le tendre adieu d'un ciel d'automne, dont Heredia eût aimé la douceur, M. Gabriel Hanotaux a célébré la mémoire de ce « chanteur fils du soleil ». Là, le plus latin de nos poètes venait traduire les *Bucoliques*. Sans doute, à l'évocation de son ombre, ont tressailli, sous le mystère des branches, ces nymphes et ces sylvains que sa lyre, jadis, animait et que, seul, réveille encore, aux limpides accents de sa flûte, le poète de *La Cité des eaux*.

⁂

Maurice Chevalier chante à Paris. Antée, fils de Neptune et de l'Alma mater, lorsqu'il touchait la terre, sa mère, retrouvait une vigueur nouvelle. Ainsi Maurice, retour de Hollywood, retrouve un essor nouveau sitôt qu'il foule son trottoir de Paris.

Car, en plus de la joie que nous prodigue son talent, c'est bien d'être ce produit du sol parisien, de sa rue, d'être une fleur vigoureuse, saine et claire de son pavé, c'est bien de cela que nous lui sommes reconnaissants. Et n'est-ce pas ce Paris bon enfant que l'Amérique, à travers lui, aime et admire ? Elle lui sait gré d'être resté, en dépit de ses triomphes, si simple et si gentil, si exactement lui-même, de se souvenir sans cesse d'avoir été, si j'ose ainsi dire, un petit paysan de Paris, le fils même de ce Paname qu'il a chanté et le frère aîné de Gavroche.

Un jour que je me trouvais à Hollywood, une jeune star qui n'entendait pas notre langue me parlait avec enthousiasme de la France et plus particulièrement de Paris. Elle en vantait l'accueil cordial, la courtoisie familière, la gaîté narquoise, l'esprit jaillissant. Elle évoquait tout cela avec tant de chaleur et de précision que je lui demandai :

— Vous avez habité Paris longtemps, mademoiselle ?

— Je n'ai jamais été à Paris, me répliqua-t-elle.

Et comme je la regardais, stupéfait, elle ajouta :

— Mais j'ai tourné avec Maurice Chevalier.

Francis de CROISSET.

PORTRAIT

Henry de Jouvenel

par René KERDYK

Son air racé lui avait joué bien des tours. Son élégance aussi, ses chemises de soie crème, ses cols mous. Cela le distinguait du premier coup de l'homme politique régulier qui, de M. Thiers à Chéron, porte la redingote, le faux col carcan et la cravate noire papillon, toute faite. Mais la dissemblance ne s'en tenait pas là. Elle était aussi dans une particulière lumière du regard, une constante recherche à plaire, un art de connaître son monde et savoir par où l'atteindre et le mener, qui ne l'abandonnait en aucune circonstance de la vie.

La simplicité de ses façons l'enchaînait à une générosité de sentiments toute naturelle. On ne l'approchait guère sans l'éprouver, sans reconnaître ce don d'attirer qui ne demandait rien en échange. Tout l'intéressait de l'effort moderne, de l'artisan, du communiste qui votait pour lui en Corrèze et qui ne pouvait

s'empêcher de l'appeler « monsieur le baron ». C'était le tribun, dans la meilleure acception du terme. La petite terre cuite qui, sur sa table, ne quittait pas son regard, et le volume enthousiaste qu'il avait écrit sur Mirabeau en disaient long sur son modèle préféré.

On sentait chez Henry de Jouvenel une espèce d'identification avec le génial rhéteur en perruque blanche. Elle lui était née du pittoresque et de l'ampleur du personnage, toujours à haute tension et suivant comme lui son rythme propre. Il n'est pas jusqu'à notre époque confuse qui ne confirmât et ne resserrât ce lien. Où tendons-nous ? Mené par de grandes idées, Henry de Jouvenel le devinait. Malgré soi, on songe avec une certaine angoisse à cette page mémorable où, évoquant la futile cour de Versailles, riant et festoyant parmi le grondement des foules, il la comparait à un navire pavoisé roulant et faisant eau dans la tempête.

⁂

Partout où Jouvenel a passé il a marqué de son empreinte le domaine de la pensée et de l'action. Cherchant ailleurs la vérité, il ne l'avait trouvée qu'en soi-même. Avocat, journaliste, puis sénateur, sa carrière fut d'une seule ligne, toujours à base d'érudition et de goût, d'amour pour la beauté sous toutes ses formes, d'une sorte de curiosité artistique qui le poussait à s'émouvoir moins du morceau rare que du fin détail sentimental et tant soit peu littéraire. A quoi il a dû peut-être cette réputation de dilettantisme qu'il ne justifiait que par plaisir.

Dès le collège, il se signala d'une façon éclatante et, au Concours général, il n'est devancé que par André Tardieu.

⁂

Faut-il rappeler quelques étapes de cette route qu'il a suivie et qui, si le destin l'eût voulu, eût pu le mener si loin encore ? Le secret de son caractère était dans l'allure, la netteté, une grande force de travail qu'on lui contestait quelquefois, une prodigalité naturelle qui n'avait pas toujours été de plein accord avec ses possibilités, mais qu'il avait su habiller d'une sorte de pourpre, pour le besoin opiniâtre de son dessein.

Une sorte de magnétisme émanait de lui. C'était un personnage de premier plan, haut en couleurs, les épaules larges, la taille bien prise, la bouche fine.

Aucune déficience ne le laissait insensible. Rédacteur en chef du *Matin*, il est à ce point aimé de ses collaborateurs que tous, d'un seul geste, viennent lui proposer de le suivre quand il abandonne la maison. Chez lui, c'est le cœur qui domine. La mort de son frère Robert, confrère exquis et d'un talent reconnu, y porte brusquement le plus rude coup. Désormais, il n'y a qu'un Jouvenel. Il va le prouver.

La Syrie voit venir à elle une sorte d'ambassadeur de Louis XIV, à qui rien de ce qui est seigneurial ne tourne la tête, donnant chez lui une liberté de haut style, avec un accent particulier dans le jugement et l'utilisation de chacun, pour le plus grand bien de sa mission. Il y porte l'ordre et la paix. Tout de suite il s'affirme homme d'Etat et bâtisseur. Car, cela est à noter, partout où séjourne Henry de Jouvenel la laideur tombe, l'espace se coordonne. Il joint la mosquée de Damas à l'Université française par le tapis d'une grande avenue.

A la S. D. N., c'est bien autre chose encore. Expert dans le dessin du monde, il galvanise l'opinion à notre endroit. Son discours clair, qui cite Sophocle, sa forme d'éloquence qui ne se paie pas de mots mais d'idées aiguës et précises, sa science oratoire qui affirme moins qu'elle ne prédit, qui ne lâche pas une question sans l'avoir poussée à fond, sa conversation sans malentendu, toujours ramenée par les détours les plus ingénieux au point essentiel du développement, sa connaissance de chaque pays, sa simple gaîté, sa fantaisie lui gagnent tous les suffrages, lui assurent toutes les bonnes volontés. De 1921 à 1928, c'est la France qui donne le ton à Genève. A l'hôtel des Bergues, chaque soir, son délégué Henry de Jouvenel offre le cocktail aux élites, boisson symbolique où se compose l'union des alcools, comme il a voulu celle des peuples, sous le signe de la colombe et du rameau d'olivier.

L'avenir lui donnera-t-il raison ? Il semble encore bien téméraire de le prévoir. En Italie, de grands résultats sont obtenus. L'action de Jouvenel s'y manifeste toujours dans son ampleur naturelle, mais plus délicate, cette fois, plus difficile, plus attentive à ne rien compromettre, dans l'initiative d'un jeu serré. Il y faut toute la souplesse, l'élégance, la « main » de ce subtil manieur d'idées simples. Grâce à lui, une tenace et sournoise méfiance est vaincue. On connaît les accords qui en découlent, cette amitié qui unit désormais le cœur latins. Une fois de plus, *la haute mission d'Henry de Jouvenel est accomplie.*

Le voilà rendu à ses travaux, à sa méditation, à ses plaisirs, à ses plus intimes ambassades. Dans son hôtel de la rue Férou, construit en 1800 par Talleyrand pour une jolie maîtresse oubliée, Henry de Jouvenel poursuit son rêve. Son vaste bureau chargé de livres et de papiers couverts de sa grosse écriture féminine, sa galerie tapissée de reliures rares, ses faïences de Chine et de Delft, un portrait de La Tour par lui-même et des gouaches de Tiepolo forment un cadre à sa mesure et dont il savoure le recueillement.

Dans le jardin, un cyprès taillé, une vieille fontaine, un beau marbre, un mur noyé d'ombre violette tout couvert de clématites et de rosiers grimpants. Aucun bruit venant du dehors, mais celui d'un jet d'eau dansant sur une petite vasque toute bleue. De temps en temps, les sonorités graves d'un orgue... Une main chère s'y pose et s'y complaît... Le problème du bonheur est, pour l'instant, résolu... Hélas ! Henry de Jouvenel nous a quittés... Au moins eut-il longtemps cette joie de ne souhaiter autre chose que la continuation d'un beau jour où passait l'espérance du monde.

René KERDYK.

LISEZ
Deux batailles navales
le nouveau livre de
Paul Chack
LES EDITIONS DE FRANCE
Un volume in-16 ..... 15 fr.

Vient de paraître
LA PORTE DU FOND
roman par
Pierre Audiat
De l'amour à l'amour par le désespoir et la folie.
LES EDITIONS DE FRANCE
Un volume in-16 ..... 12 fr.

ROBERT FRANCIS
PRIX FÉMINA 1934
LES MARIÉS DE PARIS
roman
15 frs

PARIS magazine
5 Frs

LA CHASSE ET L'AMOUR
présenté par les meilleurs écrivains
illustré par 100 photographies
TRÈS SÉDUISANTES
MAGNIFIQUE HORS-TEXTE EN COULEURS
Le N° 5 francs
EN VENTE PARTOUT
KIOSQUES ET LIBRAIRIES
EXIGEZ-LE

LISEZ DANS
beauté
magazine
TAXIS TSF
DANSEUSES AUX SEINS NUS
AMOUR QUI DANSE
TERRE D'AMOUR
cent photos
HÉLIO ET COULEUR
LE N° 5 fr.

MONTHERLANT
SERVICE INUTILE
GRASSET 15 fr.

VIENT DE PARAITRE :
Le Club des damnés
Roman par
Louis-Charles ROYER
COLLECTION « LE LIVRE D'AUJOURD'HUI »
LES EDITIONS DE FRANCE
6 fr.

Vient de paraître
Raymond Recouly
La Pologne de Pilsudski
Il y a dictateur et dictateur. En voici un qui prétendait ne pas l'être.
LES EDITIONS DE FRANCE
Un volume in-16 ..... 12 fr.

LES LETTRES

LE ROMAN D'UN CHOMEUR ET CELUI D'UN FOU

par André BILLY

Parce qu'il a reçu sur la tête, au cours d'une manifestation organisée pour Sacco et Vanzetti, un coup de matraque asséné par un sergent de ville ancien communiste, Paul Thévenin, comptable, s'est empressé d'adhérer à la Troisième Internationale. Le coup de matraque d'un ancien communiste me rendrait plutôt anticommuniste, il me semble, mais chacun réagit à sa manière et il ne faut contrarier personne... Convoqué à une réunion de la cellule, Thévenin s'aperçoit que cette cellule se compose exclusivement d'une jolie fille à prétentions intellectuelles dont il tombe amoureux et qu'il ne tarde pas à épouser. Adieu, le marxisme ! « Est-ce que tu n'es pas d'avis de laisser tomber toutes ces f...taises ? », dit-elle. De comptable, Paul Thévenin devient fondé de pouvoir à six mille francs par mois d'appointements. Lui et sa femme nagent dans l'aisance et le bonheur. Mais la maison de coulisse où il travaille saute et le voilà réduit à un emploi de douze cents francs. Dégoûtée, l'ancienne secrétaire de cellule le plante là dans l'intention de divorcer. Par représaille, il s'y refuse. Les mois passent. Paul Thévenin est inscrit au chômage, il touche dix francs par jour, il habite dans un hôtel sordide, avec d'autres malheureux de son espèce, parmi lesquels règne d'ailleurs une solidarité touchante. Sa femme le retrouve et de nouveau lui demande de consentir au divorce. De nouveau, il refuse. Il ne lui en veut pas d'avoir cessé de l'aimer, il lui en veut de l'avoir quitté parce qu'il n'avait plus d'argent. Il ne se doute pas du sale coup qu'elle lui réserve encore, et, en effet, après s'être fait embaucher comme dactylo par un de ses admirateurs, elle dénonce Thévenin comme marié à une femme qui travaille. La commission paritaire n'ayant rien voulu entendre de sa justification, lui retire sa carte et transmet son dossier au parquet : « Un chômeur dont la femme travaille et qui a touché le secours, c'est net, un an de prison. » Plutôt que d'aller en prison, Paul Thévenin préfère se jeter à la Seine, ce qui est encore une réaction discutable, si tant est qu'il était vraiment menacé de faire un an de prison parce que sa femme, avec laquelle il lui eût été facile de prouver qu'il ne vivait plus depuis longtemps, avait trouvé un emploi de pure complaisance. Telle est la triste histoire du chômeur dont M. César Fauxbras publie le journal sous le titre : *Viande à brûler* (1). Viande à brûler, c'est-à-dire humanité inutilisable, humanité en surnombre, comme le café du Brésil. La pensée profonde de M. Fauxbras est qu'il y a trop d'hommes sur cette planète. Le dernier mot qu'il prête à son héros : « Bonne chance, mes amis, mais n'ayez pas d'enfants, nom de D... ! » est vrai d'une vérité générale, mais il trouverait une meilleure application en Allemagne, en Italie ou au Japon que dans notre chère patrie !

D'après l'abrégé que j'en viens de donner, *Viande à brûler* pourrait apparaître comme un roman de la vie conjugale considérée sous l'angle particulier de la crise et du chômage. En réalité, ce n'est pas cela du tout, ou ce n'est que partiellement cela, les dissentiments de Paul Thévenin et de sa femme n'y figurent qu'à titre épisodique. Ce qui compte surtout ici, c'est la peinture d'un milieu, les portraits, les types, les mœurs, c'est un état d'esprit né d'un état de choses. Et c'est aussi un langage : le langage populaire de Paris, la verve argotique en usage dans les ateliers, les bureaux, les magasins, les bars et les restaurants à bon marché, la gouaille rapportée des tranchées, faite d'un amer mécontentement et d'une tendance à la rouspétance où il entre beaucoup de vanité bavarde, de cabotinage, de besoin de briller, de faire le malin. L'esprit de Paris est là, mais on le retrouve de nos jours à peu près dans toute la France et le meilleur mérite de M. César Fauxbras est, à mon avis, de l'avoir fait s'exprimer dans son livre avec tant d'exactitude, de lui avoir donné des intonations si justes. Je n'affirmerai pas qu'il n'en a pas abusé un peu et que tous ses personnages ne racontent pas leurs aventures un peu trop de la même manière dans le même style, donnant à la longue une certaine impression d'artifice. Littérairement, cette réserve peut avoir sa valeur. Dans le plan où cet ouvrage doit être placé pour prendre son sens et son intérêt, elle est sans importance. Œuvre de circonstance et d'actualité, *Viande à brûler* s'impose par des qualités qui sont celles du journalisme : du brillant, de l'humour à l'emporte-pièce, de l'émotion facile obtenue par des moyens simples et directs...

(1) Flammarion.

⁂

M. Pierre Audiat, qui est l'auteur d'une thèse sur le mécanisme de l'inspiration littéraire, ne s'étonnerait certainement pas qu'un critique eût l'indiscrétion de lui demander comment lui est venue l'envie d'écrire *La Porte du fond* (1). Ce roman retient par la conviction de son accent, la probité de sa facture et la hardiesse de sa donnée, mais il déconcerte par la prépondérance que l'auteur y a donnée à l'incontrôlable. Le cas de Jacques Ollivier méritait à coup sûr d'être étudié, fouillé, comme il l'a été par M. Audiat, mais qu'il eût été plus émouvant si Ollivier n'avait pas été fou ! En possession de toutes ses facultés, Ollivier serait notre semblable; à des degrés divers, nous nous retrouverions tous en lui. Fou, il n'est plus pour l'hypocrite lecteur, comme dit Baudelaire, qu'un objet de surprise et d'horreur.

Reste à savoir si sa dégradation morale serait concevable sans la folie. Un Ollivier sain d'esprit est-il possible ? Je le crois. Oui, je crois que d'un amour mystique à un autre le passage peut se faire par la porte du fond, ou, si l'on préfère par le bas. D'une cime à l'autre, il n'est pas invraisemblable qu'au lieu de la voie du ciel un être faible [illegible] Le point de départ et le point d'arrivée restant les mêmes, au lieu du vol, c'est la plongée; au lieu de l'extase, la frénésie et toutes les variétés du sadisme, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir le délire, la manie de la persécution, etc. Je soupçonne *La Porte du fond* d'être une très solide étude clinique où les spécialistes retrouveront les symptômes connus de la folie mystico-érotique, mais pour mon goût il eût été infiniment plus significatif que toute pathologie en fût exclue — qu'Ollivier, je le répète, fût, non pas un fou, mais un homme tel que vous et moi, avec des prédispositions personnelles, bien entendu, mais aussi avec sa pleine conscience et son libre arbitre. Cette réserve formulée, j'en ai une autre à proposer à l'auteur. Son récit s'ouvre par une préface qui est le rapport adressé par le médecin-chef de l'asile où s'est suicidé Ollivier à la préfecture du département. Ce rapport a un double inconvénient : il déflore le dénouement, il compromet l'effet de surprise, il diminue en nous la curiosité; et puis, en nous avertissant à la première page qu'Ollivier est mort fou, il nous retient dès le début de lui porter tout l'intérêt dont nous aurions été capables, il nous met sur nos gardes, il nous empêche de nous abandonner à l'émotion, à la pitié. Qu'Ollivier soit fou, soit, mais au moins qu'on ne nous le dise qu'à la fin, que nous ne nous en rendions compte que peu à peu !

La Porte du fond n'en est pas moins une œuvre d'un caractère très remarquable par son thème et par sa tenue. C'est le premier roman de M. Pierre Audiat, je crois. Nous pouvons beaucoup attendre d'un analyste qui sait porter sur les plus ténébreux replis de l'âme humaine un regard aussi scrupuleux, aussi pénétrant, aussi audacieux, d'un écrivain qui sait tout dire avec une pudeur si délicate et si frémissante.

Vous raconterai-je comment, idéalement épris d'une jeune fille qui meurt sans que rien de charnel se soit jamais précisé entre eux, un étudiant croit plus tard, et après plusieurs expériences où il s'est révélé un cynique, un sadique et une brute de l'espèce la plus répugnante, retrouver cette jeune [illegible] maine, et comment, dans un accès de mysticisme sanguinaire, il la tue en lui perçant le cœur d'une aiguille à tricoter ? C'est par le même procédé qu'il se suicidera dans l'asile où on l'a enfermé... Ce sec résumé, dont je m'excuse auprès de M. Pierre Audiat, ne laisse malheureusement rien sentir de ce que, d'une donnée si décevante en soi, l'auteur a su dégager d'authentiquement et de noblement humain. Les amateurs de scènes scabreuses et de libertinage grossier sont priés de s'abstenir. *La Porte du fond* est une œuvre hardie, certes, mais désintéressée, presque sévère et de grande bonne foi.

(1) Editions de France.

André BILLY.

Vous pouvez gagner MILLE francs
ou l'un des 9 autres prix de 500 à 100 francs en prenant part au concours de THERIOMIGE, un livre charmant qui ne coûte que DIX francs. Demandez THERIOMIGE à votre libraire ou directement aux Editions ROBEYR, 12, rue Monsieur-le-Prince-VIe. Pour la province envoyez dix francs en timbres-poste. En achetant votre livre vérifiez bien qu'il contient la fiche rose du concours.
Prenez part au concours de THERIOMIGE.

J. DE LACRETELLE
LES HAUTS PONTS, IV
LA MONNAIE DE PLOMB
Roman
12 frs

Une solution aux difficultés de la vie conjugale

Le Docteur Marchal publie une nouvelle édition complétée et augmentée de son retentissant ouvrage : « La Liberté de la Conception » (1) qui est l'exposé le plus complet des découvertes récentes; il existe chez la femme vingt jours par mois où la conception est impossible.

Cette révélation a des répercussions morales et sociales profondes. O.-J. de Mero, dans la partie générale, en développe les heureuses conséquences. La préface de Marcelle Auclair montre les bienfaits qu'apporte ce livre à la famille et à l'amour véritable. On y trouve également l'avis du Professeur Vignes, du Docteur de Guchtneere et de nombreux mémoires du Docteur Regnault, sur les plus récents travaux concernant les causes déterminantes des sexes : peut-on avoir à volonté fille ou garçon ?

(1) *Chez tous les libraires : 1 vol. in-8, 270 pages, 15 fr. Les « Editions Médicis », Service Méd., 30, rue de Bellefonds, Paris (9e), en joignant l'envoi franco recommandé contre remboursement de 17 fr. 50.*

Vient de paraître
ANDREE SIKORSKA
ANGES de PROIE
roman
La vertu aussi peut être criminelle
1 vol. 12 fr. FERENCZI, édit.

Les livres de la semaine

Pierre Mac Orlan : *Verdun* (Nouvelles Editions Latines).
Luc Dietrich : *Le Bonheur des tristes* (Denoël et Steele).

Livre du souvenir et livre vivant, évocation et témoignage, le récent ouvrage de M. Pierre Mac Orlan, *Verdun*, est tout cela. L'auteur le définit *lui-même un « guide pour touriste mobilisé »*. La définition est trop modeste. On retrouve, en ces pages sobres, denses, frémissantes, les meilleurs accents de *Villes* et du *Quai des brumes*. Mémorialiste précis, M. Pierre Mac Orlan sait être également poète. Il excelle à traduire les plus impénétrables atmosphères. Après tant de livres de guerre, les uns médiocres, les autres magnifiques, il semblait qu'il n'y eût plus rien à dire sur Verdun. Or, on découvre ici des vérités nouvelles, un ton personnel, des horizons encore mal connus. Tout l'art de M. Pierre Mac Orlan est là, dans cette union du souvenir concis et de la poésie. Les phrases restent simples, familières. Les événements sont à peine indiqués, tant d'horreurs et de gloires à peine signalées au passage ; quelque chose pourtant vous saisit comme une présence, l'immense tragédie sort du passé, elle redevient contemporaine. Ce que l'art d'un bel écrivain ajoute au souvenir fait vivre le souvenir lui-même. Peut-être fallait-il le recul du temps pour permettre cet accent de sérénité dans l'émotion et dans la douleur ? « *J'ai gardé des batailles d'Artois quelques chansons saugrenues et des boniments de soldats qui appartiennent à l'art populaire de l'armée d'Afrique. A Verdun, j'ai collectionné des ombres qui n'appartiennent ni au cimetière, ni aux puissances poétiques de la bataille. Ce sont des ombres de la misère humaine vêtues en soldats, des ombres traquées, des feuilles mortes militaires prises dans les tourbillons des crêtes encore mortifiées.* »

Pour M. Pierre Mac Orlan, misère ne signifie point hideur. A l'époque du pacifisme, il devint courant de ne voir dans la guerre qu'une assez ignoble animalité. Tout ce qui pouvait abaisser l'homme, faire appel à la peur, à l'horreur, à la pourriture, on l'a trouvé chez Remarque et chez ses émules. M. Pierre Mac Orlan n'appartient pas, et on lui en sait gré, à cette école-là ! Ce qu'il cherche, ce qu'il réussit à atteindre, c'est la vérité de Verdun : *or, la vérité d'un aussi vaste et terrible combat n'est pas plus dans l'affaissement des héros de Barbusse que dans la jactance pseudo-héroïque de tant de livres parus vers 1918. « Verdun diminua encore, si possible, la pauvre personnalité de chacun de nous. C'était un creuset ardent où l'on culbutait pêle-mêle : hommes, chevaux, mulets, canons, boîtes de singe, vieilles lettres familiales ou d'amour et argent de poche. »* Voilà l'aspect morne de Verdun, aspect terriblement quotidien, décrit en quelques traits par quelqu'un qui l'a bien connu.

Plus qu'à des mémoires, plus qu'à un guide, ce livre où une noble pudeur étouffe certains cris, fait songer à ce que Barrès eût appelé un « bréviaire des personnes de sentiment ». Certaines scènes s'inscrivent en cette mémoire du cœur plus fidèle que celle de l'intelligence : la scène, par exemple, où M. Mac Orlan nous montre plusieurs anciens soldats qui se retrouvent sur « la route ». Un dialogue simple, presque banal. Aucun pathétique apparent. Une vie seulement qui domine tout : celle du paysage, de la ville, des souvenirs enfouis en chacun. « *On va à Verdun une fois, on revient à Verdun. Il est impossible de se libérer de Verdun.* » Qui [illegible] alors osera prétendre que l'homme ne vient chercher là que d'horribles et basses images, et non point cette grandeur secrète que recèle toute lutte intense ? Le grand mérite de M. Mac Orlan, c'est d'avoir su rendre grandeur et misère avec mesure. Poète, il eût pu se laisser tenter par un lyrisme auquel la matière n'eût certes point manqué. Mémorialiste, il eût pu consentir aux seules images funèbres et sombres. Son livre est une œuvre d'homme libre de tout, sauf de cette part de soi-même dont nul jamais ne peut se déprendre. Lorsqu'il évoque le Verdun du passé ou celui du présent, il reste lucide et objectif. On préfère pourtant ces rares passages où il confie une expérience plus intime, où il laisse remonter vers lui la musique des mauvais jours. Aussi placerait-on ce *Verdun* sur un rayon de bibliothèque auprès de *Villes* du même auteur. On le rouvrira de temps en temps pour y retrouver un trait, une image. Un jour peut-être, hélas ! — qui sait ? — des enfants y liront avec étonnement la figure de leur avenir.

⁂

Voici un premier roman qui, par ses défauts et ses qualités, retient l'attention. *Le Bonheur des tristes* de M. Luc Dietrich commence mal et finit bien (ce qui est rare), je veux dire qu'il commence par une histoire d'enfant malheureux assez sentimentale et assez terne, pour finir par une vigoureuse évocation de jeunesse où les personnages principaux (mère et fils) prennent leur vérité et leur valeur. Si l'on osait simplifier à l'excès l'impression produite par ce livre de talent, il faudrait dire que M. Luc Dietrich a tous les défauts de son début, toutes les qualités de ses dernières pages. On peut néanmoins assurer dès maintenant qu'il donnera des romans importants. Il a l'essentiel, en effet, le sens de la vie et celui du mystère, ce beau et étrange mélange de réalisme et de poésie qui sont la marque des plus grands.

L'enfance du héros est évoquée sur le mode personnel de l'autobiographie. Cela gêne un peu. On a beaucoup plus l'impression de la confidence que de la création. Encore la confidence s'alourdit-elle ici ou là de réminiscences littéraires. M. Luc Dietrich parle des arbres, des jeux et des fleurs comme M. Cocteau mais avec moins d'intensité. L'accent parfois s'étouffe, s'alanguit dans un « franciscanisme » assez irritant. M. Jammes, en ses plus mauvais jours, adopte ce ton balbutiant, presque « bêtifiant ». On souffre de voir un jeune écrivain se mettre à l'école de cette déplorable manie.

M. Luc Dietrich vaut mieux que ces facilités mi-charmantes mi-rieuses. Il a dessiné d'un trait aérien, d'une main merveilleusement sûre, tendre et légère une silhouette de femme dont on ne peut manquer de garder un souvenir puissant.

On peut, on doit compter beaucoup sur un jeune romancier capable, dès son premier livre, d'un si mystérieux et si beau portrait.

Jean-Pierre MAXENCE.

"VIENT DE PARAITRE"

***Journal des Goncourt* (tomes III et IV).**

Plus encore que les deux premiers, ces tomes apportent une contribution importante à l'histoire littéraire. Ils marquent, en effet, l'apogée de la carrière des Goncourt. Le tome III débute par des notes cursives où les jugement littéraires abondent. Sur Alexandre Dumas, sur Sainte-Beuve, sur les habitués du salon de la princesse Mathilde, leur clairvoyance surprend souvent. Bientôt le ton change : Jules de Goncourt est mourant. Son frère, Edmond, étape par étape, évoque la longue agonie, la mort. Le style lui-même s'est dépouillé pour s'arrondir à la tragédie.

Le tome IV est tout entier dominé par les événements de 1870. Il intéresse l'histoire tout court plus que l'histoire littéraire. Deux grands écrivains y apparaissent pourtant : Renan, type du « défaitiste » de l'époque, et Hugo, récemment revenu d'exil. (Flammarion.)

***La Pierre philosophale*, par Bertrand de la Salle.**

Ce roman, qui rapporte l'histoire d'un groupe de jeunes gens lors des premières années d'après guerre, voudrait être la chronique d'une génération. M. Bertrand de la Salle, dont c'est l'ouvrage du début, semble, en effet, s'attarder davantage à la peinture des idées et des sentiments généraux qu'à celle de ses personnages. Quelques-uns pourtant illustrent bien le trouble de l'époque, notamment ce Pierre de Marsy, qui, parti à la recherche d'une révolte politique et sociale, rencontre une femme qui l'apaise. Une étrange figure, l'Américaine Mora Wilford, ajoute à l'ensemble cette pointe d'exotisme sensuel qui paraît d'une grande vérité. Le livre, écrit sur le mode réaliste, est d'un pessimisme serein. Les jeunes héros de M. Bertrand de la Salle se séparent avant d'avoir trouvé la « pierre philosophale ». Tout est bien ainsi... (Plon.)

***Le Voyageur*, par Edmond Jaloux.**

La première des trois nouvelles qui composent ce recueil lui donne son titre. Le héros, Eric, est de ceux qui aiment le voyage pour lui-même. Fiancé dans sa petite ville, il ne peut se tenir de partir. Il court le monde, toujours instable et insatisfait. Vieux, il revient dans sa ville natale. Le passé est mort. Il ne reconnaît plus la femme qui l'a attendu. Il repart.

Sur un air de Scarlatti évoque une Vénitienne demi-folle qui rêve d'un passé qu'elle n'a point connu. Ces deux nouvelles sont de la veine mi-magique, mi-élégante de M. Edmond Jaloux. Les décors et les musiques y comptent plus que les hommes. L'art est celui d'un paysagiste et d'un poète.

Le troisième — *L'Aventure nocturne* — est plus réaliste. L'héroïne, Pascaline, est une jeune fille radieuse qui aime la vie et veut en goûter toutes les joies. Une obscure faiblesse, une sorte d'infirmité héréditaire lui interdit pourtant, à son insu, de connaître vraiment l'aventure d'aimer. Elle laisse passer les occasions. La vie physique brise son élan. M. Jaloux a traité avec vigueur et sobriété la « maladie de Pascaline ». Son étrange et belle héroïne retient l'attention. (Plon.)

J.-P. M.

***Deux Batailles navales*, par Paul Chack.**

Deux batailles qui décidèrent du sort d'immenses empires : Lépante d'abord, le 7 octobre 1571, qui sauvait la chrétienté et marquait l'arrêt de l'invasion islamique ; Trafalgar ensuite qui, le 21 octobre 1805, assurait définitivement (au moins jusqu'à l'après-guerre) la domination britannique sur les mers ; Trafalgar, le dernier gros effort naval français et qui, victoire, eût sans aucun doute changé la face du monde. Qu'aurait-il fallu pour la gagner, cette victoire ? Lisez le passionnant récit de M. Paul Chack : les leçons s'y succèdent. Il eût fallu d'abord que plus d'indépendance fût laissée au commandement naval, il eût fallu ensuite à la tête de l'escadre un chef plus sûr de lui ,il eût fallu encore... mais les destins, hélas ! étaient fixés. (Ed. de France.)

***Sainte Anne d'Auray*, par Emile Gabory.**

Un livre infiniment émouvant, et utile aussi, qui nous fait un peu mieux pénétrer la mentalité bretonne, mystique et réaliste à la fois, contradictoire comme l'est toute pensée incluse dans un cadre où elle doit se mouvoir et dont elle cherche sans arrêt à s'évader : hagiographie ? Non, point du tout. Ce ne sont pas aux mérites pieux de la sainte, ni aux vertus du pèlerinage que s'attache M. Gabory, éminent historien de la Bretagne. Ce qu'il a voulu faire, ce qu'il a fait, c'est définir le rôle considérable, unique, joué par un pauvre hameau, perdu dans la lande morbihannaise, dans la formation d'une province, fortement individualisée, et dont l'âme ne semble pas sensible, moins sensible encore que ses dures roches, à l'érosion. Les costumes passent, les coiffes se démodent, les binious se taisent : ce n'est pas là qu'est la Bretagne. Mais dans sa foi. (Ed. Plon.)

***L'Inde perdue*, par Claude Farrère.**

C'est tout juste si M. Claude Farrère, qui est un romancier parfois puissant, un « nouvelliste » souvent pittoresque, mais ne passe pas pour un historien bien sévère, c'est tout juste si M. Farrère ne se félicite pas, à la fin de ce récit, d'une des plus lamentables faillites de l'ancienne France, que nous n'ayons pas réussi à garder l'Inde. « Immense et complexe, elle eût été pour nous, écrit-il, la plus redoutable des possessions. » Et pourtant, pendant trois cents pages, M. Claude Farrère vient de nous exalter au souvenir des héroïques efforts des La Bourdonnais, des Dupleix, des Lally, Suffren et Bussy, pour laisser l'Océan Indien sous le pavillon français ! (Ed. Flammarion.)

L. T.

***Denis Papin, inventeur et philosophe cosmopolite*, par Charles Cabannes.**

Voici un maître livre qu'on lira comme un roman et qu'on gardera dans sa bibliothèque. Vivant et nourri, animé par la présence continuelle de l'auteur qui raconte et qui juge, peignant en quelques lignes une époque, une société, ce *Denis Papin* fait penser à la brillante *Histoire de France* de Jacques Bainville, mais une histoire scientifique, centrée sur cette grande figure d'inventeur malheureux et d'encyclopédiste avant la lettre, Papin, créateur véritable de la machine à vapeur.

Précurseur universel, mais universellement oublié, Papin, né à Blois en 1647, a inventé et construit le premier sous-marin, le premier autoclave, la première machine à vapeur, la soupape de sûreté, découverte admirable que nous n'avons pas su perfectionner depuis, sans oublier un extraordinaire « moteur à poudre » (en collaboration avec Huygghens) qui est l'ancêtre de nos actuels moteurs à explosion. Un des chapitres les plus intéressants est le parallèle entre James Watt, créateur, au XVIIIe siècle, de la machine à vapeur à balancier, origine de la grande industrie britannique, et le malheureux Papin qui échoua misérablement, faute d'un bailleur de fonds intelligent. M. Charles Cabanne a su dégager une philosophie de l'invention et montrer que tout grand cérébral avait besoin d'un « cornac » pour le guider dans la vie. Une préface, signée de M. Maurice d'Ocagne, atteste tout l'intérêt de ce remarquable ouvrage. (Société française d'éditions littéraires et techniques.)

P. D.

Dans le tunnel

Bonjour Lise
Qui m'a parlé ?
« C'est Elémir Bourges
ma beauté
et c'est Marguerite Gauthier. »

Ces cinq lignes constituent la totalité d'un poème de Lise Hirtz publié par une revue, Le Phare de Neuilly, *sous le titre* Réveil.

R. HARLONG.

VIENT DE PARAITRE
Charles de RICHTER
L'EMPREINTE HANTÉE
roman policier
Collection : A ne pas lire la nuit
Les Editions de France
6 fr.

GROS SUCCES
Marcel PREVOST
LE JARDIN SECRET
roman
Collection Le Livre d'Aujourd'hui
Les Editions de France
6 francs

MARCELLE VIOUX
Jenny de Lacour
CHARMEUSE ET CRIMINELLE
Voici, contée en un récit attachant, la vie de cette grande courtisane dont le procès aux assises a passionné l'opinion à l'époque de Mac Mahon.
FASQUELLE EDITEURS
12 fr.

LE SABBAT DES CARESSES
OU LES PLAISIRS DE LA NUIT
PAR MAURICE DEKOBRA
Lecture interdite aux jeunes filles et aux pharisiens !
UN VOLUME 12 FRANCS — ÉDITIONS BAUDINIÈRE, 27 bis, RUE DU MOULIN-VERT, PARIS

L'ÉVADÉ DU FORT DE HAM

***Récit historique inédit de* Robert BURNAND**

Le guichetier tourna la clef dans la serrure, poussa le verrou à grand bruit, rabattit le judas. Le prince Louis-Napoléon se trouva seul, debout au milieu de la pièce. Il esquissa devant la porte une façon de salut et entreprit le tour de son domaine. Rien n'est plus vite fait que l'inventaire d'une prison : trois pauvres pièces décorées d'un méchant papier à fleurs, un lit de bois, une table, un fauteuil à oreillettes, deux ou trois chaises de paille, un chétif lavabo. Pas d'armoire : quelques crochets sous une planche, un vieux poêle de fonte dont le tuyau montait d'un coude hardi jusqu'à l'imposte de la fenêtre. Tout cela décent, mais terne, humble et sentant le moisi. La fenêtre était ouverte pourtant et les barreaux n'empêchaient point qu'une odeur d'herbe humide et de fraîcheur arrivât jusqu'aux étroites cellules. Des voix d'enfants montaient ; un refrain de romance, le lointain bruit d'une charrette cahotant aux ornières du chemin. Le calme paysage d'automne se dorait aux rayons d'un soleil encore chaud. La rivière, sous les saules, nouait et dénouait son souple ruban. Devant la fenêtre frémissaient les hautes branches d'un peuplier dont le vent retroussait les feuilles. Des cris d'oiseaux entraient par la fenêtre ouverte, d'assourdissants *pépiements. En ces derniers beaux jours, la nature entière chantait.*

Qui pouvait dire ce que serait demain ? L'automne n'est qu'un éclatant adieu de la belle saison ; une courte pause accordée avant les noires journées. Demain sans doute il pleuvrait : de sombres nuées montaient du côté de la mer ; au mur du cachot une pierre suintait, le vent d'ouest rabattait les fumées.

Le prince, à la fenêtre, taillait minutieusement ses ongles ; il songea un instant aux mains de l'Empereur, ces petites mains blanches potelées avec quoi il faisait sans cesse le geste de serrer, de pétrir — avec quoi il modelait le monde. La toilette de ses ongles terminée, il ne replia pas le mince canif ; de la pointe, il grava au-dessus du lit, deux lignes dans la pierre molle : *On peut bâtir sur la souffrance comme sur la gloire.* La lame grinça, s'ébrécha, il souriait de sa maladresse : où était le temps où sur le tronc des hêtres d'Arenenberg il gravait les initiales entrelacées : *M.-L. ; Mathilde-Louis ?* Comme ils s'aimaient tous deux, qu'ils eussent été heureux si la politique ne s'en était mêlée ! Mais le vieux roi Jérôme n'était point sentimental : on ne donne pas sa fille à un vaincu et vraiment on ne pouvait, après Boulogne, parler de victoire. La jolie Mathilde n'entrerait pas à Notre-Dame sous un diadème d'impératrice. Avec l'Empereur d'ailleurs qu'avait-il de commun, le captif de Ham ? le nom qu'il portait et une prison. Mais Sainte-Hélène était l'aboutissement d'une courbe éblouissante, la forteresse tassée aux eaux lentes de la Somme n'était rien, pas même un point de départ.

L'Empereur était mort sur son rocher et lui, le neveu, l'héritier, le prétendant devrait-il donc se résigner à mourir ainsi entre ces quatre murs ? S'il faut croire, sinon à la justice des hommes, du moins à la force de leurs arrêts, il semblait bien qu'il dût finir ses jours ici, que sa vie s'userait à voir le val de Somme changer, une année après l'autre, sa défroque d'hiver contre sa parure d'été et le rythme des saisons ramener tour à tour le givre aux vitres et la sueur aux tempes... *A perpétuité dans une enceinte fortifiée.* Le prince Louis croyait entendre la voix du vieux *chancelier lisant, le soir du 6 octobre 1840, l'arrêt de la Chambre des pairs.* La cour était rentrée en séance à la fin du jour, à l'heure où l'on apporte les lampes. Balancées aux mains des huissiers, elles avaient allumé des lueurs nouvelles à l'or des plafonds ; les visages des pairs étaient sortis de l'ombre, blêmes ou colorés, mais semblant fouettés encore par les rudes paroles de Berryer : « Vous n'avez pas le droit de juger, parce que vous n'êtes pas des juges. Vous êtes ici seulement par la puissance du nom prestigieux que porte l'accusé dont vous prétendez peser les prétentions. Héritier d'un pouvoir légitime, voulu par le peuple, c'est lui qui représente le droit contre ceux qui sont provisoirement la force, sans être le droit... »

La clef avait grincé dans la serrure au sommet de la grande tour de Ham et ce bruit de ferraille avait marqué pour le prince le tournant de son destin. « A perpétuité »... Il n'aurait plus d'autre cadre à sa vie que ces chambrettes misérables, d'autre horizon que cette vallée ; au miroir suspendu près de son lit, il verrait d'année en année s'alourdir ses traits, blanchir ses cheveux, des rides se creuser autour du long nez plongeant de plus en plus sur une moustache tous les jours plus grisonnante, plus découragée ; jusqu'à l'heure où la justice de Dieu, à défaut de celle des hommes, donnerait le repos à celui qui ne l'avait point désiré ici-bas. Deux lignes paraîtraient dans les journaux : *Le prince Louis-Napoléon Bonaparte vient de mourir dans la forteresse de Ham où il était enfermé depuis de longues années ;* de vagues requiems chantés, huit jours de deuil porté par quelques petites cours d'Allemagne et d'Italie et puis l'étoile des Bonaparte serait éteinte à jamais.

⁂

Deux heures de promenade en long et en large, de station devant les barreaux. Le dîner du prince entra, non point porté aux bras *d'un maître d'hôtel en livrée impériale, mais d'un porte-clefs moustachu, aux rudes cheveux gris coupés à l'ordonnance.* Il disposa sur la table, dans d'obscures écuelles, le potage au vermicelle, les haricots baignés d'un jaune liquide, le pain de munition et la chopine de vin rouge. Devant la fenêtre où le jour achevait de mourir, le prince Louis fumait une cigarette. Quand il se retourna, il aperçut, debout, raide et les talons joints, le guichetier bombant le torse et la main au front.

— Monseigneur, dit le vieux, je fais mon métier et j'exécute ma consigne. Mais il faut que je vous montre ma feuille de route.

Au bout de ses doigts tremblait un papier jauni.

— Monseigneur, je m'appelle Campredon Louis, brigadier trompette au 8e cuirassiers. Toutes les campagnes, mais pas la croix ; vous me la donnerez quand vous pourrez. En attendant, il faut bien que je boucle le neveu de l'Empereur.

Ayant gagné la porte, il la ferma avec les plus rageurs bruits de serrure qui se puissent imaginer. Ce soir-là, le prince Louis-Napoléon Bonaparte, condamné à la prison perpétuelle, se coucha au premier soir de sa captivité l'âme légère et chargée d'espérances.

De nouveau la verdure pointa aux branches des saules qui bordaient la rivière. Des feuilles toutes neuves commençaient de frémir devant la fenêtre du prisonnier. Le mauvais temps s'était prolongé jusqu'aux portes du printemps. Un hiver affreux, sans neige ni gel, mais une pluie tenace, incessante, à croire qu'on ne reverrait jamais le soleil, noyant la campagne, l'engluant dans la fange. La vie s'écoulait au bruit mélancolique des gouttières glougloutant sur le pavé de la cour, au fracas du vent hurlant dans les cheminées.

Le front collé aux vitres, le prince Louis regardait monter la rivière, des flaques d'eau luire dans les champs dépouillés, les corbeaux s'enlever tous ensemble d'un seul vol, emplissant le ciel de leurs croassements.

⁂

L'hiver s'était traîné en longs jours tout pareils, passés à d'interminables rêvasseries, pieds au poêle, une cigarette après une autre cigarette, à des stations aux barreaux de la fenêtre, les yeux fixés sur l'horizon comme si quelque miraculeux secours en pouvait surgir. Pas de lecture ou presque, peu de lettres reçues, moins encore de lettres écrites. Quelle joie d'ailleurs peut-on trouver à une correspondance décachetée, violée par la méfiance administrative, qui ne vous arrive ou ne s'en va qu'après une censure officielle et d'où toute amitié, toute tendresse, semblent s'être envolées sous les cachets et les visas des geôliers ?...

Pourtant, quand revinrent les beaux jours, comme si le jeune soleil réveillait dans la prison une vie endormie, le prince sembla sortir de sa torpeur. La petite table fut poussée contre la fenêtre : on ouvrit la malle noire qui traînait depuis des mois sous le lit de camp : elle était pleine de livres, de bochures, de vieux journaux, de lettres réunies en liasses, de manuscrits. Tout cela fut jeté sur le carreau de la chambre. Le prince remuait du pied ces paperasses : « Le chiffonnier n'en donnerait pas cher, murmura-t-il, et pourtant c'est là toute ma vie. Puisque j'ai résolu de ressusciter ou, du moins, de ne pas me laisser mourir, il faut que je mette de l'ordre dans ce bric-à-brac. »

Et pendant la semaine qui suivit, patiemment, le prince Louis passa en revue son existence. Les dossiers se formèrent qu'il étiquetait d'une écriture un peu molle : *Expédition des Romagnes ; Mort de mon frère ; Affaires militaires ; Suisse ; Strasbourg ; Boulogne ; Cour des pairs,* et puis des correspondances marquées d'un nom : *Lettres de ma mère, Lettres du roi Louis, Lettres de Mathilde, Lettres de mes amis...*

Le travail terminé, il s'assit, alluma une cigarette et regarda mélancoliquement les livres en pile, les papiers en tas : « Voici donc, dit-il à mi-voix, la bibliothèque et les archives de l'empire. C'est un mince bagage et il n'est pas besoin d'un membre de l'Académie des inscriptions pour le garder. »

Le lendemain, se présenta le menuisier de la prison, mandé pour poser des tablettes et prendre mesure des rayonnages. C'était un homme mince, assez court de jambes et dont le visage rasé paraissait las, sous les mèches

Le front collé aux vitres, le prince Louis regardait monter la rivière.

noires en désordre. L'homme travailla toute la matinée sans rien dire. Il dégageait une saine odeur de colle et de sciure de bois. Quand il eut fini, il enleva sa casquette, tira de sa bouche sa pipe en terre, cracha, par politesse, dans le poêle et demanda :

— Monseigneur n'a plus besoin de rien ?

— Merci, mon ami, comment vous appelez-vous ? dit le prince.

— Badinguet, Monseigneur, pour vous servir.

⁂

A perpétuité... c'est vite dit, et même quand on est roi-citoyen, à bajoue, à toupet et à parapluie, quand on danse sur la corde raide entre les partis, quand on a berné et mis dans sa poche de garde national tout le monde : Charles X, Henri V, La Fayette, les républicains, les légitimistes, le faubourg Saint-Germain et le faubourg Antoine, on a beau être le plus habile des équilibristes, il arrive un moment où, ayant passé commande à droite puis à gauche, il faut en dernière heure régler la note. Fût-on Louis-Philippe Ier roi des Français, on s'aperçoit qu'on ne joue pas impunément avec le nom de Napoléon et que l'Empereur n'est pas de ceux qu'on monnaye devant l'opinion publique.

Un jour, le vieux porte-clefs, se présentant au prince Louis, eut une façon de claquer les talons, d'effacer les épaules et de mettre le petit doigt sur la couture de son pantalon, qui mit en éveil le prisonnier :

— Qu'avez-vous, Campredon ? Vous êtes rouge comme un coq et tendu comme une peau de tambour.

— Monseigneur, l'Empereur est revenu.

Du coup, le prince fut debout, tout pâle. Il n'admettait point qu'on plaisantât avec certains mots, certaines images.

— Que voulez-vous dire ?

L'autre tendit un journal : *La frégate « La Belle-Poule » battant pavillon du prince de Joinville vient d'arriver à Cherbourg rapportant les restes mortels de l'empereur Napoléon. Dans quinze jours, les cendres seront déposées à l'hôtel royal des Invalides.* Le prince a lu les lignes merveilleuses. Elles annoncent la réalisation de ce projet éclatant, à cause de quoi sans doute il avait espéré réussir à Boulogne. Elles annoncent ainsi la victoire suprême de celui qui reposait sous le saule, auprès de la source de Botany bay : *Dormir mon dernier sommeil sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.* L'éblouissant message de l'Empereur mourant avait donc été entendu. L'impossible devenait réalité, la grande injustice était réparée. La gloire allait pouvoir enfin à nouveau montrer son visage après tant d'années de grisaille : la France pourrait, au nez du roi crier : Vive l'Empereur ; à pleins poumons. Les plus hautes voix entonneraient l'hymne de triomphe ; *Sire, vous rentrez dans votre capitale.*

Paris, le pays entier seraient debout pour acclamer le vainqueur, pour saluer la vieille armée ressuscitée, pour respirer à nouveau. L'air serait plein de fanfares. Un seul manquerait à la fête, qui devrait la présider : l'héritier légitime du nom et du pouvoir. Nul ne se soucierait de lui, verrouillé derrière ses murailles. L'écho des *Te Deum* viendrait mourir au pied de la prison. Peut-être, comme aux autres prisonniers, lui ferait-on, ce jour-là, un signe d'un traitement de faveur, d'une ration de vin supplémentaire. Et le roi Louis-Philippe, épanoui à l'idée qu'il tenait sous clefs l'héritier de l'Empereur, paraderait autour du char impérial.

— Merci, Campredon, dit le prince, j'espère que vous pourrez obtenir une permission et aller à Paris pour la cérémonie. Vous crierez deux fois plus fort, pour vous et pour moi. Mais n'allez pas vous tromper, pour l'amour de Dieu, et crier « Vive l'Empereur » ici, au fort de Ham. Vous ruineriez votre carrière et me feriez mettre au secret. Il faut savoir interpréter les intentions du gouvernement.

Et, de sa main blanche aux ongles étincelants, le prisonnier congédia son gardien.

⁂

De saison en saison, cependant, d'année en année, la dureté de la captivité s'adoucissait. Sur le rempart, le prisonnier pouvait se promener chaque jour, entre les deux poternes, du côté du midi. Une plate-forme s'arrondissait au milieu du chemin de ronde. La terre, apportée là par le grand vent de la vallée, oubliée par les travaux de terrassement, était meuble, sans cesse retournée, bouleversée par les eaux coulant à pleines rigoles ; il y poussait du moins, au printemps, quelques graminées légères, quelques campanules et des coquelicots empourprés, éphémère et éclatante parure. Le prince Louis, sur ce bout de terrain, obtint la permission de planter un jardin à sa manière : un petit carré de gazon, une bordure de violettes, des touffes de pensées et des myosotis couleur de ciel. Jadis, quand il avait quitté Arenenberg, Mathilde avait noué à sa boutonnière quelques-unes de ces fleurs pâles : *Vergiss mein nich* — « ne m'oubliez pas ». Est-ce lui qui avait oublié ou elle jetée au cou d'un brutal, d'un Russe géant, à demi sauvage ? Entre deux scènes conjugales, elle rayonnait au Palais d'hiver, à Peterhof, sous les coupoles d'or de Moscou, et n'avait pas, depuis des mois et des mois, trouvé loisir d'envoyer un mot d'amitié à celui qui avait perdu tout et elle par surcroît. « Ne m'oubliez pas. » Est-ce lui ou la foule des prétendus partisans qui avait oublié ? Dans la grande rumeur montée autour des cendres impériales revenues, qui avait pensé à lui, prononcé même son nom ? Des humbles à coup sûr, mais dont la voix ne pénétrait pas les murailles et les triples serrures de Ham. Une seule manifestation était allée au cœur du prince. Un soir, il regardait, du haut de son jardin, l'ombre envahir la vallée ; c'était l'heure de la relève. Dans la cour obscure, la garde montante et la garde descendante, sac au dos, l'arme au pied, étaient rangées ; les officiers faisaient les cent pas sans mot dire. Le tintement d'un sabre sur le pavé troubla seul le silence. Une dernière lueur de jour allumait une flamme à la plaque d'un shako, au cuir d'un hausse-col.

Soudain, le prince apparut au bord du chemin de ronde. Immobile et noir sur le ciel encore clair, il semblait un étrange oiseau de nuit. Les soldats avaient levé la tête, ils regardaient la sombre silhouette. Tout à coup, l'un d'eux sortit du rang ; c'était un jeune élève tambour qui ne portait pas encore sur ses manches le galon rouge et bleu. Les yeux hagards, la bouche ouverte, il avait l'air stupéfait, et enthousiaste. De toute sa voix, il remplit le silence de la cour : « Vive l'Empereur. Vive l'Empereur ! » Du coup, les rangs furent rompus, le cri se brisait en échos sonores contre les murailles, jailli de toutes les poitrines, le vieux cri de fidélité, le cri de victoire. Tous les soldats, fusils brandis, hurlaient leur foi, leur espérance. Les officiers avaient disparu ; seul, un vieux lieutenant à cheveux gris était demeuré immobile, le sabre à la saignée ; il ne disait rien mais sa muette présence encourageait les hommes. Les soldats criaient. Debout sur le rempart, Louis-Napoléon ne paraissait rien entendre, rien voir. Mais quand, deux heures plus tard, le brigadier Campredon faisant sa ronde jeta un coup d'œil à travers le judas de la cellule, il aperçut son prisonnier assis devant sa table, la tête posée sur ses bras repliés et secoués de mouvements convulsifs qui ressemblaient fort à des sanglots.

⁂

Les bataillons du 42e de ligne casernés à la citadelle de Ham quittèrent la forteresse au milieu de la nuit sans musique ni bruit de caisse. *A l'entrée du pont-levis, ils rencontrèrent la troupe de relève : deux bataillons du 24e venus en charrette de Saint-Omer.* C'étaient des gars du Poitou, taciturnes et lents, peu enclins aux gestes tumultueux. La première fois qu'on les réunit pour l'exercice dans la cour, ils exécutèrent sagement le maniement d'armes, sans mollesse ni frénésie : le regard fixé à six pas, selon le règlement, pas un ne leva les yeux vers le rempart où peut-être apparaîtrait la silhouette du prisonnier. Pas un murmure, point de conciliabules entre les hommes pendant la pause, rien qui justifiât la présence du colonel à l'exercice, sabre au côté et hausse-col au menton. Les sections regagnèrent leurs casernements ; les hommes avaient des visages durs et fermés. Le clairon sonna la soupe, l'appel, l'extinction des feux sans qu'aucun cri s'élevât des chambrées, mais le lendemain matin, pas une cuiller, pas un poste, pas un bat-flanc qui ne fût couvert d'inscriptions et de dessins. Les croquis étaient piètres et l'orthographe incertaine, pas assez cependant pour qu'on n'y distinguât des N couronnés, des *Vive l'Empereur !* en séries et même une ou deux poires louis-philippardes dûment bottées par un Napoléon à moustaches en qui il eût fallu bien de la bonne volonté pour ne pas reconnaître le prince Louis. Faute de pouvoir frapper un coupable, l'autorité ne put que fermer les yeux, ce à quoi elle avait du mérite car il fallait être aveugle et sourd pour ne pas comprendre le langage muet de ces griffonnages.

Le prince cependant ne semblait pas entendre la grande rumeur qui montait autour de lui ; son visage était plus calme, plus glacé que jamais. Le soir devant les plates-bandes de son jardin, quels rêves, quels souvenirs poursuivait-il, quelles espérances voyait-il pointer à l'horizon ? A la nuit, il rentrait dans sa chambre et il écrivait pendant des nuits entières, jusqu'à ce que l'aube blanchît les vitres. Dans toute cette paperasse, il y avait du bon et du pis, du fumeux et du solide. Pour ses *Idées napoléoniennes,* le prince trouvait des formules martelées ; pour son *Extinction du paupérisme,* il demeurait vague, *ne redevenant précis qu'en* reprenant son *Manuel d'artillerie à l'usage des officiers de l'armée helvétique.* Il se revoyait sur le champ de tir de Thoune, autour des canons de bronze, poussant à la roue et maniant l'écouvillon. Le petit colonel Foltz, agrippé sur un cheval immense, commandait la manœuvre. Tout ce que l'exilé ne pouvait dire à l'armée française, il l'avait dit à l'armée suisse. On voulait faire de lui un rêveur : il s'était montré savant, épris de mathématiques, attentif aux détails — artilleur comme l'Autre, obéissant, la main dans le rang, jusqu'au jour où il pourrait se lever et suivre sa destinée.

⁂

En attendant il était sous clef ; et tous les jours un peu plus, sa vie s'embourbait dans une sorte de routine. L'auréole du martyre pâlissait. Des rigueurs du début, on en était venu, de tolérance en tolérance, à lui accorder une petite existence médiocre, sans horizon mais sans souffrance. Il recevait des visites, écrivait des lettres que la censure administrative n'ouvrait plus. On lui avait rendu Thélin, son fidèle valet de chambre, lequel avait licence de sortir de la forteresse, d'aller, de venir, de porter les messages et de faire les courses de son prisonnier. Des curieux venaient le voir, des journalistes, des polémistes. Le commandement fermait les yeux aussi sur de plus tendres visites. On avait vu à côté du prince, sur le rempart, inclinée vers les fleurs du petit jardin, une robe rose. A la nuit tombante une silhouette féminine venait souvent se glisser au long des couloirs ; la sentinelle du pont-levis la voyait repartir à l'aube. Avoir rêvé d'empire et finir par de médiocres amourettes de province, quelques sages galopades au manège du château et des parties de cartes sous la lampe, quelle dégringolade d'espérances !

On avait permis au prince de revoir ses compagnons de captivité : le docteur Conneau, le fidèle ami d'enfance, et le général de Montholon qui avait reçu le dernier soupir de l'Empereur à Longwood. Le vieux Montholon avait le visage plein et vermeil, sous poil gris. L'atmosphère de la prison ne lui convenait guère. « A Sainte-Hélène, du moins, nous respirions, disait-il, nous respirions du sable, de la pluie et le vent de la mer mais cela valait mieux que vos brouillards de Somme et l'odeur des latrines. » Ainsi parlait-il au commandant Demarle, gouverneur de la forteresse de Ham. Celui-ci jurait qu'il n'avait vu de sa vie prisonnier plus grincheux. « C'est que vous n'avez pas connu Gourgaud », répondait Montholon et il ajoutait qu'un de ces matins, on le trouverait mort de congestion dans son lit ou pendu à l'espagnolette, tirant la langue et faisant la grimace au gouvernement de Louis-Philippe. En attendant cette solution de désespoir, le général de Montholon, en pantalon d'intérieur et gilet de basin, buvait le vin du cantinier et remplissait l'air de ses gémissements.

Avec lui, Conneau formait un vivant contraste. Il était long, blond et taciturne. Dans ses conversations avec Montholon, lesquelles n'étaient qu'un monologue du général, le docteur répondait aux questions par une muette bouffée de pipe, un petit nuage de fumée, ce qui suffisait d'ailleurs à l'intarissable bavard. *Les soirs de beau temps, le prince et Conneau faisaient les cent pas sur le rempart ; leurs silhouettes se détachaient sur le ciel doré ; ils allaient et venaient sans mot dire, du même pas régulier jusqu'au moment où de la tour* de l'Est, sortait le vol mou d'une chouette. L'oiseau passait silencieusement au-dessus de leur tête, descendait vers les peupliers de la vallée et bientôt un appel doux et plaintif montait de l'ombre.

« Voici le signal, mon ami, disait le prince. La sage chouette nous avertit. Rentrons. »

Les jours ainsi succédaient aux jours.

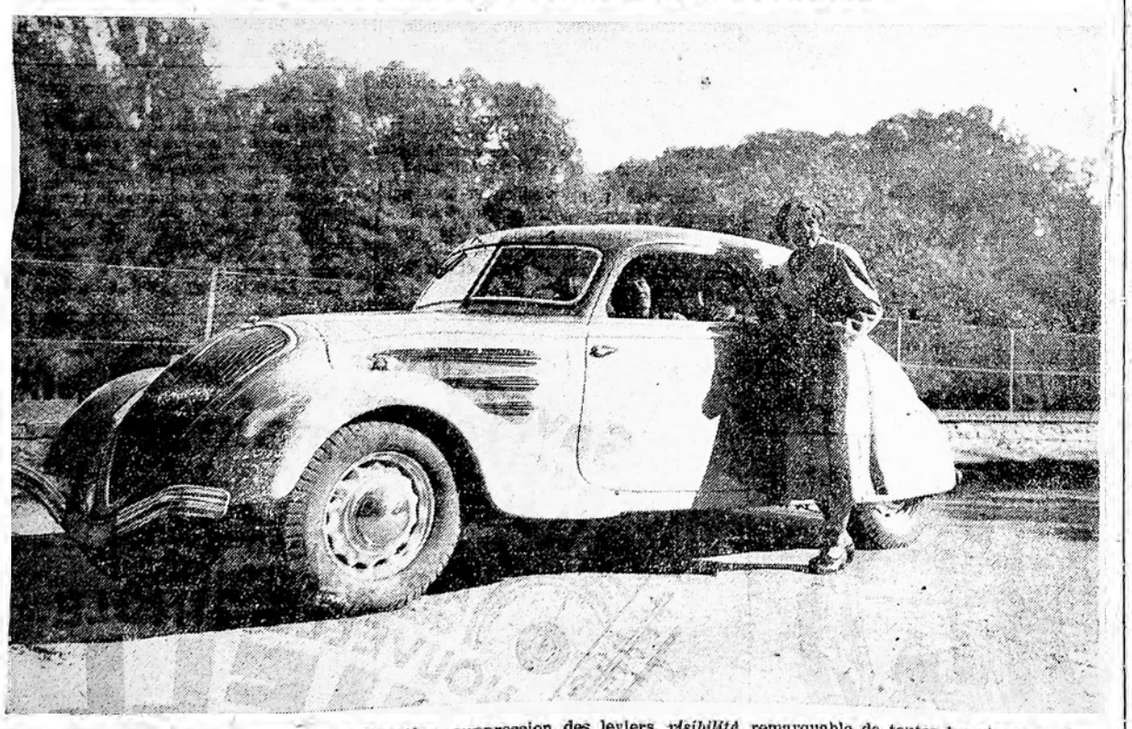
Dans la deuxième cour, au pied du donjon, il y avait un arbre. Par quel miracle les arbres naissent-ils, poussent-ils dans les prisons ? Quel divin message apportent-ils à ceux à qui l'on a commandé de laisser toute espérance ? Un tilleul de belle taille, cinquantenaire ou presque ; vieux symbole d'affranchissement planté un 15 juillet, un 5 ou un 1er août, dans l'enthousiasme et l'espoir. A défaut de *liberté,* il donnait de l'ombre, aux mois chauds ; ses grappes blondes embaumaient l'air, combattant les tristes relents venus des cachots, des cuisines, des bas endroits. L'hiver, le gardien chef faisait de ses feuilles des infusions admirables et les sœurs de Notre-Dame-de-la-Persévérance venaient de Ham approvisionner leurs pieuses tisaneries aux branches du vieil arbre révolutionnaire. Le soir, souvent, le prisonnier s'asseyait sous le tilleul, les enfants des gardiens, des gamins venus de la ville voisine, dansaient la ronde et chantaient la chanson des olivettes. De temps à autre, le prisonnier appelait un petit garçon rougissant, une petite fille cramoisie sous ses tresses, il posait sa grosse moustache sur ces fronts ingénus, tirait des poches de sa houppelande un cornet de bonbons et regardait les gosses qui suçaient des sucres d'orge. *Il* apaisait une querelle, séparait des corps à corps, arrêtait le crêpage de jeunes chignons : « Saint Louis avait un chêne, disait-il en souriant, tout diminue, je n'ai qu'un tilleul, mais les prérogatives suprêmes du pouvoir subsistent, je rends justice au nom de la France ».

Il rendait la justice et perdait une fortune au whist, non qu'il y risquât de gros jeux ni que ses partenaires fussent bien redoutables ; le commandant jetait ses cartes avec d'affreux blasphèmes, Montholon et Conneau jouaient sagement, mais le prince pensait visiblement à autre chose. Il restait des minutes entières à rêver entre deux levées ; le commandant tapait rageusement de sa pipe contre la table ; les deux autres attendaient que Louis-Napoléon descendît des nuées ; c'était d'ailleurs pour jouer la mauvaise carte et perdre la partie. Il sortait alors de sa poche une vieille bourse de soie verte, celle-là où la pauvre Joséphine, malgré les colères de l'Empereur, n'avait jamais su garder un napoléon ; ils fondaient dans ses belles mains. Le prince Louis tirait quelques pièces d'or, elles montraient le profil d'un Louis XVIII en perruque, le long visage de Charles X, les bajoues de Louis-Philippe. Parfois ses doigts s'attardaient à caresser le masque de César, il semblait qu'ils épelassent en tâtonnant la paradoxale inscription : *République française ; Napoléon empereur.* Et puis, payée sa dette de jeu, il se carrait dans son fauteuil, sans plus dire un mot de la soirée, envoyant aux solives crasseuses la fumée de son cigare.

⁂

Ce fut le soir de Pâques 1846 que le prince Louis-Napoléon résolut de tenter l'aventure d'une évasion. Au sortir de la messe, on l'avait vu plus grave encore qu'à l'ordinaire, plus silencieux, indifférent, semblait-il, au beau temps, au ciel léger, aux douces invites du printemps. Toute la journée, il était resté cadenassé dans sa chambre, déclarant que, fatigué, il ne dînerait pas. Mais, à la nuit, il demanda le docteur et Thélin. Ce ne fut point un avis qu'il leur demanda mais des ordres qu'il transmit en quelques mots brefs, étrangement précis, prononcés d'une voix noncha-

IL FAUT AVOIR ESSAYÉ LE NOUVEAU MODÈLE DE PEUGEOT "FUSEAU 402 SOCHAUX" POUR DÉCOUVRIR TOUTES LES JOIES QUE PEUT PROCURER L'AUTOMOBILE



Trois places côte à côte à l'avant et à l'arrière, suppression des leviers, *visibilité* remarquable de toutes les places rendues très accessibles par le *surbaissement* et très confortables par les *nouveaux sièges,* moins de 12 litres aux 100 kilomètres. 22.900 fr. en conduite-intérieure.

LA 402 EST " LA VOITURE DU SALON 1935 "

Palmolive est adoucissant : un flot généreux d'huile d'olive entre dans la fabrication de chaque savon.

Maintenant, votre bain quotidien peut devenir un véritable bain de beauté, puisque vous pouvez utiliser Palmolive généreusement pour votre corps comme pour votre visage !.. Son nouveau prix – 1 fr. 50 le pain – vous le permet. Sa mousse pénétrante donnera à votre épiderme cette douceur, ce satiné que toutes les femmes désirent.

PRODUIT FRANÇAIS — Pour la France — NOUVEAU PRIX 1 fr. 50

L'ÉVADÉ DU FORT DE HAM

Suite et fin du récit historique de Robert BURNAND

lante, avec un air de lassitude extrême : « Je quitterai la forteresse un matin, au petit jour, sous un déguisement. A voir le va-et-vient des ouvriers qui entrent et sortent pour leur travail, je pense qu'il ne doit pas être difficile de se glisser parmi eux. Thélin, occupez-vous de me procurer un vêtement d'ouvrier. Une voiture devra m'attendre en un point que nous fixerons. Thélin m'accompagnera. Docteur, il faudra songer aux passeports, à l'argent nécessaire, ne négliger aucun détail. C'est une bataille que je livre, je veux la gagner et, pour cela, ne rien laisser à l'imprévu. Je partirai à la fin du mois de mai.

« Vous seuls connaissez mes desseins; il est inutile d'avertir le général de Montholon. Messieurs, je vous souhaite une bonne nuit de Pâques ! »

⁂

— *Montholon, dit le prince, aimez-vous* les visages fardés ?

— Mon Dieu, Monseigneur, j'ai trop aimé les femmes dans ma vie pour ne pas être sensible au soin qu'elles prennent de perfectionner et d'aviver leur beauté. Ce piment n'est peut-être pas nécessaire, mais il est bien agréable. M. le baron Denon me disait qu'il aimait, entre toutes, les femmes qui usaient d'une pommade au miel, prenant, disait-il, à les embrasser, un plaisir où il réjouissait plusieurs sens à la fois. Si donc...

— Général, interrompit le prince, que pensez-vous de ce rouge-ci ?

Il lui tendait un petit bâton couleur de pourpre. Sur la table s'alignaient un menu flacon, une boîte d'onguent, un pot de pommade grasse, une houppette à poudre de riz.

— Je pense, Monseigneur, que vous ne ferez pas en vain appel à notre discrétion.

ferez pas en vain appel à notre discrétion.

Un sourire passa sous la lourde moustache du prince.

— Je mentirais, mon cher général, en vous disant que ces fards ne me sont point chers par les souvenirs qu'ils évoquent en moi. Croyez-moi, cependant : méfiez-vous des visages peints. Les faces enfarinées ne disent rien qui vaille.

Louis-Napoléon riait; le fourneau de sa pipe tintait aux parois du pot à tabac. M. de Montholon leva vers le prince un visage éclatant et loyal :

— Monseigneur, dit-il, peut compter, je le répète, sur ma discrétion; mes yeux ne verront pas, mes oreilles n'entendront rien.

— Je n'en demande pas plus, mon cher général, et je vous souhaite le bonsoir. Excusez-moi si je ne vous retiens pas; j'ai grand mal à la tête mais un petit verre « d'eau de sommeil » me guérira. C'est un vieux remède de Corse que le roi Louis utilisait souvent. Il est un peu âpre au goût, mais qui le boit, les trompettes du dernier jugement ne le réveilleraient pas. Bonsoir, général, bonsoir, docteur. Thélin, tirez-moi mes bottes, cette maudite migraine me brise la tête en morceaux.

La porte se referma sur les saluts et souhaits de bonne nuit obligatoires.

— Monseigneur, dit Thélin, voici la blouse de Badinguet, un pantalon de toile et des chaussons; je n'ai pas acheté de sabots. Votre Altesse marchera en pantoufles.

— Heureux, Thélin, ceux qui marchent silencieusement. Mais il n'est qu'un bruit pour entraîner le peuple : celui des éperons sonnant sur le pavé.

Le valet de chambre s'affaire. A cette heure où le service s'assoupit, où plus rien ne troublera le silence que le morne cri des factionnaires sur le rempart, le cri qui ne réveille plus personne : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » on peut tout préparer. La ronde passera, falot vacillant, hommes endormis, à trois heures du matin. Depuis des années et des années que, tous les jours, se passe de bouche en bouche la même consigne, la surveillance s'est relâchée. On n'ouvre plus le judas de surveillance. On laisse dormir les prisonniers.

Sur le lit, Thélin a déposé une blouse grise, sale à miracle, une cravate effrangée, une casquette à large visière. Sur la table l'attirail de maquillage, une pipe, un briquet d'amadou. Contre le mur, dressée tout droit, une haute planche; la fenêtre est ouverte; de la vallée montent une chaleur de four, une rumeur d'orage...

⁂

La journée du 25 mai commença par une aube triste et sale. Toute la nuit la pluie était tombée, frappant les vitres de brusques rafales. L'horloge du casernement sonna cinq heures. Le prince mit le nez à la fenêtre. « Où est, murmura-t-il, le soleil d'Austerlitz ? On se croirait, ce matin, en brumaire; après tout, ce n'est pas un mauvais présage. » Il frissonna, serra la cordelière de sa robe de chambre. Alors il regarda son visage au miroir. La glace lui renvoya l'image d'un vieil homme glabre, aux mèches pendantes, le nez cramoisi, la peau marbrée de mauvaises taches, sillonnée de rides de misère. « Ma foi, je ressemble vraiment au vieux Badinguet, revêtons maintenant sa défroque. » Cinq minutes après, il n'y avait plus dans la chambre qu'un vieil ouvrier, besace en bandoulière et brûle-gueule à la bouche, qui attendait, assis sur une chaise, le moment de sa destinée.

La nuit durant, avant de se décider à maquiller son visage, il avait tourné et retourné dans sa tête les mêmes pensées, vingt fois changé d'avis, passé de l'espérance au désespoir, *hésitant, bourrelé d'inquiétudes, déchiré. A cette heure suprême, devant cette dernière occasion qui s'offrait, pouvait-il se refuser à courir une fois de plus sa chance ?* S'il échouait, c'était la caponnière et le poteau, sinon l'échafaud des assassins, ou bien, par une dédaigneuse indulgence, le cul de basse-fosse, les fers, la cruche et le pain dur. C'était pis encore, le retour ignominieux entre deux gendarmes, sous un déguisement abject; le plus grand nom de l'histoire tombé au ridicule, le monde entier riant aux éclats. Mais, s'il réussissait !... Il réussira parce qu'il le veut, parce qu'il est seul, cette fois, à jouer sa partie, qu'il n'a plus à craindre la maladresse et la timidité des autres, parce qu'une voix lui dit : « La fortune ne se donne qu'aux hommes libres. Sois libre et tu seras son maître. »

Il partira tout à l'heure, mais sous la blouse maculée, il cachera les talismans qui le protègent : un billet de Joséphine écrit quand il n'était qu'un tout petit garçon : « Sois sage, mon enfant, tu sais combien je t'aime. » Deux lignes griffonnées au moment de sa naissance par l'Empereur : « J'espère qu'il grandira pour se rendre digne des destinées qui l'attendent. » Et la dernière lettre reçue d'Hortense : « Tu penseras à toute mon affection pour toi et tu auras du courage. » Il a relu les trois minces feuillets, relu, déchiré d'autres lettres, des missives grondeuses du roi Louis, ce père lointain, inabordable, à qui il n'a pu obtenir l'autorisation d'aller du moins fermer les yeux. Un petit portrait de Mathilde, sagement colorié à l'aquarelle, quelques pages d'album entre lesquelles sèchent des fleurs des champs. Et puis une masse de papiers, des comptes, des projets, des rapports, tout un passé qu'il abandonne, comme un homme qui se jette à l'eau et laisse ses hardes sur la rive, à la grâce de Dieu.

⁂

Cinq heures trente; un grand bruit de ferrailles, de chaînes, annonça la chute du pont-levis. Dans le brouillard, l'une après l'autre se dessinèrent les silhouettes des ouvriers arrivant au travail; *leur sac d'outils bossuait leur dos.* Quelques-uns s'arrêtaient à regarder l'eau basse du fossé où d'invisibles chœurs de grenouilles s'égosillaient. La vie du fort, peu à peu, reprenait; le cantinier ôtait les volets de sa boutique, alignait des bouteilles sur le comptoir. Sa femme, devant le poulailler, appelait ses volailles au repas du matin. Les hommes de garde secouaient, au seuil du poste, les paillasses et les polochons, et le commandant du fort se faisait la barbe avant d'aller, comme chaque matin, rendre visite à son prisonnier et d'envoyer à l'autorité supérieure un rassurant « rien à signaler ».

De sa fenêtre, il pouvait assister au va-et-vient coutumier des plantons, des gens de service et des ouvriers. Sans doute aperçut-il Thélin entrant à la cantine et sans doute aussi ne prêta-t-il à ce petit fait aucune attention. Il eût dressé l'oreille s'il avait pu entendre les propos que tenait, à la cantine, le valet de chambre du prince disant :

— Descends à la cave, mon camarade, c'est ma tournée, on n'a pas tous les jours quarante ans et voici quarante ans que ma mère a mis au monde un petit Thélin qui déjà réclamait à boire à grands cris.

Les ouvriers continuaient d'arriver et Thélin, sur la porte, les invitait à entrer :

— Viens boire la goutte, mon brave, à ma santé, un verre de riquiqui ne se refuse pas, surtout par ce sacré brouillard !

Et d'une histoire à l'autre, devant le comptoir, on arrive bien à tuer dix minutes. Nul ne remarquera, pendant ce temps, le vieux menuisier à qui on a ouvert la porte d'une cellule et qui descend l'escalier, sa longue planche sur l'épaule... Il aura travaillé cette nuit, sans doute, pour s'en aller quand les autres arrivent. Ses camarades sont occupés à trinquer avec Thélin. Quant au sergent de garde, c'est un blanc-bec qui mire, à la glace crasseuse du poste, sa figure de joli jeune homme rose et blanc sous le haut shako. Le caporal, capote et veste basses, se débarbouille à grand bruit dans un baquet. Le tambour est fort occupé à retendre sa peau d'âne. Quand aux soldats, ils sont, comme partout et toujours, tranquilles et indifférents aux incidents du monde extérieur.

La route est libre ou à peu près.

Il s'agit que personne n'ait l'idée de regarder derrière cette planche, balancée au pas de l'homme. Elle doit être bien lourde, à en juger par le soin que prend le porteur de la changer d'une épaule à l'autre chaque fois qu'il croise un passant, à droite ou à gauche. Bien malin qui verrait le visage de ce menuisier. Il manie sa planche comme un écran et un bouclier.

En fait, derrière sa longue volige, sous son déguisement et malgré l'air vif, le prince Louis suait d'angoisse. La première course traversée sans encombre, l'étendue restait à franchir de la grande cour, vide, effrayante comme un désert. Pas un coin obscur. Nul ni rien n'y pouvait passer inaperçu. Un incident, à ce point précis, faillit tout perdre : la pipe du prisonnier tomba sur le pavé et se brisa... Une vieille pipe culottée, fût-elle de terre, est, pour un ouvrier, fidèle compagne et trésor précieux. Il n'en laissera jamais les morceaux sans les ramasser ou bien, s'il les abandonne, ce n'est point un véritable ouvrier. Mais, comment recueillir ces pauvres débris sans abandonner, pour un instant, la planche protectrice, et cela sous le nez de la sentinelle ? Il est heureusement une Providence pour les évadés. Celle-ci permit qu'à cet instant même, le factionnaire eut on ne sait quel ajustement à faire à la boucle de son ceintu- [illegible] sier était déjà loin, parvenu presque au pont-levis. On a beau porter aux pieds de silencieux chaussons, la planche du dernier pont a d'étranges résonances. C'est en franchissant le fossé qu'on respire la première bouffée d'air libre. Un seul obstacle encore pour l'évadé : deux ouvriers retardataires et le factionnaire de la contrescarpe. Celui-ci a, sous sa jugulaire, un petit sourire de côté, une façon de détourner les yeux qui feraient bien croire qu'il n'est pas dupe. Quant aux ouvriers, ils interpellent joyeusement le transporteur de planche : « Tiens, v'là Prévost, bonjour, Prévost. — Mais non, reprend l'autre, c'est le père Badinguet qui rentre à l'atelier ; salut, Badinguet. » Un indistinct grognement lui répond.

Maintenant, devant le prince Louis, il n'y a plus que la grand'route, toute droite et déserte. Il faut la suivre sans hâte, de la plus naturelle allure, comme si l'on ne laissait pas derrière soi une épouvantable bombe qui va éclater tout à l'heure, dans quelques minutes. Il faut fuir, sans se presser, et [illegible] être pas la moindre difficulté de l'entreprise.

Le commandant Demarle montra au judas son visage moustachu ; ayant aperçu, dans le lit, la forme du prince endormi, il alla se mettre en tenue pour sa visite matinale. Par respect pour ses fonctions, par égard pour son prisonier, il ne se présentait jamais qu'en uniforme strict, avec ses épaulettes et le sabre au crochet.

C'est en cet appareil qu'il demanda, une demi-heure après, à parler au prince. Il ne trouva, pour le recevoir, que le docteur Conneau, qui montrait un visage triste et parlait d'une voix confidentielle. « Chut, mon commandant, Monseigneur a passé une mauvaise nuit ; il repose maintenant, laissons-le dormir. » Une heure plus tard, même visite et même réponse. « Le prince est souffrant, toute conversation le fatiguerait et risquerait d'aggraver son mal. »

A dix heures, alors que dans la cour, le clairon de garde sonnait la soupe, le commandant frappa d'un poing impérieux à la porte de la chambrette.

— Je veux voir le prince, grondait-il, serait-ce que pour lui tâter le pouls et regarder sa langue.

— Mon commandant, répondait Conneau, Monseigneur a pris médecine. Voyez plutôt.

Et le docteur tendait un vase inavouable plein d'un liquide plus inavouable encore. Il n'ajoutait pas que, depuis une heure, il avait broyé, pour la circonstance, quelques produits particulièrement malodorants, et donné ainsi à son mensonge une apparence de vérité.

Mais un militaire, habitué aux rudes effluves des champs de bataille, ne saurait se laisser arrêter par de trop vigoureux aromes. Le commandant Demarle écarta brutalement le docteur et s'approcha du lit ; la couverture soulevée lui montra une poupée ridicule, faite de deux oreillers liés entre eux, et coiffée d'un bonnet de nuit. Sa fureur fut froide et quasi silencieuse : juste ce qu'il fallait de mots pour faire mettre le docteur Conneau au secret, fermer (un peu tard) les portes de la citadelle, alerter toutes les brigades de gendarmerie et télégraphier à Paris. A vrai dire, la mauvaise humeur du commandant Demarle importe peu, non plus que la surprise du général de Montholon, lequel, se sentant enrhumé, gardait le lit effectivement et non point en effigie. Lorsqu'il vit la porte s'ouvrir et une sentinelle, baïonnette au canon, s'installer à son chevet, il n'y comprit rien, mais lorsqu'il comprit, sa colère se doubla du désespoir d'avoir été si dédaigneusement tenu à l'écart du projet d'évasion. Il fallut que le commandant lui-même intervînt pour le calmer et panser une si cuisante blessure d'amour-propre.

Sur la route de Valenciennes, une chaise de poste brûlait le pavé. De Ham à la frontière par Saint-Quentin et Cambrai, on compte trente-cinq lieues environ, franchies en quelques heures. Vingt fois le postillon, poussé, houspillé par deux voix haletantes derrière lui, faillit renoncer à cette course folle et planter [illegible] tives et sacrait comme un païen.

Pendant qu'on changeait les chevaux, Thélin faisait, sur la route, un fiévreux, va-et-vient, regardant sans cesse vers le chemin parcouru, comme s'il entendait déjà sur la chaussée le galop des gendarmes du roi. Tassé dans le coin de la voiture, le prince Louis dissimulait son visage. Le souvenir de Varennes n'était pas assez lointain encore, qu'on ne craignît la curiosité des maîtres de poste et des valets d'écurie. Mais quand le postillon, remis en selle, claquait son fouet pour le départ, que Thélin remontait auprès de lui, il se mettait à parler avec cette volubilité fiévreuse que montrent ceux qui viennent d'échapper à un grand danger. Il ne se lassait pas de revivre les incidents de cette matinée : la halte qu'il avait faite derrière la haie d'un jardinet entre la forteresse et la ville de Ham ; c'est là qu'il avait changé de vêtements, lavé son visage à l'eau du ruisseau. Du vieux menuisier, il n'avait gardé que la perruque grisonnante.

Aux portes de Saint-Quentin, pendant le relais, un gendarme était venu frapper sur l'épaule de Thélin. Celui-ci déjà pâlissait balbutiait, prêt à tout avouer, quand l'autre, avec une affectueuse bourrade se fit reconnaître ; il avait longtemps tenu garnison à Ham, vidé, avec le valet de chambre, plus d'une chopine au cabaret.

Avant Cambrai, alors que la chaise de poste ralentissait son allure pour franchir la route dépavée, un cabriolet s'était arrêté et Thélin avait reconnu, non sans un nouvel effroi, le procureur du roi, égaré et qui demandait son chemin. Malgré toutes ses émotions et sa soudaine volubilité, le prince demeurait calme, ne marquant son inquiétude que par la façon qu'il avait de tirer sa montre vingt fois par heure comme s'il pouvait à la fois hâter le rythme de la course et ralentir la marche du temps. A midi, la chaise de poste s'arrêta devant le poteau frontière. Un gendarme belge examina longuement les passeports, fit signe qu'on pouvait passer. C'est alors que le prince Louis mit à la portière un visage d'homme libre. Il aperçut sur un clocher voisin le télégraphe qui faisait les grands bras pour annoncer à la France entière que la fortune aime les audacieux.

Robert BURNAND.

LA CARICATURE FRANÇAISE AU TEMPS DE LA GUERRE ANGLO-BOER

LES ANGLAIS AUX INDES

Le chasseur se servant d'appât humain pour chasser le crocodile.
(Dessin de Willette dans Le Rire *de 1900.)*

La famine aux Indes. *(Dessin de Willette dans* Le Rire *de 1900.)*

DU HAUT DE CETTE BOUTEILLE UN SIÈCLE DE RENOMMÉE VOUS CONTEMPLE !...

Un siècle de renommée ! Telle est la référence, sans doute unique en son domaine, dont peut se glorifier le "MARTINI", la grande marque mondiale.

Un siècle, pendant lequel le "MARTINI" s'est affirmé, aux quatre coins du monde, comme l'apéritif par excellence et le plus puissant tonique connu.

A la table de tous les gens de goût, vous rencontrerez le "MARTINI", mais vous le trouverez aussi à la table des forts, dont il est la source quotidienne d'énergie vitale.

Exclusivement fabriqué avec des vins de premier choix, le "MARTINI" doit être votre "*MARTINI*".

UN FAUX NAPOLÉON

par Léon TREICH

Il y a cent vingt ans passait en jugement à Vienne, en Dauphiné, un vagabond répondant au simple nom de Félix, et accusé d'avoir cherché, six semaines auparavant, à se faire passer pour l'empereur Napoléon. G. Lenotre, dans un des derniers volumes que nous lui devions, avait conté assez sommairement cette extravagante aventure. Le docteur Henry Chaumartin, dans une intéressante étude de *Pro Medico*, complète et corrige sur plus d'un point le récit de l'éminent historien disparu.

Que nous disait donc G. Lenotre ? Peu de chose : comme Napoléon, reçu le 7 août 1815 à bord du *Northumberland*, voguait vers Sainte-Hélène, il se présenta dans le courant de septembre aux habitants de l'Isère : ce n'était pas un fantôme, mais bien Napoléon en personne et tel que l'avaient connu ceux qui l'avaient vu au temps de sa gloire. Il avait seulement changé de nom. *Mais c'était pour prendre un pseudonyme du meilleur augure : Félix, qui signifie en latin « heureux ». Le bruit, par ailleurs, circulait depuis plusieurs jours dans la région* lyonnaise que l'Empereur s'était une fois de plus échappé, et qu'il marchait sur la frontière sud-est de la France à la tête d'une armée formidable de Turcs et de nègres. Félix, en vérité, ne commandait ni nègres ni Turcs, et il fréquentait peu les villes. Il se contentait de parcourir les campagnes, nous dit G. Lenotre que nous suivons pas à pas, mot à mot, si invraisemblable qu'apparaisse son récit, il parlait aux paysans de ses projets et de ses moyens. Il ne courut pas longtemps. Tôt arrêté par la gendarmerie royale, il fut enfermé dans la prison de Vienne-en-Dauphiné, jugé, condamné. On n'entendit jamais plus citer son nom.

Le docteur Henry Chaumartin, sur ce récit mystérieux, rempli de trous, et qui tourne court, eut l'idée de consulter les archives du tribunal civil de Vienne, et il y trouva plus que de la grande imposture. Entre ce faux Napoléon et les faux Louis XVII, par exemple, il y a toute la distance qui sépare un vulgaire voleur à la tire d'un Stavisky.

⁂

Et d'abord, il ne semble point que Félix ait tant couru la campagne dauphinoise : on ne relève trace de son passage qu'à Cour et Buis. Non point en septembre, comme le dit Lenotre, mais le 31 août 1815. Ce jour-là, les consommateurs attablés au cabaret du petit village voient arriver un certain Mathieu Félix, d'origine piémontaise, ancien soldat des armées impériales, démobilisé et sans ressources, connu comme vagabond, presque mendiant, et sans domicile fixe. Il se fait servir à boire, et commence à tenir des propos étranges :

— *Je suis l'empereur Napoléon... Quatre généraux vont venir me retrouver ici... Mes armées sont massées dans les bois du pays...* je vais reprendre l'offensive et cerner les troupes alliées... Attendez-vous à des choses prodigieuses...

Puis se tournant vers un cultivateur dont, nous dit ironiquement M. Chaumartin, les bons yeux ronds inspirent la confiance, et qui se nomme François Richard, il lui demande un petit prêt :

— Douze francs !... rien que douze francs, contre lesquels je vous donnerai une pension de trois mille livres sur ma liste civile lorsque je serai rentré aux Tuileries !

L'escroquerie est patente, grossière.

Elle n'en réussit pas moins. L'époque était si troublée, les gens venaient d'assister à tant de retours imprévus du destin, il s'était passé ces derniers mois tant d'événements extraordinaires, et, au surplus, le bon Richard était si naïf !

Félix eut ses douze francs. Il continua paisiblement à boire, en attendant ses généraux. Ce pendant, François Richard, très surexcité, s'en allait tout conter à sa femme, à ses voisins — finalement au maire du village : Joseph-Antoine Benoit, qui alerta le procureur du roi. Félix fut coffré, transféré à Vienne, chef-lieu de l'arrondissement, et poursuivi pour « discours séditieux », ce qui n'était pas très sérieux, et pour « escroquerie », ce qui l'était bien davantage. L'affaire vint le 15 octobre 1815. L'audacieux Félix ne s'en tira pas à bon compte : de nos jours, en des époques moins agitées, il eût attrapé quelques francs d'amende. Il dut, en 1815, faire six mois de prison, les faire jour pour jour, après quoi, il fut mis, comme dit le jugement, « à la disposition du gouvernement ». Ce n'était pas une vaine formule. Il s'agissait, nous explique le savant docteur à qui nous empruntons ces savoureux détails, il s'agissait de certain article 221 du code pénal qui s'exprimait ainsi :

« *Les chefs d'une rébellion et ceux qui* l'auront provoquée pourront être condamnés à rester, après l'expiration de leur peine, sous la surveillance spéciale de la haute police pendant cinq ans au moins et dix ans au plus. »

Il est très vrai, d'ailleurs, qu'après octobre 1815 nul n'entendit plus parler de notre escroc. Il semble bien difficile en effet de le retrouver, sept ans plus tard, sous les traits de ce frère Hilarion qui agitait, en 1822, l'imagination des paysans de la Lozère. Retiré dans un château en ruines, à quelques lieues de Mende, il vivait là dans une solitude bizarre que venaient seuls troubler les fous et folles dont il s'était fait à la fois le protecteur, le médecin et l'hôte. Les légendes naissent vite à la campagne. En peu de mois, toute la Lozère sut que l'empereur Napoléon n'était pas mort à Saint-Hélène, avait fui ses geôliers anglais et vivait près de Mende sous la robe d'un capucin. Ce qui avait sans doute donné naissance à ce bruit, c'était une ressemblance physique très réelle entre Hilarion et le Napoléon du Sacre.

⁂

Là encore, on reste sans renseignements sur la fin de l'histoire : le frère Hilarion disparut aussi mystérieusement qu'il était apparu; on le perd de vue dès la fin de 1822, et G. Lenotre lui-même n'a pu découvrir en quelles ruines il avait installé son asile.

Léon TREICH.

LE RYTHME

Il suffit d'être un peu observateur et de se regarder vivre pour être convaincu que nos diverses fonctions obéissent à un véritable rythme.

Leur périodicité semble relever d'un ordre préétabli, comme si quelque chef d'orchestre invisible présidait à ces manifestations. Ceci n'est pas vrai seulement pour la respiration ou pour la circulation ; toutes nos fonctions, [illegible] neures, pourvu qu'il ne surgisse pas de complications anormales.

On dirait que notre organisme se remonte comme un chronomètre ; s'il avance ou retarde, c'est qu'il a quelque chose de détraqué. Mais, le plus curieux, c'est que ces détraquements eux-mêmes ont l'air d'obéir à un balancement analogue. La fièvre, pour ne citer qu'un cas, n'a-t-elle pas son échéancier préétabli à telle enseigne qu'on en avait autrefois numéroté les accès (quarte, tierce, etc., etc.) ?

Voici un autre exemple, moins familier, mais plus suggestif : quantité de personnes sont réveillées presque chaque nuit vers deux heures du matin, par un malaise bizarre... Il n'y a pas de douleur localisée, mais une vague sensation d'angoisse, un état congestif des viscères abdominaux, puis, l'équilibre se rétablit plus ou moins lentement, et la même alerte réapparaît la nuit suivante, exactement à la même heure...

Qu'est-ce que cela signifie ?...

De nombreuses observations comparatives, *interprétées par des cliniciens autorisés, montrent que ce sursaut nocturne est provoqué par des troubles du foie, passibles eux aussi des lois du rythme ; ces troubles se manifestent à heures fixes comme sous l'effet du déclic d'une* [illegible] loge. C'est, en d'autres termes, le foie [illegible] l'alarme au tournant critique de son cycle quotidien.

Ce n'est pas là une hypothèse en l'air, ni une vue de l'esprit. C'est un fait dont la preuve est aujourd'hui acquise.

On a constaté, en effet, que les victimes de ce cauchemar de deux heures après minuit ont les plus grandes chances de se libérer et de retrouver le bénéfice intégral d'un sommeil ininterrompu, à la condition facile et agréable de prendre, avant de se mettre au lit, une tasse de la fameuse tisane connue sous le nom de *Boldoflorine du docteur Creil.*

Dès lors tout l'éclaire ; la Boldoflorine, incomparable tonique du foie, ou plutôt remède par excellence de toutes les malfaçons de cet organe essentiel, suffit à rétablir l'ordre et à empêcher que la paix du sommeil soit ainsi troublée.

L'étude des rythmes fonctionnels ne relève donc pas seulement de la curiosité, elle peut, le cas échéant, avoir un intérêt pratique, préventif et curatif. « La nature d'un mal se reconnaît à la façon dont on le guérit », dit un vieil adage qui n'a pas cessé d'être vrai.

EMILE GAUTIER.

Envoi de deux doses d'essai avec brochure et carnet de régimes, sur demande. (Joindre timbre réponse.) En vente toutes pharmacies : la boîte, 8 fr. 75. Cure complète de trois boîtes, franco contre mandat, 26 fr. 25.) Laboratoire Docteur Creil, 1, rue du Dobropol, Paris (17e).

K.L.G. AU SALON

Le président de la République a visité le stand de la société K.L.G. et a vivement félicité M. Marocchi, directeur général de cette société, qui lui a donné des renseignements concernant la fabrication des célèbres bougies K.L.G. et les résultats magnifiques obtenus au cours de cette première année d'exploitation.

LA POUDRE
MACLÉAN

Quel que soit le genre de troubles gastriques dont vous êtes atteint, hâtez-vous d'essayer la merveilleuse Poudre Macléan, préparée selon la formule d'un des plus grands spécialistes de l'estomac. Elle est en vente chez tous les pharmaciens au *prix de Frs. 9.—* le flacon, et Frs. 14,85 le double flacon.

POUR VOTRE
ESTOMAC

GROS SUCCES
LA JUSTICE EN ROSE
par
GEO LONDON
Illustrations de Mme FAVROT-HOULLEVIGUE
LES EDITIONS DE FRANCE
Le vol. in-16 ..... 16 francs

PARIS, MA GRAND'VILLE...

UN VOYAGE A LONDRES
PAR L'AVION-RESTAURANT DES
IMPERIAL AIRWAYS
EST UN VOYAGE
Facile - Rapide - Agréable - Luxueux
Economique
2 pilotes - 2 stewards - 4 moteurs - 40 places
ALLER ET RETOUR WEEK-END :
540 FRANCS SANS PASSEPORT.
38, AVENUE DE L'OPERA. Taitbout 60-50

ICI, PARIS...

Le rideau tombe

— Comment ? Henry de Jouvenel est mort ? Lui qui, aux approches de la soixantaine, semblait n'avoir que deux fois vingt ans ? Lui qui aimait tant la vie, amour auquel la vie répondait en accordant, elle aussi, toutes ses faveurs à ce don Juan ?

C'est ce que nous avons tous dit en apprenant cette stupéfiante nouvelle. Et j'ajoute :

— *La Mort, qui est femme, a été douce, à son tour, pour cet homme qui avait traîné tant de cœurs après lui... Elle l'a emporté brusquement et doucement à la fois.*

Cette fin d'un des hommes les plus gâtés du destin nous a rappelé celle de Robert de Flers, autre triomphateur qui, monté sur le faîte, en tomba soudain, mais plus prématurément encore. Et Robert de Flers était le contemporain, le labadens, l'ami de Henry de Jouvenel...

J'ai beaucoup connu Henry de Jouvenel au *Matin* où, pendant de longues années, avant la guerre, j'ai écrit chaque jour les *Propos d'un Parisien*. Il avait débuté dans ce journal, et dans le journalisme, comme rédacteur en chef, car il était un de ces aristocrates qui n'arrivent pas en passant par le rang : à ce point de vue aussi, notre démocratie ressemble assez à l'ancien régime. La plume à la main, ce n'est pas Henry, mais Robert de Jouvenel, qui fut le grand journaliste : Robert, l'auteur de *La République des camarades*, le livre le plus antidémocratique, le plus antirépublicain qui ait paru de nos jours. Et le cadet d'Henry de Jouvenel était rédacteur à *L'Œuvre*...

⁂

Au *Matin*, Henry de Jouvenel partageait le titre et les fonctions de rédacteur en chef avec Stéphane Lauzanne... Il présidait, quinze jours par mois, à la confection et à la mise en pages du journal, ce qui créait, naturellement, une émulation, sinon une rivalité, entre Lauzanne et lui. Mais, favori des dieux, il avait toujours la meilleure quinzaine, celle des actualités sensationnelles, des scandales retentissants, des coups de théâtre diplomatiques, des beaux crimes qui font monter le tirage. En 1914, quand la guerre menaça, point n'était besoin d'avoir les dons d'un prophète pour dire :

— **Nous n'y échapperons pas... C'est la** quinzaine de Jouvenel !...

Henry de Jouvenel était l'homme des mises *en pages « renversantes » et même le plus souvent renversées... Il rêvait d'un quotidien qui n'eût pas été le reflet monotone d'une vie* [illegible] les journaux se suivent et, malgré tout, se ressemblent. Très actif — au demeurant plein d'ambition — Jouvenel avait cependant des allures et des attitudes nonchalantes... Il bousculait ses rédacteurs tout en s'étendant, lui, sur un canapé qui tenait beaucoup de place dans son bureau.

Et quel psychologue réaliste il était ! Un jour, ayant besoin d'un conseil sur le choix d'un sujet d'article, je commençai devant Jouvenel cette phrase :

— Ne pensez-vous pas qu'il serait bon, pour nos lecteurs... ?

Il m'interrompit net en disant :

— Nos lecteurs ? Nous n'avons, mon cher, qu'un lecteur, et c'est M. Bunau-Varilla !

Ah ! le duel de Jouvenel avec Marcel Hutin ! Cela se passa, d'ailleurs, très gentiment, à la Grande Roue, et j'en étais, comme témoin, avec Léon Abric, mort aussi, il n'y a guère. Il faisait un froid de loup, j'avais dû acheter un chapeau haut de forme — ce fut, pour moi, le dernier, car la mode allait passer — et le docteur Doyen avait ouvert « sur le terrain » une inquiétante boîte de chirurgie... Mais il n'y eut, Dieu merci ! qu'une égratignure, et sur le bras de Marcel Hutin.

A vrai dire, Jouvenel, qui passait pour un redoutable escrimeur, se comporta comme un homme qui n'avait jamais tenu une épée de sa vie. Hutin aussi, il est vrai, mais son inexpérience nous étonna beaucoup moins, car il n'avait pas la réputation d'un virtuose de la botte de Nevers. Justement, peu de temps avant cette rencontre qui ne fut pas épique, j'avais entendu Henry de Jouvenel et Urbain Gohier parler escrime à l'épée et comme celui-ci prétendait connaître un « coup imparable », celui-là avait répondu, plein d'autorité :

— Moi aussi !...

— Démontrez-le moi.

— Jamais de la vie !... C'est un secret. Je m'en servirai le jour où je voudrai tuer mon homme et je vous prie de croire que ça ne ratera pas.

Le Jouvenel d'alors — qui *ne tua d'ailleurs jamais personne* — n'était pas encore pacifiste.

Clément VAUTEL.

CLARISSE
ET SA FILLE
le nouveau roman
inédit de
Marcel Prévost
de l'Académie Française
est le plus grand succès
de la saison
reconnu par toute la critique
LES EDITIONS DE FRANCE
Un volume in-16 : 15 francs

DU MOUTON-ROTHSCHILD AU CHEVAL ROTHSCHILD

Samedi dernier eut lieu, au château Mouton-Rothschild, près Pauillac, un grand déjeuner à la louange et pour la propagande des vins de Bordeaux.

Plusieurs ministres, plusieurs sous-secrétaires d'Etat, la plupart des propriétaires des grands crus voisins et tous les courtiers en vins de la région y assistaient.

La place me manque pour décrire en détail, cette magnifique cérémonie (le mot n'est pas trop fort) à laquelle le baron Philippe de Rothschild nous avait conviés.

⁂

Je voyage rarement, mais j'aime voyager vite. Voilà pourquoi j'accomplis l'expédition de Bordeaux dans un temps record pour la locomotion terrestre.

Arrivé en pleine nuit au *Royal-Gascogne*, j'eus la chance de tomber sur un des plus prodigieux concierges de nuit que j'aie jamais rencontrés. (Et Dieu sait que j'en ai connus dans ma carrière !) C'est pourquoi je tiens ici à lui rendre publiquement hommage.

Dès 10 heures du matin, la puissante voiture du baron était là pour m'emmener à Pauillac. Il pleuvait à torrents, comme toujours à Bordeaux. Nous avalâmes néanmoins la distance en quarante minutes, et, à peine arrivés, Philippe de Rothschild nous fit visiter de fond en comble ses vignobles et sa magnifique propriété.

La pluie avait cessé à point, nous pûmes donc admirer à loisir la stupéfiante étendue des plants de vignes Mouton-Rothschild, qui s'étendent, de quelque côté qu'on se retourne, jusqu'à l'horizon, et qui sont prolongés, au sud, par Mouton-d'Armailhac, qui appartient également à Philippe, à l'est par Saint-Julien, et au sud par Pontet-Canet.

A cette époque-ci de l'année, certaines feuilles de vigne sont de ce rouge brillant des souliers bien cirés; des femmes du pays cueillaient des grappes, les triaient et les épluchaient ensuite presque grain par grain; il y avait des voitures tirées par des bœufs, et de grands nuages gris sur la maison beige clair aux volets grenat... Sans les visiteurs, le tableau eût été ravissant.

...Nous voici maintenant dans une pièce énorme, bien entendu, au premier étage, où de braves gaillards moustachus pressent le raisin avec leurs pieds, comme au bon vieux temps, et l'égrappent au râteau, pendant qu'on joue de l'accordéon. Rien n'est plus curieux que de les voir égrapper en mesure sur l'air d'*Auprès de ma blonde*.

Nous voici ensuite sous des voûtes vénérables remplies de somptueuses et gigantesques barriques, propres à vous faire prendre « la muffée des géants »; voici ensuite la cave, bibliothèque d'échantillons rares et poussiéreux, véritable mer de bouteilles, éclairée uniquement aux bougies.

Un intendant explique à quelqu'un :

— Les bougies, c'est pour faire bien pour les visites, mais il y a aussi l'électricité.

— Pourquoi ? demande l'autre stupéfait.

— *C'est au cas où il y aurait une panne de bougies.*

Et voici enfin le grand chai, temple du monde, qui attend la récolte en jours avec, au fond de cette salle de dimensions ahurissantes, les armes de Mouton-Rothschild.

Et nous passons ensuite dans la salle à manger, pour y ingurgiter un des plus formidables gueuletons que mon estomac ait jamais enregistrés. Sept vins, dont quatre mouton-rothschild, tous plus inouïs les uns que les autres... Un déjeuner bordelais par excellence... Un discours parfait du maître de céans... Mais il faut que je quitte la munificence du baron Philippe pour vous parler du désastre du baron Edouard... Voiture...

Pauillac, Bordeaux, gare Saint-Jean, endormi dans le train, Paris...

⁂

...Car on courait le lendemain le Prix de l'Arc de Triomphe, et *Brantôme* a été battu. Cette petite phrase peut ne rien dire au tastrophe... une catastrophe sans nom. Rien qu'à ce souvenir, les épithètes dérobent sous ma plume.

Il y a deux points de vue : celui de l'idole, du cheval national, invincible, du cheval du siècle... Pour ceux-là, la consternation ne connaît pas de bornes... Leurs yeux se remplissent de la-a-a-armes...

L'autre point de vue, c'est que ça fait toujours plaisir quand une idole dégringole de son piédestal... Comme on rit quand quelqu'un s'assied à côté de sa chaise... Je dois avoir une âme de pelousard, amateur de grosses cotes, et je vais sincèrement vous dire ce que je pense, au risque de me faire foudroyer par les chroniqueurs spécialisés... Je n'aime pas les chevaux invincibles, qui font onze francs pour dix francs, et même moins... Je sais, il y a la race, l'athlète, le spectacle... Mais *Brantôme* ne m'a jamais plu, et je dois avouer que sa défaite m'a fait plaisir.

Surtout qu'il a été battu par trois pouliches, *Samos*, *Péniche* et *Corrida*... Divine et permanente supériorité féminine !... Galanterie de la part de *Brantôme*, dira Lucien Gobert après la course. Soit, toutes les excuses peuvent être invoquées après une pareille mésaventure; néanmoins le fait est là : elles étaient toutes les trois devant lui à l'arrivée...

...Elles... Vous ne pouvez pas savoir comme ça me fait plaisir d'écrire ce mot : elles, en parlant de chevaux de courses.

La stupeur du public fut à son comble, et la rumeur qui s'évapora de la foule après l'arrivée est indescriptible...

...Car il y avait à Longchamp ce jour-là une affluence considérable; il faisait presque froid et toutes les fourrures, sans exception, étaient dehors... Il y avait même une femme qui était entortillée dans — je les ai comptés — vingt-deux renards argentés.

Les chapeaux — nous y voilà — ne sont pas, cet automne, plus stupéfiants que les autres automnes, mais ils sont tous, à part quelques petites coiffes posées en arrière comme il y a quatre ans, des coiffures de hussards russes, de colonels de cosaques de l'Empire, ou de grenadiers d'opérette. Enfin, malgré cette militarisation de la mode féminine, elles étaient d'autant plus séduisantes (le succès embellit toujours) qu'elles venaient d'assister à leur triomphe dans le prix de l'Arc du même nom.

Quant à Bouillon, premier jockey du baron Edouard, c'est encore lui le plus malheureux de tous : dans n'importe quelle course où le baron a deux chevaux, il choisit toujours le mauvais, et c'est toujours Villecourt qui est devant lui avec l'autre... Même avec *Brantôme*, il n'a pas interrompu sa série !... C'est vraiment le comble des combles...

...Malgré cela, ce fut une belle journée... Les marronniers déjà jaunes roussissaient comme des femmes sortant de chez le coiffeur... *Samos*, splendide pouliche brune, avait la crinière nattée en une multitude de petits chignons... Et il fallait un événement capital, en un pareil jour : la victoire de *Brantôme*, que tout le monde attendait... Nous avons eu sa défaite : n'est-ce pas encore mieux ?...

Pierre de REGNIER.

(*Dessins de Tigre.*)

Paris-Genève

On illumine à Genève, en ce moment. Les saisons étaient un peu délaissées depuis la disparition du pèlerin de la paix. En ce commencement d'automne, elles ont repris un éclat inaccoutumé. La perspective d'une guerre prochaine et universelle, qui serait l'œuvre de la S. D. N., a ramené la riche clientèle de jadis. Après avoir si longtemps servi à rien, la S. D. N., enfin, sert à quelque chose. Elle prépare et provoque la guerre, puis l'impose aux peuples qui veulent la paix. Tous les professionnels que le pacifisme a gavés, les politiciens qui cherchent un os à ronger, la jolie fille qui croit frôler la gloire ou courtiser l'histoire, le folliculaire à la solde, la vieille coquette qui poursuit des sensations et un danseur, tout ce monde trouble, hétéroclite, futile, pervers, vit dans un état d'hystérie belliqueuse, menace l'Italie à tour de bras, injurie Mussolini entre deux petits fours et coopère au maintien de la paix avec une mentalité d'incendiaires.

■ ■

Eden évolue avec aisance dans ce milieu où l'Angleterre a toutes les sympathies. Il est, du reste, lui-même fort avenant. Il vient de l'armée. Il en a gardé l'empreinte dans sa silhouette. Jeune, aisé, les yeux grands et limpides, le menton autoritaire, il se dégage de lui une impression de rare vigueur athlétique. Il a une sorte d'humour qui fait pâmer les vieilles dames et dilate d'un sourire sonore les larges flancs de Louise Weiss. Il parle bien avec éloquence. Il aime à discourir, les mains dans les poches, avec un minimum de gestes, sans jamais rien sacrifier au genre solennel qu'il louait jadis si fort, avec un demi-sourire, chez sir John Simon.

Dès les premiers contacts avec M. Laval, M. Eden s'est avéré comme un homme habile à la recherche des transactions, mais l'opinion publique de son pays se montre si intransigeante que son action personnelle est réduite à peu de choses.

■ ■

Il a, du reste, affaire à forte partie. Si M. Eden est venu de l'armée, le baron Aloïsi vient de la marine. Il est long, mince et silencieux. Sa silhouette paraît s'être desséchée aux grands vents de l'espace et ses yeux enfouis dans leur cavité ont gardé ce clignotement qu'ont les marins pour découvrir l'océan. Le baron Aloïsi a succédé à M. Grandi, qui avait joué, dans la période active de la Conférence du désarmement, un rôle de premier plan. Les allures personnelles de M. Grandi étaient de celles qui annoncent un homme avant qu'on le voie; celles du baron Aloïsi s'enveloppent de mystère et d'austérité. On le rencontre peu dans les thés *et dans les palaces. Quand il passe, un vilain petit bonhomme (qui trône dans le clan des incendiaires), Edouard Benès, le montre du* doigt, mais la méditation qui emporte sa pensée l'empêche de voir les insulteurs.

■ ■

Le cerveau de la conjuration socialo-maçonnique, en liaison avec l'intérêt anglais, est Edouard Benès. Il est petit, laid, bourré d'ambitions et d'idées fausses. Il a cette raideur un peu méfiante du pédagogue allemand. Il rit en dedans et ne garde pour le dehors qu'un sourire pâle et supérieur qui est comme un demi-jour trop vite éteint sur son visage fermé et autoritaire. Il a le regard louche et la voix fausse de l'homme qui cache de mauvais desseins. Il excelle à capter n'importe quel journaliste en l'esbrouffant et en le retenant, au besoin, par un bouton de son veston. Il est tout en nerfs, entêté, vaniteux. Venu des rangs socialistes, il maintient la politique française sous son empire, depuis la fin de la guerre, à ce point que nos diplomates en Europe centrale ne peuvent se présenter dans un bureau officiel sans s'exposer à s'entendre dire :

— Nous vous attendions, nous savions par Prague que vous alliez venir.

Il a été l'introducteur de la Russie soviétique à la S. D. N. et l'agent marron des négociations qui ont abouti au pacte franco-soviétique. On le rencontre le plus souvent se balançant au bras du gros Litvinoff, comme une breloque sur un ventre.

■ ■

Litvinoff porte avec une désinvolture sans exemple un passé chargé de cambrioleur de banques, d'agitateur de foules et de diplomate aux ordres. Des négociations d'un ordre un peu suspect lui ont peu à peu *taillé un rôle dans les événements: l'onctuosité pateline de ses manières, le trouble de ses origines ont fait le reste dans les milieux genevois friands de gibier vert et de curiosités malsaines. Il raille comme Socrate et bedonne comme Vitellius. C'est le morceau de* choix de l'heure des petits fours et des papotages. Son extrême laideur ethnique boursouflée, flasque et suintante, a contribué à son succès. Sa popularité est faite surtout d'exotisme. L'ancien cambrioleur devenu ambassadeur du bolchevisme retire parfois le couteau de ses dents pour se nettoyer les ongles. Cela lui a valu une escorte d'admiratrices qui ne le quittent jamais. Cet Oriental aux lèvres de jambon, à l'œil vitreux, est devenu l'ornement préféré du snobisme genevois. C'est par ce snobisme que les Soviets, peu à peu, pénètrent en France.

UN TEMOIN.

Adjugé !

Non, je ne vous parlerai point de la vente Germaine d'Anglemont. Je vous ai souvent dit ici le peu de goût que j'avais pour ces vacations plus ou moins scandaleuses qui attirent toujours, malgré tout, à l'Hôtel, un public, toujours le même. Au surplus, ce public dut être déçu jeudi, car la vente, à la suite du retard du commissaire-priseur, retenu dans la banlieue plus longtemps qu'il ne pensait, fut remise au surlendemain. Mais je suis pourtant tout à fait tranquille. Les acheteurs ne durent point chômer.

Au surplus, et bien que, je l'avoue, je ne laissai point d'en être un peu surpris, il y eut déjà, cette semaine, rue Drouot, quelques ventes intéressantes. Et d'abord une vacation avec expert, s'il vous plaît. Aviez-vous déjà vu cela à la date du premier octobre ? C'est fort possible, en vérité, mais je dois dire que sur ce point mes souvenirs sont incertains. Et ce fait, croyez-moi, doit être plutôt rare. Bref, Me Roger Walther s'était offert le luxe de se faire assister par le jeune expert Pierre Lamy. M. Pierre Lamy prit-il des vacances ? C'est à se le demander — et à le lui demander — car vraiment pour mettre sur pied une vente le 1er octobre, à quelle date doit-on commencer ? Mais donnons d'abord quelques prix avant d'aller interroger notre homme sur le travail qu'exige la moindre vacation : une tête de jeune fille, par Carrière, 1.050 francs; un salon Aubusson, 2.250 francs ; un chiffonnier époque Louis XVI, 1.250 francs ; un trumeau, 890 francs. Le commissaire-priseur et l'expert sont contents. Il n'y a point de raison pour que le vendeur, lui aussi, ne se déclare satisfait. C'est la grâce que je lui souhaite.

— Certes, répond enfin l'expert à la question que je lui pose, quand le public plus ou moins ignorant des « dessous » de notre travail nous voit à notre petite table présenter un objet, énoncer le prix auquel nous l'estimons, et l'abandonner enfin aux mains des commissionnaires, il est loin de se douter, ce *public, de la longue préparation qui a précédé cet acte de prisée...*.

— ..

— *Sur le premier appel du commissaire-priseur, il faut tout d'abord dresser l'inventaire des objets à mettre en vente.* Or ces objets, souvent, sont en province, ou en quelque cave obscure, en quelque grenier poussiéreux, en quelque coin de garde-meubles. Puis cet inventaire étant fait, commence une estimation à quoi succède la rédaction du catalogue avec description détaillée des objets et choix des photographies. Puis correction de ce même catalogue. Je passe sous silence, entre temps, les discussions psychologiques avec le commissaire-priseur sur le choix du jour où aura lieu la vente, le choix de la salle et des modes de publicité. Vient enfin la date arrêtée. C'est alors le curieux travail de la mise en scène de l'exposition et, pendant l'exposition, les conseils à donner aux candidats acheteurs. Le jour de la vente, en somme, notre travail est presque terminé. Nous n'avons plus qu'à nous asseoir derrière notre petite table et à penser que pendant une dizaine d'années nous garderons la responsabilité des avis que nous émettrons et des prix que nous énoncerons...

...J'ai la faiblesse d'aimer le chou farci. Comme j'en demandai un jour la recette à quelque grand gastronome, celui-ci m'expliqua comment on plantait les choux et comment, aussi, on nourrissait le bœuf qui, plus tard, fournirait la farce. Ne m'en veuillez pas, monsieur Pierre Lamy, si mardi, en vous écoutant, je pensais à mon chou farci.

SHERIDAN.

CRITIQUE JUDICIAIRE

LES JUMELLES DE BORDEAUX

M. Anatole Touveller porte le deuil d'un veuvage récent et le fardeau — enviable ! — d'une cinquantaine encore vigoureuse.

Qui donc oserait l'accuser d'avoir manqué au cher souvenir de l'épouse disparue, sous prétexte que certain soir de septembre, brûlant comme un soir de juillet, cet honorable mégissier, sur l'honorable boulevard Sébastopol, répondit au professionnel : « Viens, chéri ? » de Mlle Modeste Bartole... Un cœur lourd, une femme légère, c'est plus qu'il n'en faut pour une idylle d'une heure et de cinq louis.

Anxieux de ne point se coucher trop tard dans son lit solitaire, M. Touveller passa moins d'une heure en la compagnie de Mlle Bartole, mais cela lui coûta plus de cinq louis, puisque, au mépris du contrat synallagmatique qui avait fixé d'une manière précise le taux de ses amabilités, Mlle Modeste Bartole, violant de surcroît son prénom, subtilisa — en outre du portefeuille de son client contenant 7.000 francs — tous ses bijoux qu'il avait imprudemment étalés sur une chaise.

Mlle Modeste Bartole, fonctionnaire de l'amour, a ses habitudes. Pour rien au monde, elle ne changerait de trottoir. Le lendemain de son aventure, M. Touveller la retrouva aisément et la fit arrêter.

Modeste Bartole, que voici devant la 14e chambre correctionnelle, n'est pas jolie, jolie, mais il y a quelque grâce dans sa chevelure un peu folle, dans son profil au nez malicieux.

— Vingt-cinq ans et sept condamnations, murmure avec mélancolie le président Laemlé. Bref et sombre passé allant des « coups à ascendant » aux « outrages à agent » !

Modeste Bartole en dédaigne l'évocation, attachée seulement à ne point « tomber », cette fois.

MODESTE BARTOLE. — Y a erreur. Je suis victime d'un sosie.

A la barre des témoins, important, solennel, oubliant ce que sa situation a d'un peu ridicule, M. Touveller s'écrie :

— Je suis sûr que c'est elle, vous pensez, je l'ai vue sur toutes les coutures. (*Rires.*)

LE PRÉSIDENT LAEMLÉ. — Vous n'avez pas le moindre doute ?

M. TOUVELIER. — Sur les cendres de ma pauvre défunte !

LE PRÉSIDENT LAEMLÉ, *gêné*. — Laissez, laissez, monsieur...

M. TOUVELIER. — L'argent, Madame peut *la* garder (*sic*), ma montre aussi, avec la chaîne et mes deux chevalières, mais le lui demande de me rendre le médaillon que je portais toujours sur moi.

LE PRÉSIDENT LAEMLÉ. — Quelle imprudence ! Vous nuriez pu laisser cette relique chez vous, avant de courir l'aventure.

M. TOUVELIER, *vexé*. — Je n'ai pas couru l'aventure.

LE PRÉSIDENT LAEMLÉ. — C'est l'aventure qui a couru après vous. (*Explosion de rires.*)

M. TOUVELIER, *ravi cette fois*. — C'est cela !

LE PRÉSIDENT LAEMLÉ, *à Modeste Bartole*. — Vous maintenez que ce n'est pas vous ?

MODESTE BARTOLE. — Je le jure !

LE PRÉSIDENT LAEMLÉ. — Vous n'avez pas à jurer.

MODESTE BARTOLE, *généreuse*. — Je jure quand même que ce jour-là j'étais à Bordeaux, où c'est que je suis été (*avec émotion*) auprès de ma mère, qui était malade.

LE PRÉSIDENT LAEMLÉ. — Votre mère que vous battiez au point qu'on vous a condamnée.

MODESTE BARTOLE, *éludant la réponse*. — Je rejure (*sic*) que je suis victime d'un sosie. C'est sûrement ma sœur qui a fait le coup. C'est ma jumelle ! On nous prend toujours l'une pour l'autre. On se ressemble comme...

LE PRÉSIDENT LAEMLÉ. — Comme deux sœurs ! Quoi qu'il en soit, vous n'avez aucun alibi précis et vous avez été formellement reconnue non seulement par votre victime, mais par le garçon d'hôtel.

MODESTE BARTOLE. — Ils me prennent pour ma sœur !

Le garçon d'hôtel paraît à son tour à la barre. Frisé, moustachu, trapu, il a l'air extrait d'un conte de Jean Lorrain. Sa terminologie est professionnelle.

LE GARÇON D'HÔTEL. — Je reconnais bien Madame, vu que je la connais pour monter en passe chez nous tous les jours. Je reconnais même son manteau.

MODESTE BARTOLE. — Si vous me reconnaissez, vous êtes un sale menteur !

LE GARÇON D'HÔTEL. — Tâchez moyen d'être polie avec le monde !

MODESTE BARTOLE. — Sale pot de chambre ! (*Rires.*)

Modeste Bartole est si contente de cette invective, qu'elle sourit encore lorsque tombe sur elle le jugement la condamnant à six mois de prison. Sa joie nous est garante de l'équité de la sanction.

Quant à M. Touveller, il s'en va, mélancolique, sans le médaillon de sa « défunte »...

Geo LONDON.

Les Arts

Plus qu'octogénaire, Frantz Jourdain est mort en travaillant à préparer, une fois de plus, ce « Salon d'Automne » qu'il présidait depuis sa fondation, soit une trentaine d'années.

Frantz Jourdain était passionné, jusqu'à l'injustice. Il n'a pas réussi de communiquer sa passion à tous ses collaborateurs. Il est vrai qu'il y eut toujours au « Salon d'Automne » quelque chose de désaccordé. Frantz Jourdain n'avait aimé que l'art de son bel âge, du naturalisme à l'impressionnisme. Plus hardi en tant que créateur, il avait osé risquer dans la construction fer et verre sa réputation d'architecte. Fut-il l'authentique président des jeunes de 1905 pour qui était fondé le « Salon d'Automne » ? On aura vu le président pester, notamment en 1912, contre tout ce qui allait faire, précisément, le succès du salon. On vit plus grave depuis, sans que le plus fâcheux doive être mis directement au compte du disparu.

Appelé à lui succéder, M. Georges Desvallières aura fort à faire. Ce ne sera pas trop de cette autorité accrue qu'il tient de son double prestige : grand artiste indiscuté qui a été rejoindre, sous la Coupole, son ami Maurice Denis, hier jeune maître du symbolisme plastique.

Réussira-t-il à rendre le sens de la vie à un salon bien plus vieillot que ses trente ans ? Tant de choses y sont à réformer ! Dont le jury, lequel doit trop au sort. Rien qu'au sort ! Quelque arbitraire intelligent, sensible servirait mieux les artistes ambitieux d'exposer.

On ferait un saisissant « Salon des Refusés » avec les évincés de 1935, évincés par qui..., Apollon, dieu des arts ? Un peintre délicat, qui excelle en plusieurs autres arts, dont celui de la guerre, tant qu'il peut sourire à ses grands modèles de la Renaissance, est reçu. C'est bien. Mais l'ami qui fut son maître, participant à l'« Automne » depuis six ans (on s'étonne qu'il n'ait pas été appelé au sociétariat), un peintre dont les œuvres sont l'honneur de précieuses galeries, artiste capable de cette grande décoration à quoi si peu osent se risquer, a ses deux envois refusés. Des jurés ouvrent (trop tard) de grands yeux et de grandes oreilles lorsqu'on commente pour eux telle toile refusée, composition féminine délicate, savante et comportant deux figures illustres. Les jurés n'ont même pas reconnu au passage les modèles fameux.

« Ni jury, ni récompense », comme aux « Indépendants », ou alors un jury fondé à juger, et responsable. Le hasard ne confère ni autorité ni responsabilité suffisantes. Et que dire de la « séance de repêchage » ? On y reviendra peut-être. M. Desvallières parviendra-t-il à donner à ses confrères, et aux visiteurs, d'autres espérances qu'en la mort ? Il faut, en effet, être couché sous « le monument » pour avoir droit à cette large présentation d'œuvres que feu Signac institua aux « Indépendants », par un magnifique arbitraire. A l'Automne, l'apothéose n'est qu'au four crématoire. La macabre plaisanterie a suffisamment duré.

M. Desvallières, ami des jeunes, ne voudra pas que tout ce qui est jeune, ardent, sincère, adhère à ce très intéressant (malgré son titre ridicule) « Salon des Surindépendants » dont les membres s'engagent à n'exposer nulle part ailleurs. Les « Bucoliques », soixante toiles de Serge Férat, dont Picasso suit l'œuvre émouvante, vont partir pour les Etats-Unis où elles représenteront bien l'art moderne de vraie tradition. Mais le « Salon d'Automne » ignore Serge Férat. Il en ignore bien d'autres.

André SALMON.

A DEUX PAS DU SALON...
votre restaurant préféré sera les VIKINGS, 14, rue de Marignan, cuisine des plus grands restaurants, plats de 6 à 10 fr., couvert compris.

AVANT et APRÈS LE THÉATRE
VINS et COCHONNAILLES
9, rue d'Hauteville
Provence 47-78
GRILL-BAR DE 1 à 5 FRANCS
UNIQUE AU MONDE
Le plus grand succès de la saison

LIQUEUR
CORDIAL-MÉDOC

Affections de l'ESTOMAC
ENTÉRITE CHEZ L'ENFANT CHEZ L'ADULTE
ARTHRITISME
VALS-SAINT-JEAN
Eau de régime, faiblement minéralisée, légèrement gazeuse.
Bien préciser le nom de la Source pour éviter les substitutions.
Direction Vals-Saint-Jean, 53, Bd Haussmann, PARIS.

La passante du «Sans-Souci»

Roman inédit de J. KESSEL (1)

Un livre de grande actualité:
Marchés d'Esclaves
par
J. KESSEL
Un vol. in-16..... 15 fr.
LES EDITIONS DE FRANCE

L'auteur rencontre à Montmartre une réfugiée allemande, Elsa Wiener qui vit dans un hôtel borgne avec un enfant infirme, Max.

ELSA frissonna, promenant sur la salle un regard traqué, et reprit :

— Horribles, oh !. oui. Ils aiment le sang, la souffrance. Pensez qu'ils ont estropié le petit Max. Simplement parce qu'il est juif. Son père, très bon musicien, venait me faire travailler. L'enfant l'accompagnait parfois. Un jour, en route, ils furent lapidés par des miliciens. Le père y resta ; le petit eut les jambes et le bassin brisés. On le rapporta chez nous. *Il n'avait plus personne, car sa mère est morte depuis longtemps. Je l'ai gardé. Cela se passait au temps de Brüning encore.* Maintenant les bourreaux sont les maîtres. Je n'ai jamais pu haïr personne. Mais eux, je les hais autant que j'en ai peur. Si l'un d'eux me touchait, je suis sûr que je tomberais morte.

Epuisée, elle s'arrêta. Je pris sa main et, fraternellement, la caressai. Peu à peu le calme revint sur ses traits, dans ses muscles.

— Je pense qu'ils m'ont rendue un peu folle, s'excusa-t-elle avec un triste sourire. Je crois sans cesse avoir des espions, des émissaires sur mes pas. Je ne sors que pour mon travail. J'essaie de faire du bien à Max (un soupir gonfla sa gorge), mais c'est difficile de vivre de cette manière. Vous comprenez, je n'ai pas l'habitude qu'il faut pour cela... ni l'âge.

Le garçon du service de nuit, qui venait d'arriver, jeta un coup d'œil dans la petite salle. C'était Emile. Il m'adressa un signe d'amitié.

— On vous connaît, remarqua Elsa.

— Avant ma maladie, je venais ici chaque soir jusqu'au matin, répondis-je.

— Mais alors... fit-elle en hésitant, alors vous avez dû me voir passer souvent.

— Oui, en manteau de zibeline.

Elle se tut quelques secondes, puis :

— Je ne dois pas être belle à regarder en ces instants.

— Je ne sais pas. Vous marchiez très vite et j'avais la fièvre. Tout ce que je puis dire c'est que vous aviez l'air poursuivie. Maintenant je comprends.

Elsa me regarda d'un air singulier.

— Pas tout à fait, dit-elle.

V

Je ne devais pas revoir Elsa jusqu'au mois de juin. Elle aurait pu, par la suite, m'expliquer les raisons qui lui inspirèrent cet éloignement pour moi. Elle négligea de le faire et, de mon côté, je trouvai, ainsi qu'on le verra, dans nos rencontres ultérieures tellement de surprise et d'émotion que je ne songeai pas à les lui demander. C'est pourquoi, malgré une familiarité qui dura près de deux ans avec Elsa, j'en suis réduit jusqu'à présent aux conjectures.

Etait-ce, chez elle, la peur de se livrer plus avant ? Ou le résultat d'une insouciance, d'un manque de volonté qui avaient un caractère presque maladif ? La routine de sa vie anormale ne lui laissait-elle pas le loisir de m'appeler sans besoin pressant ? Ou encore voulait-elle, avant de me revoir, prendre le temps de vaincre un sentiment qu'elle s'interdisait ?

Je me suis souvent posé ces questions à l'époque dont je parle, sans parvenir à trouver une réponse qui me satisfait. Et Max lui-même ne put ou ne voulut pas me la fournir.

Il vint me rendre deux visites.

⁂

J'habitais alors, comme je crois l'avoir indiqué déjà, en face du parc Montsouris. On avait construit, peu d'années auparavant, dans une des rues qui le bordent quelques immeubles neufs. Dans l'un d'eux, au coin du boulevard extérieur, j'occupais un atelier au troisième étage.

Les arbres semblaient propager leurs feuilles les plus hautes jusqu'à la grande baie qui ouvrait sur les pelouses, les massifs et les pièces d'eau du vaste jardin tranquille. A travers les ramures je devinais les lignes de quelques pavillons qui appartenaient à cette ville d'étudiants, nouvellement née sur l'emplacement des anciennes fortifications, et qui donne à Paris l'un de ses ornements les plus aimables et spirituels.

Une dizaine de jours s'étaient écoulés depuis ma conversation avec Elsa. J'avais téléphoné deux ou trois fois à son hôtel pour la prier à dîner. Elle m'avait répondu en demandant d'attendre un peu, car elle se sentait fatiguée. Cela m'avait déçu, mais point trop. J'étais en plein travail et redoutais pour moi une aventure réglée par les nuits blanches et ivres de Montmartre.

La distance qui séparait des plages du plaisir l'endroit que j'habitais, le calme plein de charmes végétaux dont il se trouvait cerné, le voisinage d'une cité studieuse, suffisaient, d'habitude, lorsque je commençais d'écrire, à me protéger contre moi-même, à m'emfermer dans une oasis de vie intérieure. Mais je ne me sentais pas assez fort pour la préférer aux yeux doux et vifs, à la bouche tendre, charnue et fraîche, aux beaux seins d'Elsa, s'ils s'étaient offerts à mon désir.

Or, un matin, comme je me préparais à sortir pour faire le tour du parc Montsouris, on sonna à ma porte. J'eus, en ouvrant, le même sentiment de vide imprévu que celui que j'avais éprouvé sur le seuil de la chambre 38, rue Henri-Monnier. Là où j'attendais un visage, des épaules, rien ne se montra. Et c'est beaucoup plus bas, cette fois encore, que mes yeux reconnurent Max.

Malgré l'acidité du temps (nous n'étions qu'à la moitié de mars), il ne portait pas de coiffure. Ses cheveux drus, un peu laineux, devaient le protéger suffisamment. Une longue pèlerine cachait ses jambes écartées et rompues, mais le faisaient paraître plus bref encore qu'il ne l'était. Et, posée sur le col relevé, sa grosse tête intelligente semblait ne pas appartenir à ce corps.

Je poussai une exclamation heureuse et sincère. Elle s'adressait directement à Max et non pas au messager possible d'Elsa. Il me plaisait et m'intéressait beaucoup.

Le petit infirme sentit à coup sûr la nature de mon accueil. Sa figure perdit l'expression de timidité assez anxieuse qu'elle portait lorsque j'avais rencontré son regard. Une sorte de reflet chaud lui anima les joues tandis que je le faisais entrer dans l'atelier.

— C'est bien loin chez vous, mais j'ai fini par trouver tout de même, dit-il avec fierté.

— Tu n'es pas venu en taxi ? demandai-je.

Il eut un mouvement d'effroi avant de répondre.

— Oh ! non, c'est trop cher. J'ai pris le chemin de fer souterrain.

— Mais pour te renseigner, demander la route ?

Max se mordit vivement les lèvres. Une véritable fureur crispa ses traits.

— Voilà comme je suis ! s'écria-t-il. Je m'étais promis de ne parler qu'en français avec vous et j'ai déjà oublié. Je n'apprendrai jamais...

Et, changeant brusquement de langue, il dit :

— Votre appartement est très beau.

S'il n'y avait pas eu trop de volonté, trop d'application dans sa voix, je n'eusse pu croire que c'était un enfant étranger qui parlait. L'accent, l'intonation étaient d'une justesse absolue. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Max fût arrivé jusque chez moi.

— Pourquoi m'as-tu caché que tu connaissais si bien le français ? lui dis-je.

— J'avais peur d'être moqué par vous, expliqua-t-il. Nous n'étions pas encore des amis. Je ne sais pas beaucoup de mots. Pour la grammaire, c'est facile, je sais tout par cœur.

Je me rappelai soudain, au fond d'une synagogue en planches, la nuque voûtée d'un petit talmudiste. C'était en Palestine. Aux alentours éclataient le soleil et l'odeur des orangers. L'enfant, dans l'ombre poudreuse, ignorait tout hors son énorme grimoire.

Max, je l'appris par la suite, n'avait pas été élevé dans l'étude hébraïque. Mais il avait hérité de la mémoire prodigieuse et du sens abstrait de ceux qui la pratiquent assidûment.

— Pour l'accent, dit-il encore, je prends des leçons avec la patronne. Ils sont très bons pour moi.

Soudain, je vis passer dans ses yeux cette ardeur presque sauvage qui m'avait déjà étonné dans sa chambre.

— Je veux oublier l'allemand, s'écria-t-il. Je veux oublier cette langue, ces gens, ces assassins.

— Et Heine ? demandai-je.

— Heine était juif, murmura Max. Et j'aimait la France plus que son pays. Et lui, encore, son père n'avait pas été tué à coups de pierres.

Le petit infirme respirait avec difficulté. Un peu de sueur mouillait son front, ses tempes. Il n'avait pas été estropié que physiquement.

— Viens te promener, lui dis-je. Regarde les pelouses, les arbres.

Max alla vers la fenêtre, demeura silencieux quelques secondes, puis tourna vers moi des yeux timides.

— Ils sont plus beaux d'ici, dit-il en hésitant. Ils sont davantage à nous.

Pour comprendre ce qu'il voulait exprimer, je m'approchai également de la baie. Mais ce ne fut pas le spectacle du parc étendu, pour ainsi dire, à mes pieds qui m'éclaira. Ce fut de trouver le corps de Max à côté du mien. Son humilité devait lui interdire, du moins en public, toute joie. Et la puissance des troncs, la piste des allées faites pour les sauts et les courses, n'étaient pas à sa mesure.

De mon observatoire, il dominait. Cette situation était presque du domaine de l'esprit. Là, il se sentait tranquille, assuré, fort.

Je dis à Max :

— Enlève ta pèlerine et prends un fauteuil.

Il m'obéit avec un plaisir touchant.

Dans son costume de velours neutre, bien coupé, aux culottes bouffantes et qui descendaient au-dessous des genoux, je reconnus un goût fin, instinctif.

— Comment va Mme Elsa ? demandai-je.

— Très bien, vraiment très bien, insista Max, comme si j'avais une raison quelconque de prendre en doute ses paroles. Mais elle dort beaucoup et n'a pas le temps de vous voir. Pourtant elle voudrait. Elle vous envoie de grandes amitiés.

Comment pourrais-je rapporter, même inexactement, l'expression que prenaient la [illegible] alors et avec une délicatesse infinie. Protection, pitié, respect, inquiétude se faisaient jour en même temps à travers ses réflexions, au fond de ses yeux graves. Et aussi je ne sais quel bonheur douloureux et jaloux.

L'enfant semblait toujours partagé entre le besoin de nourrir chez moi l'admiration et la tendresse pour Elsa et une étrange avarice qui, aussitôt, l'obligeait de changer la conversation.

Il en fut ainsi cette fois encore.

— Quelle belle bibliothèque ! s'écria Max, en montrant une demi-douzaine de rayons chargés de livres.

Je ne pus m'empêcher de sourire. La paresse, l'insouciance, des habitudes de vagabond, une constante pénurie d'argent provoquée par le désordre de ma vie, avaient précisément pour témoignage cette bibliothèque que Max vantait avec tant de candeur. Elle se réduisait à quelques ouvrages classiques usés par les lectures et aux volumes de tout ordre que je devais à l'amabilité de quelques éditeurs.

J'expliquai à l'enfant ce que pouvait être une vraie cité des livres. Je parlai des éditions précieuses, des vieux et doux vélins, des reliures closes où dorment les grands textes, des gravures, des bois, des manuscrits.

De temps en temps, je m'arrêtais pour savoir s'il me suivait bien, si je ne l'ennuyais pas. Mais il secouait impatiemment sa grosse tête. *Je ne crois point qu'il y eût pour lui plus fascinant conte de fées.*

J'accompagnai Max jusqu'à la porte d'Orléans. Nous traversâmes le parc. Il boitillait, faisant des enjambées très courtes, très rapides. Il ne regarda pas les garçons qui se livraient de tout cœur aux jeux de son âge.

⁂

Max reparut chez moi peu de temps après. Mais son attitude fut tout à fait singulière.

— Vous écrivez ? dit-il en montrant des feuillets sur ma table. Continuez, il faut continuer. Ne faites pas attention à ce que je suis là.

Il y avait de la supplication dans son ton. Il semblait mendier un délai, un répit.

Je feignis de travailler. Parfois je hasardais un regard vers l'enfant. Chaque fois, Max ouvrait la bouche avec effort [illegible] paupières et maîtrisait un soupir qui tenait du sanglot.

A la fin, je n'y pus tenir et demandai :

— Qu'y a-t-il, Max, tu souffres ?

— Non, non, rien, murmura-t-il. Absolument rien.

— Alors, c'est Mme Elsa ?

L'infirme se raidit comme si je l'avais frappé. En allemand — ce qui me fit mesurer son émotion — il cria :

— Qui vous a dit ? De quel droit ? Elle va mieux que jamais.

Je le considérai en silence, interdit. Il se dirigea vers la porte. Sur le seuil, sans se retourner, il chuchota d'une voix basse, humble, honteuse :

— Ne venez pas la voir, ne lui téléphonez pas.

Je ne songeai pas à le retenir, mais, chose étrange, il ne me vint pas à l'idée d'enfreindre ses recommandations. Je lui reconnaissais, sans en convenir clairement, une autorité indiscutable en ce qui touchait Elsa Wiener.

Bientôt je ne pensais plus que très rarement au couple de la rue Henri-Monnier.

VI

Mon travail était achevé. J'avais retrouvé une santé puissante et je possédais quelque argent. Je songeais déjà à la manière de les dépenser dans un voyage qui me permit de vivre avec intensité.

Mon appartement m'était devenu insupportable. Je passais mes journées dehors.

Au soir de l'une d'elles, rentrant chez moi pour changer de vêtements, je trouvai sur ma table, ainsi qu'à l'ordinaire, la liste des amis qui m'avaient appelé au téléphone. Ma femme de ménage relevait leurs noms scrupuleusement, mais avec une orthographe qui, parfois, les dénaturaient jusqu'à l'incompréhensible.

Ainsi, je ne pus identifier tout de suite la personne qui se cachait sous la dénomination de Mme Vinaire.

Cependant, la brève notice qui l'accompagnait m'éclaira. J'étais prié de me rendre d'urgence rue Henri-Monnier. Je ne sais pourquoi, il me sembla lire dans l'écriture malhabile un appel de détresse. L'impression fut si forte que, un instant, je revis en pensée, non pas la femme qui m'était apparue dans sa chambre avec Max, mais la passante aux abois. Ce rappel eût suffi à me pousser aussitôt vers elle.

De toutes les images que je gardais d'Elsa, celle-ci demeurait la plus active.

Mais il était assez tard. Elsa dînait dehors avant de se rendre à son labeur nocturne. Une communication avec son hôtel me confirma qu'elle était sortie. Fallait-il attendre jusqu'au lendemain ? Je regardai encore les quelques mots transcrits par ma femme de ménage et sentis que je ne pourrais pas contenir si longtemps une impatience où la curiosité n'avait aucune part.

Elsa Wiener chantait-elle encore au « Rajah » ? De toute manière, si elle avait quitté cet établissement, on pourrait m'y renseigner. Montmartre n'était pas assez grand pour qu'une femme comme Elsa pût s'y perdre.

Je n'avais jamais été au « Rajah ». La peinture que m'en avait faite quelques compagnons de nuit avait suffi à m'en éloigner.

La pénombre distinguée, un plafond couvert d'étoiles phosphorescentes, des voiles d'une Inde de pacotille répandus sur les murs, de fausses danses sacrées, des chansons à voix si basse qu'elles paraissaient des confidences, une marche rituelle chez le gérant et les serveurs — tout cela n'était pas de mon goût. Je préférais les endroits plus vivants, ou les bouges. Mais je savais que, durant tout l'hiver, l'établissement avait fait fureur. Comme la saison n'était pas terminée et que, en ce début de juin, les plaisirs de Paris connaissaient une ardeur nouvelle, je m'attendais à trouver une salle pleine en ses moindres recoins. Je tombai sur un désert.

Le personnel semblait dévoré par la ténèbre bleuâtre. Le maître d'hôtel qui surgit pour me conduire à travers des nappes qui luisaient vaguement, était comme une ombre solitaire. La mélodie langoureuse qui salua mon apparition venait d'un orchestre invisible.

— Mme Wiener chante encore ici ? demandai-je.

— Mais toujours, monsieur, dit mon guide avec empressement. Je vais la prévenir.

— Non, ce n'est pas la peine. Où puis-je la trouver ?

— Mais là-bas, monsieur, sur la droite, avec les artistes.

Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité. J'aperçus quelques silhouettes autour d'une table. A mesure que j'avançais vers elles, je comptais une demi-douzaine de personnes ; mais il me fallut arriver jusqu'à son contact pour reconnaître Elsa.

Je compris, en la regardant, pourquoi les femmes avaient tant aimé le « Rajah ».

Elsa était merveilleusement belle. Issue d'un foyer que dissimulait le bois creux, une lumière de corail baignait doucement son visage, ses yeux, sa chevelure, de secret et de jeunesse.

Toute sa chair semblait faite d'une substance inconnue, dont le raffinement dépassait les possibilités humaines. Elle écoutait sa voisine et souriait avec un air d'abandon et d'absence.

Les lèvres entr'ouvertes, l'éclat des dents lui faisaient une expression extraordinaire, dionysiaque. Le verre qu'elle tenait près de sa bouche, et où tremblaient encore quelques gouttes dorées, achevait de donner ce sens à sa figure.

— Bonsoir, Elsa, dis-je à voix très basse.

Elle tressaillit si fort que son verre lui échappa des mains. Tandis qu'elle me contemplait avec fixité, un bruit de cristal brisé se propagea longuement dans la salle obscure et vide.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? s'écria soudain Elsa, d'un ton anormalement aigu. M'espionner ? Me donner des leçons de morale ? Vous n'avez jamais vu de femme ivre dans votre vie ? Alors, regardez, je vous en prie, regardez à votre aise. Je ne me cache pas, vous savez. Demandez aux camarades.

Son geste me fit tourner les yeux vers les gens assis autour d'elle. Les femmes, je ne les connaissais pas. Mais les visages de deux hommes m'étaient familiers. L'un, adipeux et poudré, appartenait au chanteur persan Irmin-Khan. L'autre était celui de mon ami Roy Robinson, le danseur nègre. Je les saluai d'un signe de tête. Roy Robinson mit sa patte noire sur la lumineuse chevelure d'Elsa.

— Calmez-vous, bébé, lui dit-il en anglais. C'est un copain.

Cette familiarité me fit mal. La beauté surnaturelle d'Elsa, bien que due à un artifice, avait augmenté la distance qui me séparait d'elle. Je la plaçais de nouveau sur un socle. J'étais, de nouveau, près de l'aimer. Le geste de Roy détruisait tout.

— Vous m'avez appelé d'urgence, repris-je froidement. Si vous préférez me fixer un rendez-vous, je partirai tout de suite.

— Madame Elsa, madame Elsa, voyons, murmura une voix très dure, bien que feutrée.

— Laissez tomber, Gaston, intervint avec véhémence la femme assise en face d'Elsa. Elle a suffisamment de chagrin ce soir. Vous voyez bien qu'elle n'a pas sa tête à elle.

— Ce n'est pas une raison, dit le gérant, pour être malhonnête avec les clients.

Elsa se leva d'un seul mouvement. Il semblait que la pire des injures l'avait atteinte.

— Je ne veux pas... non... non... Je vous défends.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? grommela le gérant.

— Vous n'avez pas le droit, poursuivit Elsa dans une colère hystérique. Ce n'est pas un client, c'est mon ami, mon seul ami.

Ses épaules nues tremblaient si fort qu'elle paraissait secouée par un mal mystérieux. En même temps, je sentis se raidir dangereusement ses mains qui avaient agrippé mes poignets. Une seconde encore et une crise furieuse allait terrasser, précipiter dans des convulsions ce beau corps.

— Allez-vous-en tout de suite, chuchotai-je au gérant. Vous me servirez un whisky dans le fond, là-bas.

Puis je dis à Elsa :

— Venez, nous allons parler sans que personne nous gêne.

Elle se laissa emmener sans comprendre, j'en suis sûr, et obéissant seulement à l'accent impérieux, indiscutable, que j'avais instinctivement adopté.

Elsa tremblait encore quand nous fûmes assis, mais les frissons s'atténuaient, s'espaçaient. Elle émergea bientôt, à peu près indemne, de la débâcle nerveuse qui l'avait menacée.

Ses doigts, serrés autour de mon poignet comme un anneau brûlant, se dénouèrent. Une faible plainte entr'ouvrit ses lèvres contractées, libéra sa poitrine. Je vis se former, lentement, au coin de ses paupières, deux grosses larmes.

Pendant une fraction de temps que je ne pus apprécier, mais qui me parut d'une durée anormale, elles demeurèrent en suspens, rondes, mûres, parfaites, dans un mystérieux équilibre. L'éclairage donnait à leur eau un brillant uni et mat de perle et de soie.

La lumière qui semblait sourdre d'elles faisait du visage un masque si mélancolique et si doux qu'il était difficile d'en supporter le spectacle. On croyait sentir dans ces touffes immobiles, à la fois obscures et scintillantes, le poids matériel de la tristesse.

Elsa ne leur laissa pas le temps de se dissoudre, de rouler sur ses joues. Elle les écrasa au moment même où elles commençaient de fléchir, et dit :

— Je ne pleure pas... Je ne pleure pas.

Une seconde je crus qu'elle allait, par l'effet même de ces paroles, éclater en sanglots, mais elle se maîtrisa et reprit avec hésitation et humilité :

— Il ne faut pas m'en vouloir... Je... Je... vous demande pardon... Si vous saviez comme je suis malheureuse. Vous êtes mon seul ami et je... promettez-moi d'oublier... sinon...

J'eus beaucoup de mal à lui faire admettre que rien dans ses propos n'avait pu me blesser, et que mon seul souci était de savoir le motif de son pressant appel.

L'ivresse et le désespoir avaient amené Elsa à ce point d'égarement où les plus puérils sentiments se mêlent aux plus profonds et aux plus vrais, où une susceptibilité maladive, un orgueil déchiré, exigeant, maniaque, vont de pair avec une souffrance qui engage toute la vie. Enfin, parmi des phrases rompues aussitôt que commencées, des plaintes et des cris, des fureurs suivies d'abattements, je réussis à comprendre.

Dans la matinée, Elsa avait appris que son mari était jugé et condamné.

— Le camp de concentration... un an et demi... dit-elle.

Elle tordait se bras dans un mouvement de suppliante antique.

— Pourquoi... pourquoi ?... Il n'a rien fait... Un an et demi... c'est fini... Je ne le reverrai plus.

Je ne trouvai pas un mot pour la rassurer, la distraire.

Le mari d'Elsa était pour moi un personnage inconnu, abstrait.

Elle-même n'avait pour moi qu'une consistance précaire et limitée étroitement au dessin de sa figure, de son torse. Et encore s'en fallait-il de peu qu'elle ne reprît son apparence d'ombre spectrale et poursuivie.

Je ne pouvais, dans ces conditions, éprouver qu'une sorte de compassion intellectuelle, stérile, qui me privait de tout réflexe véritablement secourable.

Elsa dut penser qu'il y avait de la réprobation dans mon silence. Elle s'écria :

— Ce n'est pas un soir pour s'enivrer ? C'est cela que vous pensez ? Et pourquoi pas, si je veux ? J'ai le droit, je suis libre. Je paie mon champagne... Je paie... je paie.

Elle répéta le mot plusieurs fois encore, comme s'il était une réponse à tous les reproches, une raison suprême.

Le gérant s'approcha de moi.

— Ayez la bonté d'excuser Mme Elsa pour quelques instants, dit-il. Un habitué la demande à sa table.

Et s'adressant à la chanteuse :

— C'est M. Morris.

Elsa se mit à rire. Sa voix était fêlée, enrouée.

— Encore pour boire, me lança-t-elle en se levant.

Elle alla s'asseoir après d'un vieil homme très rouge et très chauve.

La femme qui, quelques minutes plus tôt, avait pris le parti d'Elsa contre le gérant, m'appela d'un signe.

— Je suis bien contente qu'Elsa ait un ami, commença-t-elle. Il lui faut un homme...

Je l'arrêtai disant :

— L'amitié que j'ai pour Elsa n'a pas le sens que vous lui donnez. C'est la deuxième fois, seulement, que je lui parle.

— Ah ! bon... bon... murmura la femme, un peu déconcertée. Alors, elle n'a vraiment personne... *Quelle drôle de fille !* Avec le succès qu'elle a eu ici... *Si j'étais* envieuse, *j'aurais pu la détester, parole.* Mais rien à faire, ils se sont tous cassé le nez. Et maintenant, qu'est-ce qu'elle va devenir ? Le « Rajah », il est mort et bien mort. La mode est passée. Depuis une semaine, nous sentons tous ça, pas vrai, Roy?

— Je m'en fous, dit le nègre. J'ai un engagement à Cannes.

— Il n'y a pas que toi, s'écria la femme. Est-ce que je t'en parle de mes contrats pour l'été ? Il s'agit d'Elsa. Elle n'a rien. Elle n'a pensé à rien. Elle attendait toujours son mari pour arranger ses affaires. Et le voilà bouclé.

— Oui, elle a un chagrin terrible, dis-je.

— Le chagrin, le chagrin bien sûr. Mais il y a aussi la croûte.

La femme, dont j'avais distingué peu à peu le visage mûr et grave, me considéra presque sévèrement. Elle tenait au petit peuple par ses manières de parler, de sentir. Elle avait son sens pratique, sa résignation, sa sagesse. Elle devait chanter — et bien chanter — des romances doucereuses et des couplets grossiers.

— Heureusement encore qu'Elsa n'a personne à sa charge, acheva-t-elle sentencieusement.

Je fus sur le point de m'écrier :

— Et Max ?

Mais j'eus l'impression subite que je ne devais pas le faire.

Elsa semblait ne pas avoir de secret pour ses camarades nocturnes. Elle entretenait même avec eux, des rapports dont l'intimité m'avait choqué. Pourtant aucun d'entre eux ne connaissait l'existence du petit infirme. Elsa, qui se laissait aller à la dissolution, à la promiscuité du lieu où elle travaillait, ne voulait pas que Max y participât fût-ce dans les propos. J'admirai la vigueur, l'intensité de cette interdiction chez un être que je devinais si faible, si vulnérable, et que ne protégeait aucune morale acquise. La pureté instinctive des sentiments était, en elle, plus exigeante que les disciplines. J'allais bientôt l'apprendre mieux et savoir en même temps devant quel ennemi s'était sauvée, tant de matins, la passante du *Sans-Souci.*

(*A suivre.*)

J. KESSEL.

(1) Voir *Gringoire* des 27 septembre et 4 octobre 1935.

Une automobile sans moteur 8 appartient au passé
MATFORD — Stand 55

GRATUITEMENT POUR NOS LECTRICES

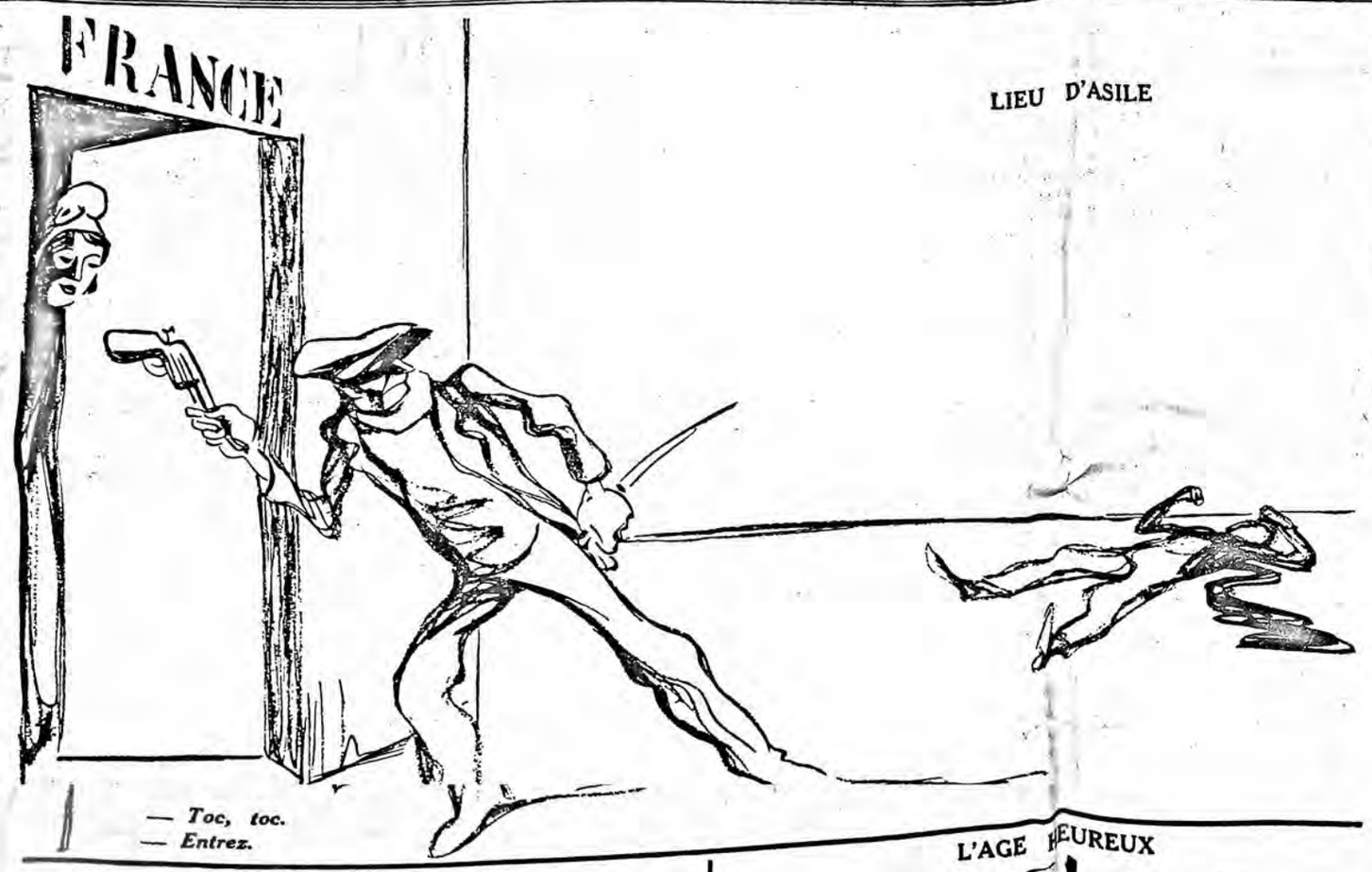
Nos lectrices qui tricotent peuvent recevoir gratuitement le service des « Feuillets du Tricot ».

C'est une ravissante publication qui présente chaque mois de charmants modèles de travaux de tricot, extrêmement variés (pull-over, sous-vêtements, layettes, sweater, etc.) très faciles à exécuter. Ces modèles, tous reproduits en couleurs, sont accompagnés d'explications claires et des croquis et schémas nécessaires pour permettre d'exécuter aisément les travaux. Ecrivez aux FILATURES DES TROIS SUISSES, service n° 149, à Roubaix (Nord) et vous recevrez cet envoi sans aucun frais.

Un plomb sauté !
Obscurité !
Mauvais moment
Pour dix minutes... ou pour longtemps.
Le rat de cave ou la bougie ?
Le tournevis ?... Non c'est la scie !
Que n'avez-vous un SECUREX ?
D'une simple pression de l'index
Vous rétabliriez le courant !
Il en coûte moins de vingt francs
Pour éviter dorénavant
Ce genre d'embêtement.
Securex
Protège et ne fond pas
Pose instantanée et sans outils.
Vente : tous électriciens
ou à défaut : Sécurex, 17, Rue d'Astorg, Paris-8e

NOS MAITRES

par **CHANCEL**



LIEU D'ASILE

— *Toc, toc.*
— *Entrez.*

LE PEUPLE SOUVERAIN

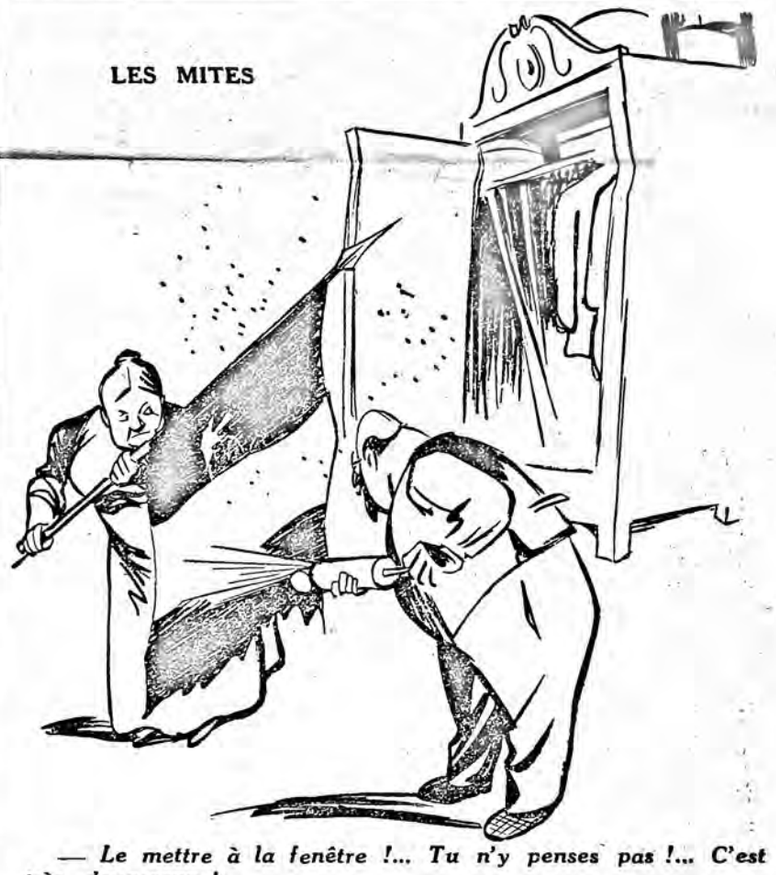
— *...Et maintenant, va voter.*

MARCHANDS D'HONNEURS

— *Le ruban rouge ?... Ça va chercher dans les 60.000 francs.*

L'AGE HEUREUX

— *Larousse ?... Non, la Rouge.*

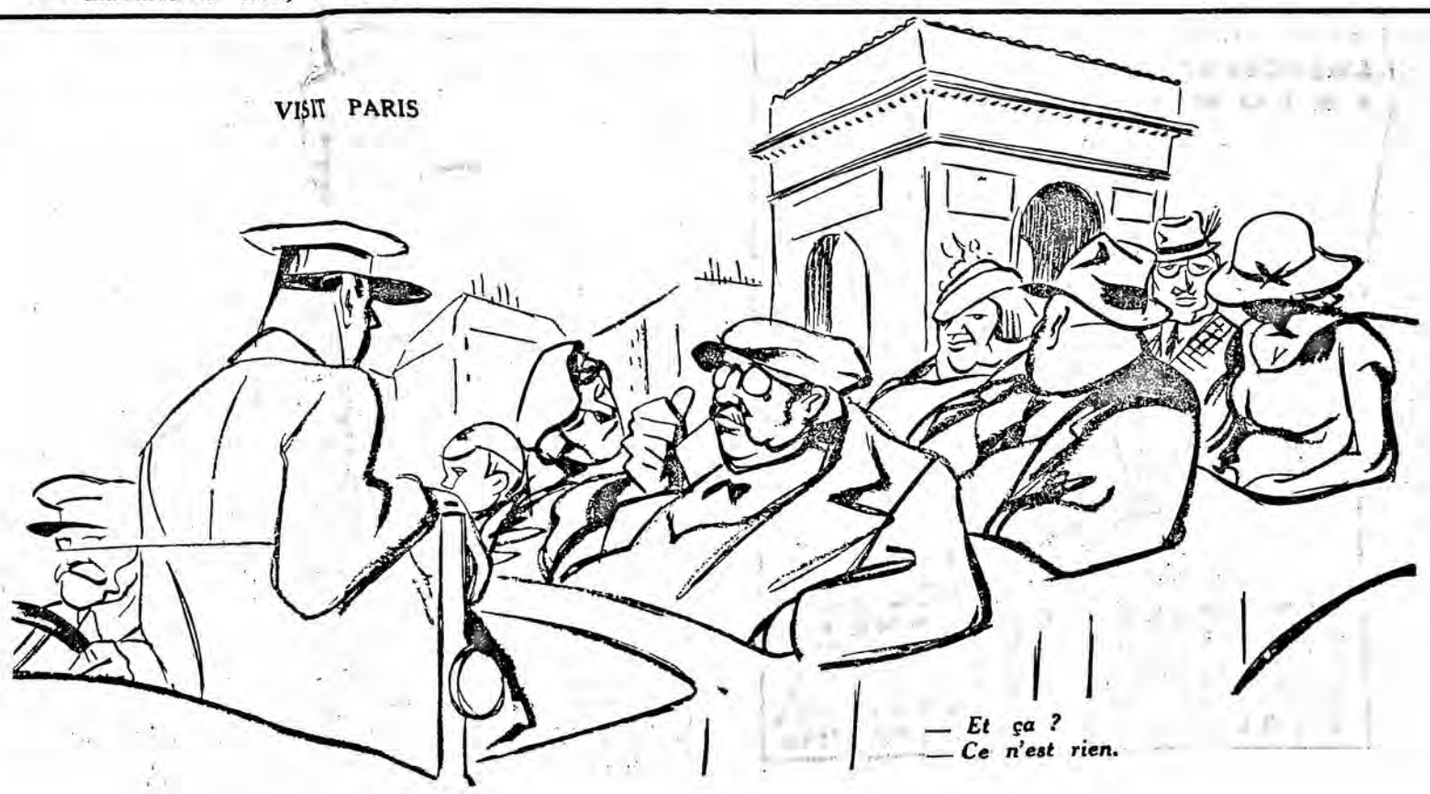


LES MITES

— *Le mettre à la fenêtre !... Tu n'y penses pas !... C'est très dangereux !...*

LA JUSTICE

— *On s'en balance !*



VISIT PARIS

— *Et ça ?*
— *Ce n'est rien.*

LE BAISER SUR LA GLACE

***Nouvelle inédite d'*Alain SERDAC**

GARANTISSEZ VOS ÉCONOMIES par le meilleur et le plus sûr des placements
TERRAINS POUR VILLAS
à partir de 20.000 francs
AU PARC DE SCEAUX
Cadre merveilleux à 5 kilomètres de Paris
Communications rapides
Proximité Lycée Lakanal
Pour renseignements : Sté Gle d'Aménagement Urbain, 26, rue Pépinière. Paris. Tél. Lab. 32-20

Oui ! vous n'aurez pas de mal avec moi, monsieur le juge ; je vais tout vous dire. Pourquoi mentirais-je ? Mon avocat plaidera la légitime défense ou l'homicide involontaire, cela le regarde. Pour moi, l'essentiel est que l'on ne croie pas au crime crapuleux. Au point où j'en suis, je me moque du reste. D'ailleurs, mon histoire est de celles qui ne s'inventent pas. Il y a des preuves palpables... Vous les verrez, monsieur le juge, vous les verrez...

Mon histoire, à son début, est celle de cent mille jeunes gens de mon âge ; ce n'est qu'ensuite qu'elle devient exceptionnelle. J'ai vingt-six ans, j'ai fait de bonnes études, j'ai une licence et, à la sortie de mon service militaire, je me suis trouvé sans situation. Il est vrai que je n'avais pas cette ressource qu'ont encore un certain nombre d'autres garçons de mon milieu : des subsides familiaux pour leur permettre de vivre chichement en s'aidant, de temps en temps, d'appointements occasionnels. Du moins, les quelques sous que me laissa en mourant ma mère, depuis dix ans veuve, furent-ils volatilisés en peu de temps, lorsque, après diverses expériences, allant du plongeur de restaurant au courtier de publicité, je me trouvai une fois de plus sur le pavé, avec devant moi le trou noir de la basse misère.

Oh ! rassurez-vous, je ne viens pas vous faire le procès de l'époque... Vous vous dites sans doute déjà : « Bien, il a tué le vieux pour avoir le magot. » Comme ce serait simple ! Dans ce cas-là, soyez tranquille, vous ne m'auriez pas eu si vite... Attendez, attendez... Je ne cherche pas du tout à excuser mon acte, mais à l'expliquer... Si vous comprenez, tant mieux ; sinon, j'aurai au moins la joie de me délivrer de toute cette horreur qui est en moi depuis deux jours...

J'ai joué, au poker, dans un cercle où j'avais des amis, les cinq cents francs liquides qui me restaient encore. Car on peut être à la veille de mourir de faim, avoir des huissiers à ses trousses, laisser protester des traites, et avoir des relations, continuer à être considéré comme un homme du monde. Ce que j'étais, ma foi. Regardez d'où vient mon costume : un bon tailleur, une de mes dernières fantaisies. Passons. Donc, cette partie jouée et perdue, je tentai un suprême effort. Car l'effort ne me fait pas peur. J'essayai de taper certaines personnes qui, par miracle, ne m'avaient pas encore prêté d'argent. Le bienheureux hasard voulut qu'elles fussent toutes particulièrement gênées à ce moment-là.

Et le chômage ? direz-vous. C'est vrai, j'aurais pu me faire inscrire au chômage. Au bout d'une quinzaine, j'aurais pu toucher dix francs par jour. Que faut-il de plus pour subsister... même lorsqu'on a, comme moi, des goûts de luxe ? Mais vous direz encore que j'ai bien tort d'en [illegible]oir. Et, dans un sens, c'est vrai. J'ai [illegible] cocktails bien coupés, les apéritifs frappés, les appartements confortables et les jolies filles...

Vous trouvez que je parle beaucoup... Oui, vous avez raison, et je vais en venir au fait. Vous ne perdrez rien à ces préliminaires, je vous assure. Il y a deux jours que je n'ai parlé à âme qui vive, ne l'oubliez pas. Et avant, c'était à peu près la même chose.

Avant...

A défaut d'idées raisonnables, il m'en vint une en tête dans ma situation désespérée, que j'estime, au moins, avoir été originale. Je pensai : l'Etat ne me donnera, au maximum, qu'une indemnité dérisoire, et, après tout, il ne peut guère faire mieux. Mes amis, c'est une histoire entendue, n'ont pas d'argent pour moi... Et, à leur place... Il me reste l'Homme inconnu, l'X humain qui, peut-être, n'attend qu'une occasion pour faire preuve de sa bonté naturelle, de sa générosité — qui sait ? — refoulée depuis des années... l'Homme qui a quarante mille francs de rente et qui, m'ayant écouté, me dira tout simplement : « Parfait, partageons. J'ai un petit dîner très simple, ce soir ; mais allons-y, à la fortune du pot... Et puis, vous savez, la chambre d'amis est libre... »

Plus j'y songeais, plus cela me semblait, ne disons pas génial, mais séduisant... Vous savez, l'Inconnu, mais là... celui dont on choisit le nom dans l'annuaire des téléphones, comme les romanciers font pour leurs personnages... Aller chez lui, simplement, et, en peu de mots, mais heureusement choisis, lui faire comprendre...

Cependant, il ne s'agissait pas de remettre mon entreprise au seul hasard. Je décidai d'employer une méthode rationnelle. Tenter le coup à Paris, dans un appartement, pouvait être ennuyeux à cause de la concierge, des voisins. La banlieue me tentait davantage. Une jolie banlieue, bien sûr : Meudon, Montmorency ou Saint-Martial, où vivent de vieux ménages sans histoire et sans enfants, des retraités économes et prévoyants. D'autant que l'air de la campagne ou de ce qui a la prétention d'y ressembler ne pouvait me faire, à ce moment-là, que du bien...

Fou ? Idiot ?... Pensez de moi ce que vous voulez, vous avez tort. Vous allez voir, d'ailleurs, que mon coup n'était pas si mal monté. Jusqu'ici, reconnaissez-le, mes intentions étaient pures.

Je débarquai à Saint-Martial le matin du jour où mes meubles allaient être saisis. J'avais mis ma valise, contenant les quelques biens terrestres auxquels je tenais encore, à la consigne de la gare du Nord. Il serait temps de l'en retirer plus tard.

Il tombait une jolie pluie fine de début de novembre, et je m'en félicitai. Comme les propriétaires des petites villas où j'allais frapper tout à l'heure devaient s'ennuyer ! Ils ne manqueraient pas d'accueillir avec enthousiasme celui qui, dans cette grisaille, viendrait à domicile leur apporter l'Imprévu... Je passai ma journée à choisir soigneusement la maison où se dérouleraît le scénario dont j'avais le plan dans ma tête... En déjeunant — il me restait encore onze francs soixante-quinze, je précise — j'interrogeai sans en avoir l'air la fille qui me servait. J'appris d'elle quels étaient les quartiers les mieux habités de Saint-Martial. J'allai y faire un tour. Je repérai une villa coquette entourée d'un agréable jardin, sise allée [illegible] des Fuchsias. Le nom me séduisit. J'avais de la chance : en me renseignant au bureau de tabac où j'achetai un suprême paquet de gauloises bleues, j'appris qu'elle était habitée par un sexagénaire veuf et d'humeur originale, mais pas mauvais diable. Exactement le type qu'il me fallait.

Vous remarquerez que je n'avais rien fait pour dissimuler mon passage. Ainsi, qu'on ne vienne pas me parler de préméditation ! D'ailleurs, lorsque j'aurai terminé, j'espère qu'elle vous semblera devoir être écartée, une fois pour toutes.

Vers les cinq heures, je me sentis devenir nerveux. Etait-ce doute sur mes chances de réussite ou seulement cette pluie qui me douchait, avec ténacité, depuis le matin ? Je sentais que je ne pouvais plus attendre davantage ; que, si je n'agissais pas tout de suite, je risquais de perdre le sang-froid et l'humour qui m'étaient nécessaires. Aussi la nuit était-elle à peine tombée que je sonnais à la porte de la villa choisie. Elle s'appelait « Villa Marthe ». L'allée des Fuchsias était à ce moment déserte.

Mon premier coup de sonnette ne fut suivi d'aucun résultat. J'insistai. J'entendis enfin un pas dans le vestibule, et la porte s'ouvrit lentement.

— Monsieur Sorgnier ?

— C'est moi.

— Léon Glaser. Excusez-moi d'entrer, monsieur, mais il fait si vilain temps.

— Que voulez-vous ?

J'avais pénétré dans le vestibule, long et étroit, qu'adornait un porte-manteau où des pattes de sanglier et de cerf s'érigeaient circulairement autour d'une glace biseautée. J'avais passé sans façons devant mon interlocuteur, un homme d'une taille légèrement inférieure à la moyenne, vêtu négligemment, porteur d'une petite moustache parfaitement blanche, l'air pas mauvais diable. Je crus voir une lueur de crainte passer dans ses yeux.

— N'ayez pas peur. Vous ne me connaissez pas, mais je crois pouvoir vous dire que la connaissance sera vite faite... Puis-je entrer quelque part où nous serons mieux pour causer ?

— Mais, monsieur...

Il me dévisageait, plus que perplexe. Il examinait aussi mon costume, se disant sans doute que ce n'était pas celui d'un bandit de grand chemin.

— Mais, enfin, reprit-il, c'est important ?

— Diable ! je vous crois. Pour moi, surtout !

Il prit une détermination héroïque :

— Alors, venez, fit-il avec un soupir. Mais je vous demanderai d'être bref, je suis très occupé.

Il eut soin de me faire passer devant lui, craignant peut-être que je lui assénasse, par derrière, un mauvais coup. Aussi lui dis-je avec force, car j'avais un peu pitié de lui :

— Je vous conjure de ne pas avoir peur. Je ne vous veux aucun mal, au contraire. Vous en aurez la certitude quand vous m'aurez entendu.

Il ne répondit pas et me fit entrer dans une salle à manger où se trouvaient les pires horreurs qu'on puisse fabriquer faubourg Saint-Antoine. L'ordre qui régnait, la propreté méticuleuse rendaient plus sensible peut-être encore la hideur des lieux. Je m'assis sur une chaise inconfortable, tandis qu'il en prenait une autre et se tournait vers moi, sans se rapprocher. Ses mains tremblaient légèrement.

« Craintif et, timide, pensai-je. Il me faut lui inspirer confiance et, en même temps, acquérir de l'autorité sur lui. Ni l'un ni l'autre ne doivent être difficiles. »

— J'ai vingt-six ans, commençais-je. Je n'ai plus de travail, plus d'argent, mais j'ai beaucoup de volonté, surtout celle de vivre...

En bref, je lui exposai les principales circonstances de ma vie et les vicissitudes de mes dernières années, sans faire allusion à la partie de poker. Il m'écoutait avec attention.

— Je ne vois pas en quoi je pourrais vous être utile, dit-il enfin.

— Je vais vous le dire. Vous vivez seul ?

Il hésita.

— C'est-à-dire... je suis veuf.

— Pas d'enfants ?

Sa figure se crispa.

— Vivants..., non.

— Vous en avez eu ?

— Une fille... oui. Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Tout ce qui est de vous m'intéresse. Vous l'aimiez follement, n'est-ce pas ?

— Mais pourquoi [illegible] cela ? s'écria-t-il, d'un tel accent d'angoisse que je fus profondément ému.

Au vrai, je n'avais eu aucune intention précise en lui posant cette question.

— Pour savoir si vous avez du cœur, répondis-je. Maintenant, je suis fixé. Votre ton était d'une rare éloquence. Cet enfant fut la grande passion de votre vie et maintenant vous ne vivez que par le souvenir ?

— Mais taisez-vous ! taisez-vous ! s'écria-t-il.

Et j'ajoutai, j'étais alors pleinement sincère :

— Pardonnez-moi. Il est nécessaire que je sache ces choses. Maintenant je ne remuerai plus en vous ce passé.

Ecoutez-moi, je suis un homme comme vous, un homme acculé au désespoir, au suicide même, si quelqu'un ne me sauve pas. J'ai pensé que vous pouviez être le salut. Vous vivez seul, vous jouissez d'une petite aisance, je viens vous demander une part. Soyez tranquille, je me contenterai de peu. Je vous tiendrai compagnie. Je ne suis pas un [illegible], ni contrariant, ni ennuyeux. Je sais respecter l'intimité d'autrui, pour peu qu'on respecte la mienne. Assez bricoleur au surplus, je vous rendrai des petits services : j'arroserai les salades, j'arracherai les mauvaises herbes, je réparerai l'électricité quand ce sera nécessaire, j'alimenterai la chaudière du chauffage central, j'irai faire vos courses à Paris. Remarquez que cela ne m'empêchera aucunement de chercher du travail. Mais au moins j'aurai ce que je n'ai plus actuellement, un toit, une table et le repos. Et vous verrez que, le jour où j'aurai l'intention de vous quitter, c'est vous qui tenterez de me retenir.

Il me regarda avec stupeur.

— C'est sérieux ?

— Rien de plus sérieux.

— Et... c'est pour cela... que vous êtes venu, oui...

— Vous savez bien que c'est impossible.

— Impossible de sauver la vie d'un de ses semblables ?

— Il n'y a aucune raison pour que tous les chômeurs du département viennent pas s'installer chez moi. Je ne suis pas une société de secours.

— Que me parlez-vous de chômeurs ? Il ne s'agit que d'un seul homme : Léon Glaser, qui est devant vous. C'est à lui que je vous demande de vous intéresser et non pas à un chômeur quelconque.

Il secoua la tête.

— Allez-vous-en, dit-il d'un air presque suppliant, après quelques minutes de silence.

Je pris cyniquement avantage de cette crainte qui paraissait dans sa voix.

— Non, je resterai. Voyons si vous aurez le courage d'appeler la police pour me mettre dehors. Mais je sais bien que non, ajoutai-je en souriant.

— Vous savez... murmura-t-il.

Un violent combat se déroulait en lui dont j'épiais les péripéties sur son visage. Enfin il gémit :

— J'étais calme, j'étais presque heureux et le méritais bien. Et puis voilà que vous êtes venu. N'aurez-vous donc pas pitié ?

Je me levai et lui posai la main sur l'épaule. Son accent presque désespéré me toucha. Il ne semblait plus avoir peur de moi, mais de ma présence, ce qui était bien différent. Il ne voyait plus en moi un garçon animé de mauvaises intentions à son égard ; mais l'idée que je pourrais demeurer là, me mêler malgré lui à sa vie, lui était insupportable. Doucement, je lui dis :

— Comment vous persuader que je vous dérangerai le moins possible, que je suis prêt, au contraire, à vous rendre service. Accordez-moi trois jours, quarante-huit heures de bon gré, et vous ne vous en repentirez pas. Vous pouvez compter sur mon entière bonne volonté et ma reconnaissance. Sinon...

Il tressaillit.

— Sinon ?

— Rien, fis-je, l'air entendu.

Et certes, je n'aurais su faire peser sur sa tête, à ce moment, aucune menace précise.

— Je n'y puis rien, murmura-t-il comme se parlant à lui-même. Restez, alors. Je vais vous montrer votre chambre.

— Merci.

Je ne vous étonnerai pas en vous disant que cet acquiescement subit avait fait naître en moi plus que de la stupeur.

— Jurez-moi, me dit-il, sur le seuil de la porte, que vous ne me ferez aucun mal ?

— Mais quel mal vous ferais-je ? fis-je impatienté. Ai-je donc l'air d'un brigand ?

— Ce n'est pas cela, fit-il.

Je le regardai droit dans les yeux.

— Je vous jure, dis-je, que je ne vous ferai pas le mal que vous craignez.

— Et que vous partirez dès que possible pour ne plus revenir ?

— Si vous l'exigez, oui... Mais patience...

La chambre que son hospitalité un peu forcée m'assignait était digne en tous points de la salle à manger. Même mobilier sinistre et, ce qui n'arrangeait rien, papier à ramages du genre qui était si fort à la mode, il y a quinze ans, chez les petits bourgeois. Le tout propre comme un sou neuf ; à dire la vérité, une impression de repos se dégageait de cette pièce, et lorsque mon hôte m'eut laissé, je poussai un « ouf ! » de soulagement et, je l'avoue, de bonheur.

Ainsi, j'étais parvenu à mes fins. Cette gageure désespérée que je m'étais faite à moi-même, je l'avais tenue. Pourtant, à bien réfléchir, il y avait dans cette affaire quelque chose de peu naturel. Avait-on jamais vu un homme sain d'esprit, ayant pignon sur rue, accorder le manger et le gîte à l'inconnu qui s'invite aussi cyniquement chez lui ? Ce n'avait pas été de bon cœur, il est vrai, et mon hôte avait eu peur : mais n'était-ce pas cette même peur qui l'avait décidé à me garder ? Peur de qui ? Et n'était-ce pas moi-même qui aurais dû m'inquiéter du subit revirement de Sorgnier ? Comme cette appréhension venait de se faire jour dans mon cerveau, je me pris à rire : dans la situation où j'étais, elle était évidemment plaisante : rien ne pouvait m'arriver de pire que de mourir de faim.

Je n'avais avec moi aucun bagage, si ce n'est un rasoir que j'avais par précaution gardé dans ma poche ; mon installation était ainsi toute faite. Toutefois, j'ouvris sans façon une grande armoire à linge, j'y pris des serviettes, du savon. Que tout cela était cossu ! Il y avait des d'oreiller, ces dernières marquées aux chiffres M. S. L. En réalité, cet homme était à l'aise, plus qu'à l'aise, et j'avais bien choisi.

Je descendis un peu plus tard, ayant fait un peu de toilette, qui me défatigua. Je dus chercher le vieillard ; je le trouvai dans la cuisine, préparant ce qui allait être notre repas du soir. Il me prévint, d'un air désagréable, qu'il ne mangeait de viande qu'une fois par jour. Je lui répondis que, ayant risqué de n'en plus manger ni matin, ni soir, je me contenterais facilement de ce régime. Il ajouta qu'il avait une femme de ménage mais que, par mesure d'économie, il ne la faisait venir que deux heures par jour, le matin. J'affirmai qu'il pourrait désormais ne la faire venir qu'une heure s'il lui plaisait, et que j'assumerais le reste de la besogne. Alors, il me regarda avec stupeur.

Je lui offris d'aller lui chercher un journal et il me remit vingt-cinq centimes avec humeur. Je faisais à dessein cette expérience ; je voulais savoir s'il profiterait de mon absence pour barricader sa porte. Il n'en fut rien. Sûrement, et se ménageait-il quelque ténébreuse revanche, son parti était pris de ma présence à ses côtés. Et je me demandais à nouveau : pourquoi ?

Au cours du dîner, frugal s'il en fut, je me donnai mille peines pour l'intéresser à ma conversation, et enfin j'y arrivai. Mon hôte eut un sourire et se donna la peine de me répondre autrement que par monosyllabes... Encouragé par ce résultat inespéré, je chargeai à fond ; je me montrai de la meilleure humeur du monde. J'ai un certain talent pour les imitations : je contrefis pour lui Léon Blum, le Président de la République, Philibert Besson et Hitler. Mais j'eus pourtant assez vite l'impression que le père Sorgnier avait envie de dormir ou tout au moins désirait demeurer seul. Je lui demandai donc de me prêter un livre, j'irais ensuite me coucher.

— Quel livre ?

— Ce que vous aurez, fis-je.

— J'ai beaucoup de livres, murmura-t-il, mais je ne sais s'ils vous amuseront.

— Voulez-vous me laisser choisir ?

— Alors, il faut que nous allions dans ma bibliothèque, fit-il.

J'avais envie de m'écrier : « Vous avez donc une bibliothèque ? » mais je dis simplement : « Allons. » Nous montâmes au second étage.

C'était une pièce assez vaste, mansardée, aussi en désordre que le reste de la maison était scrupuleusement rangé. Des rayons de bois blanc étaient surchargés de livres et le choix en était en général déplorable. Cela allait du *Journal des Familles* aux romans de Paul de Kock, en passant par Crébillon fils, et d'énormes traités aux reliures vénérables et aux titres pompeux. Soyons justes : la littérature moderne était représentée par Zola, Alphonse Daudet et Octave Feuillet, et même, Dieu pardonne : Armand Silvestre et Pierre Louys. Au milieu de ce fatras, j'arrivai à pêcher un Balzac.

— Vous permettez ? J'emporte celui-ci.

— *La Cousine Bette* ? Je ne l'ai pas lu.

— Moi pas encore. Mais il n'est pas trop tard.

Son haussement des épaules me donna à penser qu'il se souciait peu de Balzac. Je jetai encore un regard sur cette pièce, dont le centre était occupé par un grand bureau aux pieds torses, surchargé de papiers. Mon hôte avait-il des prétentions au travail intellectuel ?

Ma nuit fut bonne. Avouez que j'avais de quoi être satisfait.

La journée du lendemain se passa admirablement. Je fis preuve d'un tel désir de me rendre utile que Sorgnier me confia timidement son désir d'avoir un poulailler et une cage à lapins au fond du jardin situé derrière la villa « Marthe ». Je lui déclarai que j'allais immédiatement me mettre à l'œuvre. Je réunis le matériel nécessaire et me mis au travail sur un vieil établi qui se trouvait dans une buanderie.

J'allai retirer ma valise de la consigne de la gare du Nord et m'installai dans la chambre d'amis.

Plus d'une semaine se passa ainsi. Ce fut un grand repos moral et physique pour moi. S'il avait fallu subir constamment la société de mon hôte, il en eût été autrement. Mais il ne semblait pas rechercher spécialement ma société, ni moi la sienne, ai-je besoin de le dire ? Mes meilleures heures étaient celles que je passais dans la buanderie, cultivant, non sans quelque maladresse, les rudiments de la menuiserie. Je n'allais guère dans la bibliothèque, ayant cru remarquer qu'il n'aimait guère m'y voir.

Ce qui m'étonnait le plus dans cette maison, c'était (comme chez Louis XIV ce doge de Venise) de m'y voir. Il y avait là un mystère qui demeurait entier. Car de plus en plus, je ne pouvais admettre qu'on m'y supportât sans raison particulière. Sorgnier, après un premier mouvement de protestation bien naturel, s'était-il aperçu qu'après tout la solitude est une bien mauvaise formule d'existence ? C'eût été trop simple et trop beau.

J'avais remarqué que s'il me voyait toujours m'absenter avec plaisir, lui-même ne sortait presque jamais, ou, si cela lui arrivait, rentrait en hâte.

Jamais il ne m'avait fait la moindre allusion à son passé, à son existence familiale, et crainte de lui déplaire, j'avais toujours respecté son silence.

Que m'importait ?

Vint enfin un soir où je lui annonçai que, sous peu, poulailler et cabane à lapins allaient pouvoir être montés.

— Ensuite, dis-je, il sera temps que je me mette à chercher du travail pour moi.

— Et si vous en trouvez ? demanda-t-il.

— Je n'abuserai plus de votre hospitalité.

— Vous vous en iriez ? fit-il vivement.

— Ecoutez, je ne pense pas que vous teniez à me garder éternellement chez vous.

— Aussi longtemps que vous voudrez, grommela-t-il.

— Vous avez bien changé, depuis le jour où je suis arrivé, fis-je.

— Il l'a bien fallu.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Allons, vous le savez bien, soupira-t-il. Et avec un élan : « Si vous partez, du moins me laisserez-vous en paix ? »

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous voulez dire... répondis-je.

Il se réfugia dans un silence dont il ne se départit pas jusqu'au soir. Le repas fut plus morne encore qu'à l'ordinaire, où je [illegible] conversation.

Je montai me coucher de bonne heure, mais le sommeil ne venait pas. J'éprouvais une sorte d'oppression. Ma montre-bracelet marqua minuit, puis une heure, sans que j'eusse réussi à m'endormir. Depuis un moment, je me sentais travaillé par l'idée fixe d'« aller voir ». Rien d'anormal, au cours des journées précédentes, ne m'avait frappé dans la villa Marthe, mais je ne l'avais pas encore parcourue de nuit. Le jeu en valait peut-être la chandelle.

Je sortis de ma chambre, sur mes chaussettes, évitant de faire grincer le pène de la porte. J'évitai d'allumer l'électricité et me guidai au moyen d'allumettes tisons. L'une de celles-ci s'éteignit, lorsque je me trouvai au pied de l'escalier qui menait au second étage. Et je vis qu'un rais de lumière extrêmement faible filtrait de dessous la porte de la bibliothèque.

Sorgnier était-il là-haut ou avait-il seulement oublié d'éteindre ? Cette seconde hypothèse, vu son esprit d'ordre et d'économie, était bien improbable. Je voulais savoir. Je montai, le plus doucement possible.

Le cœur battant un peu, je tournai la poignée de la porte. Celle-ci était fermée à clef de l'intérieur.

Sorgnier était dans la pièce.

Saisi, je demeurai sans mouvement, m'attendant à ce qu'il vînt voir, pour quelle raison, à cette heure insolite, je me trouvais là. Mais il n'en fut rien. Je descendis prudemment l'escalier, me répétant que c'était le droit de cet homme, après tout, s'il en avait envie, de faire le rat de bibliothèque au milieu de la nuit. Je n'en restai pas moins à épier sa venue, prêtant l'oreille aux moindres bruits de la maison, et ne pus me remettre au lit que lorsque je l'eus entendu descendre et regagner sa propre chambre. Il était plus de deux heures et demie du matin.

Il me paraissait de plus en plus invraisemblable, et contraire à tout ce que je savais du personnage, qu'il fût absorbé par un travail intellectuel, au point d'y consacrer ses nuits. Je décidai donc qu'il y avait un « secret de la bibliothèque » et que ce secret, j'en aurais le fin mot. Une âme de détective-amateur s'éveillait en moi. D'autant plus que la chose me concernait directement, après tout, moi, l'hôte forcé du singulier vieillard. Mais comment faire s'il avait l'habitude de fermer jalousement à clef la porte de cette pièce mystérieuse ?

Mais Sorgnier, par bonheur — ou plus exactement pour mon malheur — car j'en arrive au point essentiel de mon histoire, et vous vous êtes déjà demandé, sans doute, pourquoi je vous racontais tout cela — était aussi enfantin qu'impénétrable ; et s'il fermait à clef sa bibliothèque, ne l'avait même pas munie d'un verrou de sûreté... Il ne faut pas être grand clerc pour forcer une serrure ordinaire et j'eus vite fait de confectionner, avec une pièce de fil de fer, le passe-partout indispensable. Le jour suivant, à l'aube, alors que j'avais tout lieu de croire que mon hôte était endormi, je m'introduisis dans la pièce qu'il venait sans doute de quitter. C'est l'heure, je le sais par expérience, où le sommeil des noctambules est de beaucoup le plus profond.

La bibliothèque ne présentait rien d'anormal, hors son habituel fouillis. Sur la table, les mêmes papiers d'affaires, d'une parfaite banalité. J'inspectai un à un les rayons, plus attentivement les titres des livres. Rien qui pût me donner un indice ; le vieux avait sans doute remis précautionneusement en place ceux dont il venait de se servir. J'étais déconcerté, et commençai à maudire les excès de mon imagination. Je remarquai alors deux vieux volumes : « Traité des embaumements » que j'attirai à moi. Ils dataient de la fin du XVIIIe siècle et étaient l'œuvre d'un certain médecin Duprez de Lafardière dont le nom m'était parfaitement inconnu.

Je feuilletai distraitement les pages, non sans observer qu'ils portaient les traces d'un usage fréquent et que certaines d'entre elles, après arrachement, en avaient été [illegible] les remettre en place (car, somme toute, leur contenu me paraissait plutôt ennuyeux) j'eus l'idée d'allonger la main dans la cavité qu'ils occupaient normalement. Mes doigts rencontrèrent une sorte de levier métallique que j'abaissai, non sans avoir à fournir un certain effort ; quand il fut au bas de sa course, je m'aperçus avec surprise que toute une rangée de rayons avait légèrement pivoté sur son axe vertical et laissait une fente suffisante au passage d'un homme.

Je m'avisai alors d'un détail qui ne m'avait pas encore frappé : c'est que la bibliothèque était à pans coupés alors que la construction de l'immeuble ne justifiait en rien cette disposition. Ce n'était pas là l'effet d'un caprice du propriétaire de la villa Marthe, mais sans doute d'une volonté préméditée, puisque l'un au moins de ces pans coupés se manœuvrait, dissimulant une cachette. Je m'y glissai. La lumière de la pièce ne pouvait éclairer le réduit où je me trouvais et dont je voulus vérifier les dimensions en tâtonnant. Je trébuchai d'ailleurs immédiatement contre un objet qui tomba bruyamment, et me décidai à craquer une allumette.

La flamme éclaira la cachette — et me laissa distinguer des formes de meubles, dont un guéridon à trois pieds, que je venais de renverser, une chaise, et le long du mur, une caisse très longue recouverte, me sembla-t-il, d'une plaque de verre. Enfin, enfin, j'allais peut-être apprendre quelque chose. Pas d'électricité, mais au plafond, un lustre de verroterie, portant des bougies à demi consumées. Je grimpai sur une chaise, et allumai l'une d'elles. Ma curiosité piquée au vif m'avait fait oublier même que le bruit du guéridon avait pu éveiller Sorgnier et que celui-ci allait peut-être venir me surprendre dans un instant, en flagrant délit.

Je me penchai sur la caisse vitrée et... je crois que mon cœur cessa de battre. Sous la plaque apparaissait une femme couchée, vêtue d'une longue robe blanche, les mains croisées sur sa poitrine. Elle semblait dormir, un peu pâle seulement et ses traits étaient si calmes, si purs, qu'après quelques secondes l'effroi fit place en moi à l'admiration. Je remar-

A quoi tient le succès de la 6 CV FIAT SIMCA
• A son prix d'achat très raisonnable et à son prix de revente élevé.
• A sa faible consommation (moins de 6 l. au dernier concours du bidon de 5 l.)
• A ses 4 vitesses (3e silencieuse et synchronisée) qui assurent de foudroyantes reprises et d'excellentes moyennes
• A ses 4 freins et amortisseurs hydrauliques.
• A son confort, son élégance et son endurance.
Qui offre mieux ?
USINES SIMCA
Avec tous accessoires à partir de : 14.950 F
NANTERRE PARIS
Salon de l'Automobile - Stand 32
Usines SIMCA — 163 à 185, Avenue Georges-Clemenceau — NANTERRE